



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

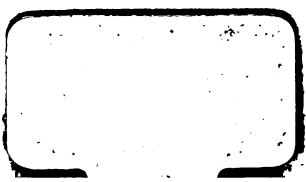
Nous vous demandons également de:

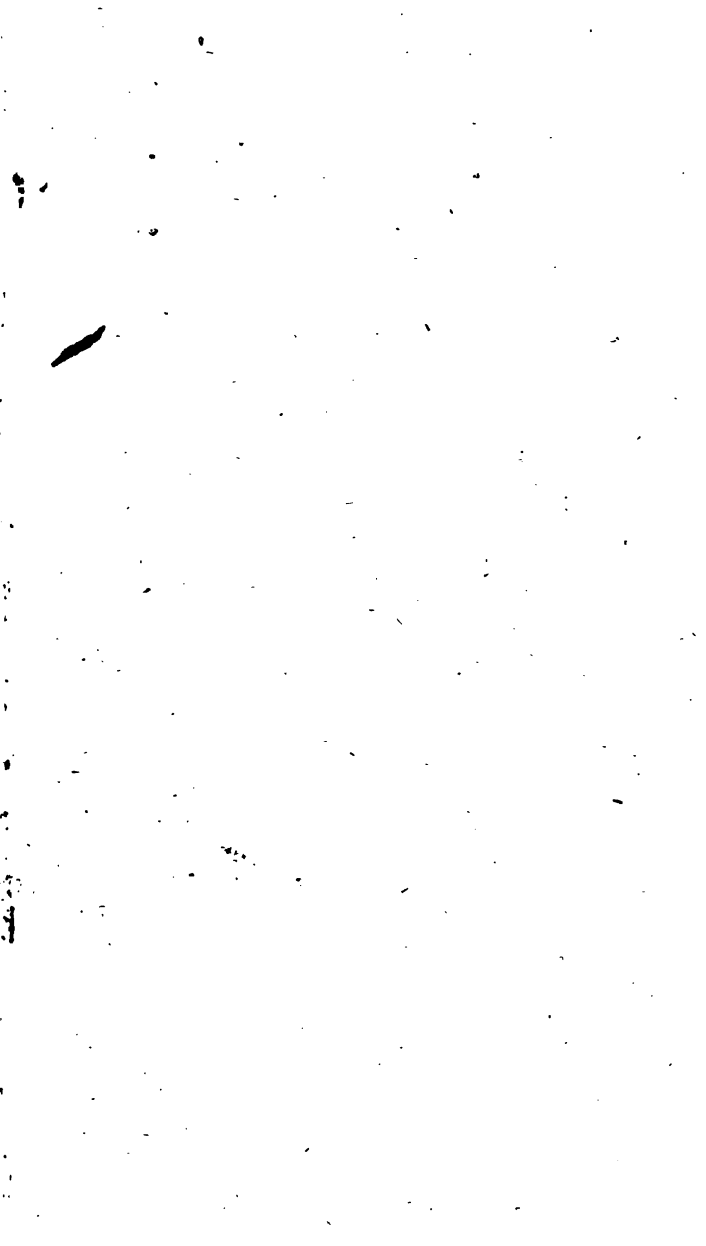
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

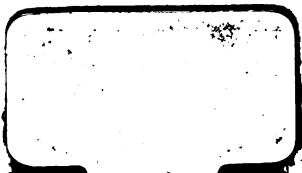
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

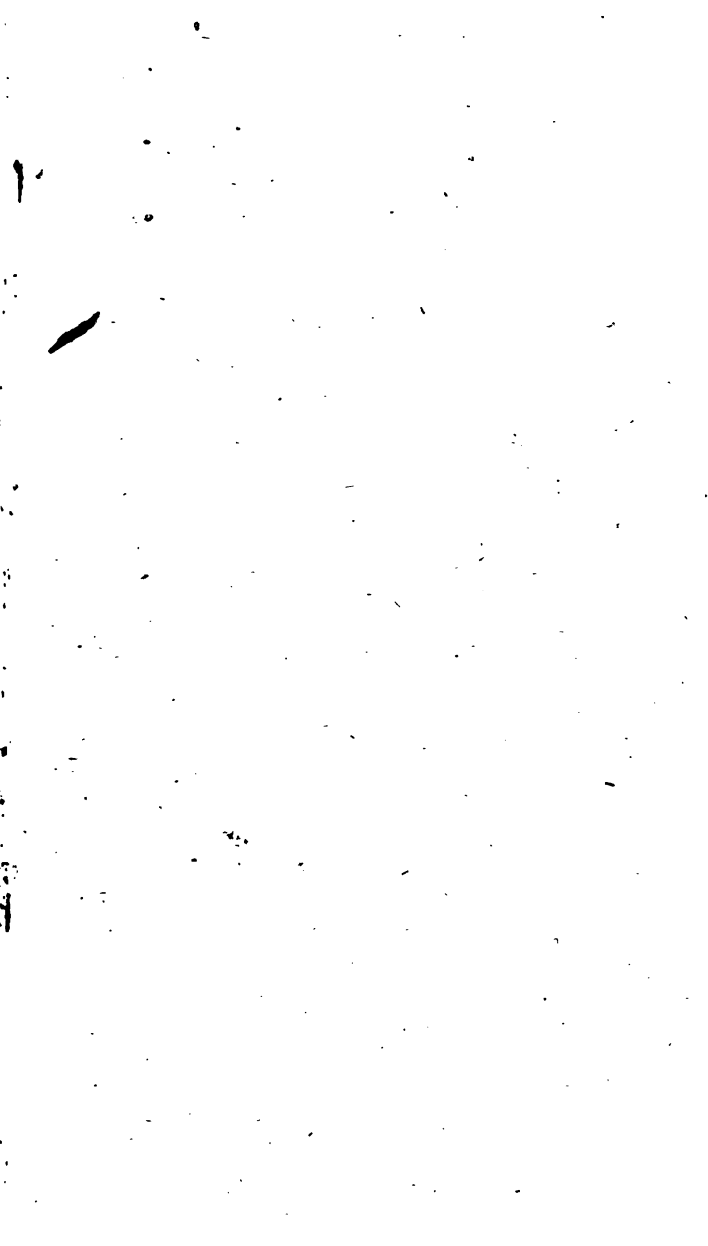
2 bal
20





2 bal
20







OE U V R E S

DE

M. GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, et
donnée au Public par l'AUTEUR.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

AN XIII. — 1805.

Mœurs, et de tous les Arts consacrés à l'instruction et au plaisir de l'esprit humain ? Temple immortel où les talens sont encouragés et récompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talens, les partage et les embellit ; où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire et les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable et des noms célèbres que présentent vos Fastes, rapproché des modèles et des secours, mes premiers sentimens, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, et tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, et sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu ?

Tels furent, Messieurs, et les principes et les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre ; toute sa vie fut appliquée, remplie, et digne de ses modèles : né avec un esprit facile et fécond, un talent heureux pour la Poésie, une âme faite pour saisir et peindre les idées élevées et les sentimens nobles, un jugement toujours maître du talent, Monsieur Danchet avoit joint à ces dons de la Nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude et de la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes et de Rome, et

DISCOURS.

Sous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siècles barbares, et la naissance des Lettres ; instruit, formé par les oracles de la Poésie, rempli de leurs beautés ; animé de leur esprit, il méritera de parler leur langue, et de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différens Ecrits, ni rappeler le succès des Tyndarides, des Cyrus, de Nitétis, couronné plusieurs fois sur la Scène tragique, et le rang distingué qu'Hésione, Tancrède et les Fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la Scène Lyrique ; c'est aux Ouvrages à parler de leur Auteur ; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public, et avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité ; un tribut dont je ne dois rien omettre pour sa gloire et celle des talens même ; un titre plus honorable que les succès et que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit ; un éloge fait pour intéresser également et celui qui le donne et ceux qui l'écoutent : avantage bien rare pour la louange !

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée générale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages et d'une conduite sans variations,

qué je viens rappeler votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame : je n'ai nommé là que les vertus et les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens, il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres ; mais pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoit jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la Poésie ; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, et où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, et convaincu toute sa vie que la Poésie ne doit être que l'interprète de la vérité et de l'honneur, la langue de la sagesse et de l'amitié, et le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent : au dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité ; ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile et si bas ; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux ; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux Lois, au Trône, à la Religion, audace dont tout le mérite est en même tems si coupable et si digne de mépris : incapable enfin de tout ce que doivent

Interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence et le devoir, ses Ecrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas toujours vrai qu'on se peigne dans ses Ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentimens vertueux, et l'Orateur des mœurs; mais quand on parcourt l'histoire de la Poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leurs déclamateurs, et l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples: telle a été la malheureuse destinée de quelques Ecrivains, qui ne prétendoient qu'à la célébrité, et qui n'ont ni connu, ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche. La candeur, la raison et la noblesse que respirent tous ses ouvrages, sont l'histoire de sa vie: heureux en la perdant, d'obtenir les regrets sincères de tous ceux qui l'ont bien connu: heureux d'avoir uni à ses talens tous les titres de l'honnête homme et du sage, et d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée le soin de s'immortaliser dans l'estime publique.

C'est votre ouvrage, Messieurs, ce sont vos biens que je viens d'exposer à vos yeux, en parlant de son cœur et de ses vertus. C'est par les

principes invariables de cette illustre Compagnie, qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel si heureux, et sur-tout l'esprit d'union, de déférence et de société, ce caractère si essentiel à la République Littéraire, et dont vous donneriez toujours le modèle : caractère de noblesse et de vérité, de force et de lumière, qui, ne connoissant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni bassesse de nuire, reçoit et donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugemens de l'impartialité ; ne voit point un ennemi dans un concurrent ; applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas ; et ne cherche que le bien, le progrès et l'embellissement des Arts. Voilà, Messieurs, l'esprit respectable qui vous anime ; voilà les lois et l'appui, ainsi que les premiers fondemens de l'Académie Française. En ouvrant ses annales, monumens de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux âmes généreuses, on voit, dis-je, que l'Amitié éclaira la naissance de l'Académie. C'est sur une société choisie de Sages, qui s'aimoient et s'instruisoient réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste et profond génie, à qui rien n'échappoit de

DISCOURS. ix

tous les moyens d'illustrer un Empire, conçu le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, et si utile aux Lettres et à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carrière immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, et sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talens comme par la naissance, et né également pour appartenir aux Lettres et aux Arts, par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour semblable, ont vauté plus heureusement que je ne pourrois faire, sa fondation, ses accroissemens, ses Ouvrages immortels et ses autres attributs. Pour moi, Messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses et des divisions indécentes dont l'empire des Lettres est quelquefois agité; pénétré de vénération pour les exemples contraires que présente l'Académie

démie, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire au tribut public que je lui dois, qu'en m'étendant à faire remarquer et respecter cette heureuse amitié, partie sans doute la plus intéressante de vos fastes, puisqu'elle est l'histoire de la vertu, et que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talens.

Cette union qui, en assurant vos progrès, présageoit toute votre gloire, attira plus particulièrement sur vous l'attention du Souverain. Louis XIV, aux noms sublimes de Conquérant et de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le sentiment généreux de la confiance, et ce concours de forces et de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureusement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illustré le dernier règne et la Nation, et porté à un si haut degré de splendeur l'Eloquence et la Poésie, ainsi que la pureté, l'énergie, et l'élégance de la Langue Française, devenue par eux la Langue de l'Europe. Différens dans leurs genres, mais placés dans la même carrière, rivaux sans division, concurrens dignes de s'estimer, simples et modestes, parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Bossuet, les Racine, les Fénelon, les La Fontaine, les

Despréaux, les Fléchier, les Labruyère, furent toujours les exemples de ce caractère d'égalité et d'union qu'ils vous ont transmise : pourrois-je ne point leur associer dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici, cet homme adoré de leur siècle et du nôtre, modèle comme eux d'une vie rendue constamment heureuse par la raison, les grâces et la vertu ; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos désirs et pour notre gloire ?

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le siècle que je viens de louer et les nommant, servent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, et que tous ceux qui cultivent les Lettres apprennent, Messieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, et qu'ils en recevront toujours, qu'il est dans tous les tems de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce soit, ne partons point de l'humiliant préjugé, que nous sommes désormais réduits au seul partage d'imiter, et au foible mérite de ressembler ; les progrès de la raison, des talens et du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des âmes supérieures, ne sont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élaner. Des Astres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans

les deux siècles qui précèdent le nôtre, si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement désespérerions-nous de voir éclore de nouveaux prodiges de l'esprit humain, de nouveaux genres de beautés et de plaisirs, de nouvelles créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matière, qui, toute bornée qu'elle est par son essence, est si riche, si inépuisable dans les formes qui la varient successivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que sur des ruines, ne voyons-nous pas le spectacle de l'Univers toujours nouveau, au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes inespérées, les événemens les plus imprévus, les objets les plus frappans sont-ils refusés à nos regards? De nos jours une Ville entière du nouveau monde vient de disparaître dans la profondeur des mers; nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé; une autre Ville de notre hémisphère, cachée aux regards du Soleil depuis dix-sept siècles, sort de son tombeau, revient à la lumière, nous offre ses monumens, et, pour rappeler des traits plus intéressans, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuse Expérience aller aux extrémités de la terre, interroger la Nature, et dévoiler des mystères ignorés

des autres siècles ? Si, après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner sur les êtres matériels malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t-elle pas encore sur les productions, l'essor et les succès de la raison et de l'esprit, sur-tout dans la carrière immense de cet Art créateur qui sait franchir les barrières du monde ?

Les esprits frivoles et superficiels désavoueront mon espérance, les esprits foibles et timides ne s'élèveront pas jusqu'à elle; c'est au Génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure et l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggéré par le téméraire espoir de le remplir que par mon amour pour les Arts, et par ceux qui m'écoutent, et le tems où je parle ! Quelle plus vaste et plus brillante carrière pour l'Histoire, l'Eloquence et la Poésie, qu'un règne qui leur offre tant de gloire et de grandeur à immortaliser !

Que pourrois-je ajouter, Messieurs, à la force et à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'image de votre auguste Protecteur ? Vous y avez admiré la valeur et la victoire unies à la modération et à l'amour de la Paix ; la Royauté parée de tous les caractères qui font le

Père de la Patrie ; l'humanité , enfin , avec tous les titres du Sage et de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant , où ma foiblesse n'auroit pu s'élever , qu'il me soit seulement permis , pour l'honneur des beaux Arts , de rappeler et d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentimens d'admiration , de respect et d'amour dont nous sommes pénétrés pour notre Monarque auguste ! La postérité célébra comme nous ses vertus : et dans les siècles suivans , tous ceux qui , dans un jour semblable , rendront ici , comme moi , leur premier hommage à l'Académie , en nommant ses Protecteurs , s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain , qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

LETTRES

DE M. ROUSSEAU,

SUR VER-VERT, LA CHARTREUSE, etc.

A MONSIEUR DE LASSÉRÉ,

CONSEILLER AU PARLEMENT.

J'AI lu le Poëme que vous m'avez envoyé : je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poésie a de plus éclatant, et tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie ; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, et je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une Pièce si excellente : quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois ; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes Confrères modernes et moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de continuer, après l'apparition d'un Phénomène aussi surprenant que celui que vous vegez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, etc.

AU PERE BRUMOY, JÉSUI TE.

P A R M I les Phénomènes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, et que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poèmes du Perroquet et de la Chartreuse: je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde et de la Langue Française. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici, c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné et étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSÈRE.

A ne juger du mérite de l'Épître nouvelle (*), qu'en qualité d'Ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louange ; elle est plus négligée que les deux autres Pièces que j'ai admirées du même Auteur ; mais, à cela près, on reconnoit la même main et le même génie, c'est-à-dire, l'un des plus heureux et des plus beaux qui aient jamais existé. Il seroit fâcheux que la trompe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude et la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons Vers et les faire bien ; et que pécher contre la rime en Français, ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en Latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissans doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des Vers que pour son plaisir ; c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire ; et ce plaisir n'est point complet, quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, et que le dessein en soit neuf et agréable, il faut qu'elle soit finie et achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un ouvrage, ne consiste point dans l'observation des règles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art ; et je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les Vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il règne un plus grand air de facilité. En un mot, le seul moyen de

 (*) Les Adieux.

faire des Vers faciles, c'est de les faire difficilement, et si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termès :

Nec virtute foret clarisve potentius armis
 Quàm Linguâ latium, si non offenderet unum
 Quemque Poëtarum limæ labor, et môra. Vos ô,
 Pompilius sanguis, carmen reprehendite, quod non
 Multa dies, et multa litura coërcuit, atque
 Præsectum decies non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zèle sincère que j'ai pour sa gloire et pour sa réputation, qui m'est aussi cher que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer, par vos mains, ces deux dernières Epîtres (*), que j'ai déjà lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, et où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant et la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert, qui est imprimé, vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possède point en propre. Selon moi, cet Ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, et même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, et le plus agréable badinage que nous ayions dans notre langue.

* Les Ombres et les Adieux.

É P I T R E

A L'AUTEUR.

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle ,
Et que son disciple fidèle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est-là que le galant Voiture
Fit exécuter , ce dit-on ,
Le Codicile d'Epicure ,
Conforme aux lois d'Anacréon.
Ce réduit du sacré Vallon
Est loin des glaces de *** ,
Des fréquens éclairs de V*** ,
Et des volcans de V***.
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux et le terrible :
La Nature en fait les honneurs ,
L'Art y vient rendre son hommage ,
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage
Rendu d'après le naturel ,
Au pinceau , quoique docte et sage ,

ÉPITRE.


De Rubens et de Raphaël.
 La voix d'une aimable Bergère,
 Unie au son d'un chalumeau,
 Y touche l'ame de manière
 A nous faire oublier Bameau.
 C'est-là que les Grâces naïves,
 Qu'on vit régner au siècle d'or,
 Cessent du moins d'être captives,
 Et peuvent se montrer encor.
 Ce qu'on nomme ailleurs une image,
 Finesse d'esprit, ornement,
 Y produit l'effet d'un nuage;
 Il obscurcit le sentiment.
 Ce n'est qu'à la simple Nature
 Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
 Et la plus savante imposture
 Du cœur y remplit mal les vœux.
 Ce joli canton du Parnasse
 Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
 Et sous la garde des Amours,
 Tibulle défendoit la place.
 En vain mille nouveaux Auteurs,
 Croyant suivre les pas d'Horace,
 Montrant moins de goûts que d'audace,
 Sont venus surchargés de fleurs :
 Ces fleurs n'étoient point naturelles ;
 Et, par leur éclat emprunté,

ÉPITRE.

221

Ils n'avoient pu des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître :
Nouveau César dans ce séjour ,
Venir le voir , s'en rendre maître ,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Grâces, Amours , à ce spectacle ,
Ont cru revoir Anacréon :
C'est son air , son style , son ton ,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon ,
Qui se plaisoit au parallèle ,
Se cachoit derrière Chapelle ,
Chaulieu , La Fare et Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux ,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux :
Cher favori de la Nature ,
Enfant adoptif d'Epicure ,
Qui joins l'exemple à la leçon ,
Conduis toi-même ma raison ,
Forme mon goût sur ta manière ,
Tes expressions , tes couleurs ,
Ton art de répandre des fleurs ,
Sans en accabler la matière.
Du moins l'Editeur de VER-VERT

Doit obtenir le privilége
De trouver l'atelier ouvert ;
Non pour qu'une main sacrilége
Ose y profaner ton pinceau ,
Mais pour le former à connoître
Tous les dessins d'un si grand Maître,
Et les premiers traits du vrai beau



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume,

D ISCOURS de M. Gresset , prononcé le jour de sa réception à l'Académie Française.	
Lettres de M. Rousseau à M. de Lasséré , et au R. P. Brumoy , Jésuite.	
Epître à M. Gresset.	
Vert-Vert , Poëme , à Madame l'Abbesse de***	
Chant I.	Page 1
Chant II.	8
Chant III.	15
Chant IV.	21
Vers adressés à M. l'Evêque de Luçon ,	29
Adieux aux Jésuites ,	31
Le Carême in-promptu ,	33
Le Lutrin Vivant ,	41
La Chartreuse ,	49
Les Ombres ,	76
Envoi de l'Epître à ma Muse ,	89
Epître à ma Muse ,	91
Epître au P. Bougeant ,	112
Epître à ma Sœur ,	136
Epître à M. Orry ,	146
Vers sur la Tragédie d'Alzire ,	149
Vers sur des Tableaux ,	150
Le Siècle Pastoral , Idylle ,	154
Ode I. au Roi , sur la guerre ,	160

Ode II. sur l'amour de la Patrie,	169
Ode III. à M. le Duc de S. Aignan,	176
Ode IV. à M. l'Archevêque de Tours,	182
Ode V. sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka, et Louis de Gonzague,	186
Ode VI. à une Dame sur la mort de sa fille,	192
Ode VII. sur l'ingratitude,	199
Ode VIII. au Roi Stanislas,	206
Ode IX. sur la convalescence du Roi,	211
Ode X. sur la Médiocrité,	217
Ode XI. sur la Poésie Champêtre,	223
Eglogue I. Tityre,	233
Eglogue II. Iris,	240
Eglogue III. Palémon,	246
Eglogue IV. l'Horoscope de Marcellus,	257
Eglogue V. Daphnis,	263
Eglogue VI. Sphère,	273
Eglogue VII. Mélibée,	281
Eglogue VIII. les Regrets de Damon,	287
Eglogue IX. Morris,	298
Eglogue X. Gallus,	306
Épître sur un Mariage,	313
Au Roi de Danemark,	323
Vers en Réponse à une Lettre de M. Vallier,	326
Lettre sur la Comédie à M. ***	327

FIN DE LA TABLE.

VER-VERT.

VER-VERT.

A MADAME

L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous près de qui les Grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté ;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane (*), au printems de ses jours,
Fut enlevée à nos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.

(*) *Epagneule.*

2
VER-VERT,

Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odysée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables surannées
Ressusciter les Diabes et les Dieux;
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée?
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles;
Votre enjoûment me passera ces traits.
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait-vous sauver ces fades politesses;
Sur votre esprit soumis au seul devoir
L'illusion n'eut jamais de pouvoir:

CHANT I.

3

Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
 Plait moins au Ciel qu'une aimable franchise.
 Si la Vertu se montrait aux mortels,
 Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
 Ni sous des traits farouches et cruels ;
 Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
 Qu'elle viendront mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde,
 J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde,
 Très-rarement en devient-on meilleur :
 Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
 Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lacs,
 Et conserver, paisibles Casaniers,
 Notre vertu dans nos propres foyers,
 Que parcourir bords lointains et barbares,
 Sans quoi, le cœur victime des dangers,
 Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante,
 En éternise une preuve touchante :
 Tous les échos des parloirs de Nevers,
 Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
 Vivoit n'a-guere un Perroquet fameux,
 A qui son art et son cœur généreux,
 Ses vertus même et ses grâces badines,
 Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
 Si les bons cœurs étoient toujours heureux.

7

4 VER-VERT,

VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)

Transplanté là de l'Indien rivage,
 Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
 Au susdit Cloître enfermé pour son bien.
 Il étoit beau; brillant, leste et volage,
 Aimable et franc comme on l'est au bel âge,
 Né tendre et vif, mais encore innocent;
 Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
 Par son caquet digne d'être au couvent.

Pas n'est besoin, je pense de décrire;
 Les soins des sœurs, des Nonnes, c'est tout dire;
 Et chaque Mère, après son Directeur,
 N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
 Ainsi l'écrivit un Chroniqueur sincère,
 Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Père,
 Il partageoit, dans ce paisible lieu,
 Tous les sirops dont le cher Père en Dieu,
 Grâce aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
 Réconfortoit ses entrailles sacrées,
 Objet permis à leur oisif amour,
 VER-VERT étoit l'ame de ce séjour;
 Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
 Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
 Il étoit cher à toute la maison.
 N'étant encor dans l'âge de raison,
 Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire;
 Il étoit sûr de charmer et de plaire.

CHANT I.

Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit et guimpes et bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie ,
S'il n'y venoit briller , caracoller ,
Papillonner , siffler , rossignoler ;
Il badinoit , mais avec modestie ,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse ,
Il répondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César en même tems ,
Dictoit à quatre , en styles différens.

Admis par-tout , si l'on en croit l'Histoire ,
L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire ;
Là , tout s'offroit à ses friands désirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs ,
Pour occuper son ventre infatigable ,
Pendant le tems qu'il passoit hors de table ,
Mille bonbons , mille exquises douceurs
Chargeoit toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins , les attentions fines ,
Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour ,
Tout s'occuppoit du beau Pensionnaire ,
Ses jours couloient dans un noble loisir :
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;

VER-VERT,


Là , de cellule il avoit à choisir ;
 Heureuse encor , trop heureuse la Mèr
 Dont il daignoit , au retour de la nuit ,
 Par sa présence honorer le réduit !
 Très-rarement les antiques Discrettes
 Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
 L'alcove simple étoit plus de son goût :
 Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
 Quand chaque soir le jeune Anachorette
 Avoit fixé sa nocturne retraite ,
 Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
 Il reposoit sur la boîte aux Agnus :
 A son réveil , de la fraîche Nonnette ,
 Libre témoin , il voyoit la Toilette.
 Je dis Toilette , et je le dis tout bas ;
 Oui , quelque part , j'ai lu qu'il ne faut pas
 Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
 Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles :
 Ainsi qu'il est pour le monde et les Cours ,
 Un art , un goût de modes et d'atours ,
 Il est aussi des modes pour le voile ;
 Il est un art de donner d'heureux tours
 A l'étamine , à la plus simple toile.
 Souvent l'essain des folâtres Amours ,
 Essain qui sait franchir grilles et tours ,
 Donne aux bandeaux une grâce piquante ,
 Un air galant à la guimpe flottante ;

CHANT I.

7

Enfin , avant de paroître au parloir ,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
Ceci soit dit , entre nous , en silence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence ,
VER-VERT vivoit sans ennui , sans travaux ;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui Sœur Thècle oubloit les moineaux ;
Quatre serins en étoient morts de rage ,
Et deux matous , autrefois en faveur ,
Dépérissoient d'envie et de langueur.

Qui l'auroit dit , en ces jours pleins de charmes ,
Qu'en pur perte on cultivoit ses mœurs ,
Qu'un tems viendrait , tems de crime et d'allarmes ,
Où ce VER-VERT , tendre idole des cœurs ,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs ?
Arrête , Muse , et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs ,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.



A 4

CHANT SECOND.

ON juge bien qu'étant à telle école,
 Point ne manquoit du don de la parole
 L'Oiseau disert ; hormis dans les repas ,
 Tel qu'une Nonne , il ne déparloit pas :
 Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre ,
 Toujours d'un ton confit en savoir vivre.
 Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
 Que l'air du siècle a rendu trop coquets ;
 Et qui , sifflés par des bouches mondaines ,
 N'ignorent rien des vanités humaines.
 VÉR-VÉRT étoit un Perroquet dévot ,
 Une belle ame innocemment guidée ;
 Jamais du mal il n'avoit eu l'dée ,
 Ne disoit donc un immodeste mot :
 Mais en revanche il savoit des Cantiques ,
 Des *Oremus* , des Colloques mystiques ;
 Il disoit bien son *Benedicite* ,
 Et notre *Mère* , et votre *Charité* ;
 Il savoit même un peu de Soliloque ,
 Et des traits fins de Marie à la Coque :
 Il avoit eu , dans ce docte manoir ,
 Tous les secours qui mènent au savoir.

CHANT II.

9

Il étoit là maintes filles savantes,
 Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux,
 Tous les Noël's anciens et nouveaux.
 Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
 Bientôt l'Elève égala ses Régentes ;
 De leur ton même adroit imitateur,
 Il exprimoit la pieuse lenteur,
 Les saints soupirs, les notes languissantes
 Du chant des Sœurs, colombes gémissantes ;
 Finalement, VER-VERT savoit par cœur
 Tout ce que sait une Mère de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître ;
 Un tel mérite au loin se fit connoître ;
 Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
 Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
 Du Perroquet des bienheureuses Nonnes ;
 De Moulins même on venoit pour le voir.
 Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloit :
 Sœur Mélanie, en guimpe toujours fines,
 Portoit l'Oiseau : d'abord, aux spectateurs
 Elle en fait admirer les couleurs,
 Les agrémens, la douceur enfantine ;
 Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
 Mais la beauté du tendre Néophite
 N'étoit encor que le moindre mérite ;
 On oubloit ses attraits enchanteurs ;
 Dès que sa voix frappoit les auditeurs.

A 5

VER-VERT,

Orné, rempli de saintes gentillesses,
 Que lui dictoient les plus jeunes Professes,
 L'illustre Oïseau commençoit son récit;
 A chaque instant de nouvelles finesses,
 Des charmes neufs varioient son débit:
 Eloge unique et difficile à croire,
 Pour tout parleur qui dit publiquement,
 Nul ne dormoit dans tout son Auditoire:
 Quel Orateur en pourroit dire autant?
 On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
 Lui, cependant, stylé parfaitement,
 Bien convaincu du néant de la gloire,
 Se rengorgeoit toujours dévotement,
 Et triomphoit toujours modestement.
 Quand il avoit débité sa science,
 Serrant le bec et parlant en cadence,
 Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
 Et laissoit là son monde édifié.
 Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
 Que des douceurs, excepté quelques mots
 De médisance, et tels propos de filles
 Que par hasard on apprenoit aux grilles,
 Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
 Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
 En maître, en saint, en sage véritable,
 Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
 Gras comme un Moine; et non moins vénérable;.

CHANT II.

11

Beau comme un cœur, savant comme un Abbé,
 Toujours aimé, comme toujours aimable,
 Civilisé, musqué, pincé, rangé,
 Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
 Mais vint ce tems, d'affligeante mémoire
 Ce tems critique où s'éclipse sa gloire.
 O crime ! O honte ! O cruel souvenir !
 Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
 Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
 Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux.
 Un sort caché fut toujours plus heureux.
 Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;
 Trop de talens, trop de succès flatteurs
 Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, VER-VERF, tes prouesses brillantes
 Ne furent point bornés à ces climats ;
 La renommée annonça tes appas,
 Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
 Là, comme on sait, la Visitation
 A son bercaïl de Révérendes Mères,
 Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
 A tout savoir ne sont pas les dernières ;
 Par quoi bientôt apprenant des premières
 Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
 Désir leur vint d'en voir la vérité.
 Désir de fille est un feu qui dévore,
 Désir de Nonne est cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
 Voilà d'abord vingt têtes à l'envers.
 Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
 En Nivernois à la Supérieure,
 Pour la prier, que l'Oiseau plein d'attraits,
 Soit, pour un tems, amené par la Loire ;
 Et que, conduit au rivage Nantais,
 Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
 Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse ?
 Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
 Lettre sur Lettre, et nouvelle semonce :
 On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
 Grave sujet ; on tient le grand Chapitre.
 Telle Requête effarouche d'abord:
 Perdre VER-VERT ! O ciel, plutôt la mort !
 Dans ces Tombeaux, sous ces Tours isolées,
 Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
 Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
 Dont le cœur vif, et las de son loisir,
 S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
 Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose.
 Que cette troupe étroitement enclose,
 A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,
 Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
 L'ayis, pourtant, des Mères assistantes.

CHANT II.

13

De ce Sénat antiques Présidentes ,
 Dont le vieux cœur aimoit moins vivement ,
 Fut d'envoyer le Pupile charmant
 Pour quinze jours ; car en têtes prudentes ,
 Elles craignoient qu'un refus obstiné
 Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
 Ains i jugea l'Etat embéguiné.

Après ce Bill des Miladys de l'Ordre ,
 Dans la Commune arrive grand désordre :-
 Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?
 Est-il donc vrai , dit la Sœur Séraphine :
 Quoi ! nous vivons , et VER-VERT va partir !
 D'une autre part , la Mère Sacristine
 Trois fois pâlit , soupire quatre fois ,
 Pleure , frémit , se pâme , perd la voix ;
 Tout est en deuil. Je ne sais quel présage ,
 D'un noir crayon , leur trace ce voyage ;
 Pendant la nuit , des songes pleins d'horreur ,
 Du jour encor redoublent la terreur.
 Trop vains regrets ! L'instant funeste arrive :
 Jà , tout est prêt sur la fatale rive ;
 Il faut enfin se résoudre aux adieux :
 Et commencer une absence cruelle :
 Jà , chaque Sœur gémit en Tourterelle ,
 Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux .
 Que de baisers au sortir de ces lieux
 Reçut VER-VERT ! Quelles tendres alarmes &c

On se l'arrache , on le baigne de larmes ;
 Plus il est près de quitter ce séjour ,
 Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
 Enfin , pourtant , il a passé le Tour :
 Du Monastère , avec lui , fuit l'Amour.
 Pars , va , mon fils , vole où l'honneur t'appelle ,
 Reviens charmant , reviens toujours fidèle ;
 Que les Zéphyr's te portent sur les flots ,
 Tandis qu'ici , dans un triste repos ,
 Je languirai forcément exilée ,
 Sombre , inconnue , et jamais consolée ;
 Pars , cher VER-VERT , et , dans ton heureux cours ,
 Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
 Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine ,
 Qui , pour distraire et charmer sa langueur ,
 Entre deux draps avoit , à la sourdine ,
 Très-souvent fait l'Oraison dans Racine ,
 Et qui sans doute , auroit de très-grand cœur ,
 Loin du Couvent , snivi l'Oiseau parleur.
 Mais c'en est fait , on embarque le drôle ,
 Jusqu'à présent vertueux , ingénu ,
 Jusqu'à présent modeste en sa parole :
 Puisse son cœur , constamment défendu ,
 Au Cloître , un jour , rapporter sa vertu !
 Quoi qu'il en soit , déjà la rame vole ,
 Du bruit des eaux les airs ont retenti ,
 Un bon vent souffle , on part , on est parti .

CHANT TROISIEME.

LA même Nef légère et vagabonde
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde ,
Portoit aussi deux Nymphes , trois Dragons ,
Une Nourrice , un Moine , deux Gascons :
Pour un Enfant qui sort du Monastère ,
C'étoit écheoir en dignes compagnons !
Aussi VER-VERT , ignorant leurs façons ,
Se trouve là comme en terre étrangère ;
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style..
Ce n'étoient plus paroles d'Evangite ,
Ce n'étoient plus ces pieux entretiens ,
Ces traits de Bible et d'Oraisons mentales ,
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales ,
Mais de gros mots , et non des plus Chrétiens ;
Car les Dragons , race assez peu dévôte ,
Ne parloient là que langue de Gargotte :
Charmant au mieux les ennuis du chemin ,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin ;
Puis les Gascons et les trois Perronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles ;
De leur côté les Bateliers juroient ,

Lors applaudi par la bande susdite,
 Fier et content de son petit mérite,
 Il n'aima plus que le honteux honneur
 De savoir plaire au monde suborneur,
 Et, dégradant son généreux organe,
 Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
 Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,
 Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
 Que faisiez-vous dans vos Cloîtres déserts,
 Chastes Iris du Couvent de Nevers ?
 Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
 Pour le retour du plus grand des ingrats,
 Pour un volage indigne de vos peines,
 Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
 De vos amours ne fesoit plus de cas.
 Sans doute, alors, l'accès du Monastère
 Etoit d'ennuis tristement obsédé ;
 La grille étoit dans un deuil solitaire,
 Et le silence étoit presque gardé.
 Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne ;
 VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
 Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,
 Ce cœur si pur, cet esprit si fervent ;
 Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand ;
 Lâche apostat, blasphémateur insigne ;
 Les vents légers et les Nymphes des eaux

CHANT III.

19

Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie ;
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens et son cœur.

Déjà, pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes ;
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flâteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante ;
Des sentimens, un mérite achevé ;
Mais ô douleur ! O vaine et fausse attente !

La Nef arrive, et l'équipage en sort.
Une Tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre ;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la bégüine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants-blancs, à sa mourante voix,

Et, mieux encore, à sa petite Croix :
 Il en frémit, et même il est croyable
 Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
 Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
 Dont il savoit le bachique jargon,
 Qu'aller apprendre encor les Litanies,
 La Révérence et les Cérémonies ;
 Mais force fut au Grivois dépité
 D'être conduit au gîte détesté.
 Malgré ses cris, la Tourière l'emporte :
 Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
 Chemin faisant ; les uns disent au cou ;
 D'autres au bras : on ne sait pas bien où ;
 D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
 Dans le Couvent la Béate l'emène ;
 Elle l'annonce. Avec grande rumeur
 Le bruit en court. Aux premières nouvelles
 La cloche sonne. On étoit lors au Chœur :
 On quitte tout, on court, on a des ailes :
 C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir.
 On vole en foule, on grille de le voir ;
 Les vieilles même, au marcher symétrique,
 Des ans tardifs ont oublié le poids :
 Tout rajeunit ; et la Mère Angélique
 Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIEME.

ON voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :
C'étoit raison, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau :
Cet œil guerrier, et cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu! que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble;
En entendant cet essain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner!
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu, quand la Mère Prieure,
D'un air auguste; en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiseau libertin;

Pour premiers mots, et pour toute réponse,
 Nonchalamment, et d'un air de dédain,
 Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
 Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! que les Nonnes sont folles !
 L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
 D'un de la troupe entendu ces paroles.
 A ce début, la Sœur Saint-Augustin,
 D'un air sacré, voulant le faire taire,
 Et lui disant : Fi donc, mon très-cher Frère !
 Le très-cher Frère, indocile et mutin,
 Vous la rima très-richement en rain.
 Vive Jésus ! Il est sorcier, ma Mère,
 Reprend la Sœur ; Juste Dieu ! quel coquin !
 Quoi ! c'est donc là ce Perroquet divin !
 Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grève,
 L'apostropha d'un *La peste te crève*.
 Chacune vint pour brider le caquet
 Du Grenadier, chacune eut son paquet,
 Turlupinant les jeunes précieuses,
 Il imitoit leur courroux babillard ;
 Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
 Il bafouoit leur sermon nazillard :
 Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corsaire,
 Las, excédé de leurs fades propos,
 Bouffi de rage, écumant de colère,
 Il entonna tous les horribles mots

CHANT IV.

23

Qu'il avoit su rapporter des bateaux ;
 Jurant , sacrant d'une voix dissolue ,
 Faisant passer tout l'enfer en revue ,
 Les B. les F. voltigeoient sur son bec.
 Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
 Toute la grille , à ces mots effroyables ,
 Tremble d'horreur ; les Nonnettes sans voix
 Font , en fuyant , mille signes de Croix :
 Toutes , pensant être à la fin du monde ,
 Courent en poste aux caves du Couvent ;
 Et sur son nez la Mère Cunégonde
 Se laissant choir , perd sa dernière dent.
 Ouvrant à peine un sépulcral organe :
 Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane ,
 Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné
 Cet Antechrist , ce démon incarné ?
 Mon doux Sauveur ! En quelle conscience
 Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
 Est-ce donc là l'esprit et la science
 De ce VER-VERT si chéri , si prôné ?
 Qu'il soit banni , qu'il soit remis en route.
 O Dieu d'amour ! reprend la Sœur Écoute ,
 Quelles horreurs ? Chez nos Sœurs de Nevers ,
 Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
 Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse ?
 Quel hérétique ! O divine sagesse !

Qu'il n'entre point. Avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion. VER-VERT est mis en cage.

On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandoit pas mieux :
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs ; toutes de l'exécration
Signent l'Arrêt, en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ;
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la Tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabanne emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.

Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos Sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

CHANT IV.

Au Discrétoire entrent neuf Vénérables ;
 Figurez-vous neuf siècles assemblés.
 Là , sans espoir d'aucun heureux suffrage,
 Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
 En plein parquet enchaîné dans sa cage,
 VER-VERT paroît sans gloire et sans appui.
 On est aux voix ; déjà deux des Sybilles,
 En billets noirs ont crayonné sa mort ;
 Deux autres Sœurs , un peu moins imbécilles,
 Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
 On le renvoye au rivage profane
 Qui le vit naître avec le noir Bracmane :
 Mais , de concert , les cinq dernières voix
 Du châtimement déterminent le choix.
 On le condamne à deux mois d'abstinence,
 Trois de retraite , et quatre de silence ;
 Jardins , toilette , alcoves et biscuits ,
 Pendant ce tems lui seront interdits.
 Ce n'est point tout ; pour comble de misère,
 On lui choisit pour garde , pour geolière,
 Pour entretien , l'Alecton du Couvent,
 Une Converse , Infante douairière ;
 Singe voilé , squelette octogénaire,
 Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
 Malgré les soins de l'Argus inflexible,
 Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
 Venant le plaindre avec un air sensible ,

De son exil suspendoit les rigueurs,
 Sœur Rosalie, au retour de Matines,
 Plus d'une fois lui porta des pralines ;
 Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
 Tous les bonbons ne sont que chicotin.
 Couvert de honte, instruit par l'infortune,
 Ou las de voir sa compagne importune,
 L'Oiseau contrit se reconnoit enfin :
 Il oublia les Dragons et le Moine ;
 Et pleinement remis à l'unisson
 Avec nos Sœurs, pour l'air et pour le ton,
 Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
 Quand on fut sûr de sa conversion,
 Le vieux Divan, désarmant sa vengeance,
 De l'exilé borna la pénitence.
 De son rappel, sans doute l'heureux jour
 Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse :
 Tous ses instans, donnés à la tendresse,
 Seront filés par la main de l'Amour ;
 Que dis-je ? Hélas ! O plaisirs infidèles !
 O vains attraits de délices mortelles !
 Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
 Café parfait, chansons, course légère,
 Tumulte aimable et liberté plénière,
 Tout exprimoit de charmantes ardeurs ;
 Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
 Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrette !

CHANT IV.

17.

Du sein des maux d'une longue diette,
 Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
 Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
 VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
 En noirs cyprès vit ses roses changées.
 En vain les Sœurs tâchoient de retenir
 Son ame errante et son dernier soupir ;
 Ce doux excès hâtant sa destinée,
 Du tendre Amour victime fortunée,
 Il expira dans le sein du plaisir.
 On admiroit ses paroles dernières.
 Vénus enfin, lui fermant les paupières,
 Dans l'Elysée, et les sacrés bosquets,
 Le mène au rang des Héros Perroquets,
 Près de celui dont l'Amant de Corine
 A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.

Qui peut narer combien l'illustre mort

Fut regretté ! La Sœur dépositaire

En composa la lettre circulaire

D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.

Pour le garder à la race future,

Son portrait fut tiré d'après nature :

Pus d'une main, conduite par l'Amour,

Sut lui donner une seconde vie

Par les couleurs et par la broderie ;

Et la Douleur, travaillant à son tour,

Peignit, broda des larmes à l'entour,

B 1

On lui rendit tous les honneurs funèbres
 Que l'Héliçon rend aux Oiseaux célèbres.
 Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
 Qui couvre encor le Mausolé nouveau ;
 Là , par la main des tendres Artémises ,
 En lettres d'or ces rimes furent mises .
 Sur un porphyre environné de fleurs ;
 En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices , qui venez causer dans ces bocages
 A l'insu de nos graves Sœurs ,
 Un instant , s'il se peut , suspendez vos ramages ,
 Apprenez nos malheurs .
 Vous vous taisez ; si c'est trop vous contraindre ,
 Parlez , mais parlez pour vous plaindre :
 Un mot vous instruira de nos tendres douceurs ;
 Ci git VÉR-VERT ; ci-gissent-tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
 En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau
 Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
 Que son esprit dans les Nonnes repose ,
 Et qu'en tout tems , par la Métempsycose ,
 De Sœur en Sœur ; l'immortel Perroquet
 Transportera son ame et son caquet.

V E R S

A D R E S S É S

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE LUÇON.

Vous dont l'esprit héréditaire,
Et par les Grâces même orné,
Aux talens d'un illustre père
Joint l'agrément de SEVIGNÉ;
Vous dont le tendre caractère
Sait unir par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux,
Le plaisir délicat d'en faire;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe et Minerve,
C'est le Moutier, l'ami du bien commun.
Parmi les noms-fameux que Clio nous conserve,
Ses fastes en comptent plus d'un :

Mais être au bord de l'Hypocrène ,
Assis entre les Rois amis de Melpomène ,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux ,
Horace à-la-fois et Mécène ;
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine ,
Et l'éloge commence à vous.

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A MONSIEUR L'ABBÉ MARQUET.

LA prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi ;
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel. . . .
Nos goûts font nos destins, l'Astre de ma naissance
Fut la paisible Liberté ;
Pouvais-je en fuir l'attrait ? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems souffrir la violence
D'une lente captivité ?
C'en est fait ; à mon sort ma raison me ramène :
Mais, Ami, t'avouerai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine :
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant :
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux ;

Car je ne les crois pas tels que la main de l'Envie
 Les peint à des yeux prévenus :
 Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
 La ténébreuse Calomnie ,
 Ils te sont encore inconnus.
 Lis, et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
 Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoi-
 gnage
 Dont l'intérêt, la crainte et l'espoir sont exclus.
 A leur sort le mien ne tient plus.
 L'impartialité va tracer leur image.
 Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
 Trop combattus, connus trop peu ;
 J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
 Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu ,
 A leurs propres maux insensibles,
 Prodiges de leurs jours, tendres, parfaits amis,
 Et souvent bienfaiteurs paisibles
 De leurs plus fougueux ennemis,
 Trop estimés enfin pour être moins haïs.
 Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
 En reproches injurieux ,
 Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
 Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

LE CARÈME

IN-PROMPTU.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une Ile, affreux rivage,
Habitable marécageux,
Moitié peuple, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans et les morts.

De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,

LE CARÊME

Vit de Baptême et de trépas,
 Et d'Offices qu'il n'entend pas.
 Parmi les Notables de l'Île,
 Il est regardé comme habile,
 Quand il peut dire quelquefois
 Le mois de l'an, le jour du mois.
 On va penser que j'exagère,
 Et que j'outré le caractère.

« Quelle apparence, dira-t-on ?
 » Quelle Île assez abandonnée
 » Ignore le tems de l'année ?
 » Non, ce trait ne peut être bon
 » Que dans une Île imaginée
 » Par le fabuleux Robinson. »

De grace, Censeur incrédule,
 Ne jugez point sur ce soupçon ;
 Un fait narré sans fiction
 Va vous enlever ce scrupule :
 Il porte la conviction ;
 Je n'y mettrai que la façon.

Le Curé de l'Île susdite,
 Vieux Papa, bon Israélite,
 (N'importe quand advint le cas,)
 N'avoit point, avant les étrennes,
 Fait apporter de nos climats
 De *Guid'ânes* ni d'*Almanachs*,
 Pour le guider dans ses Anticennes.

Et régler ses petits Etats.
 Il reconnut sa négligence ;
 Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettoit pas
 De faire voile vers la France ;
 Abandonnée aux noirs frimats ,
 La mer n'étoit plus praticable ,
 Et l'on n'espéroit les bons vents ,
 Qui rendent l'Onde navigable ,
 Et le Continent abordable ,
 Qu'à la naissance du printemps.

Pendant ces trois mois de tempête ,
 Que faire sans Calendrier ?
 Comment placer les jours de Fête ,
 Comment les différencier ?
 Dans une pareille méprise ,
 Quelqu'autre Curé plus savant
 N'auroit pu régir son Eglise ;
 Et peut-être dévotement ,
 Bravant les fougues de la bise ,
 Se seroit livré , sans remise ,
 Aux périls du moite Elément :
 Mais pour une telle imprudence ,
 Doué d'un trop bon jugement ,
 Notre bon Prêtre assurément ,
 Chérissoit trop son existence ,

LE CARÈME

C'étoit d'ailleurs un vieux routier
 Qui, s'étant fait une habitude
 Des fonctions de son métier,
 Officioit sans trop d'étude,
 Et qui, dans sa décrépitude,
 Dégoisoit Pseaumes et Leçons,
 Sans y faire tant de façons.
 Prenant donc son parti sans peine,
 Il annonce le premier mois,
 Et recommande, par trois fois,
 A son Assistance Chrétienne,
 De ne point finir la semaine
 Sans chommer la Fête des Rois.
 Ces premiers points étoient faciles ;
 Il ne trouva de l'embarras
 Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
 Où ranger les Fêtes mobiles.
 Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
 Il décida, ne pouvant mieux,
 Que ces Fêtes, comme ignorées,
 Ne seroient chez lui célébrées
 Que quand, au retour de Zéphyr,
 Lui-même il auroit pu venir
 Prendre langue dans nos contrées ;
 Il crut cet avis selon Dieu.
 Ce fut celui de son Vicaire,

IN-PROMPTU.

27

De Javotte sa ménagère ,
Et de son Magister Mathieu ,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé , Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours ,
Février fuit , Mars le remplace ,
Et l'Aquilon régnoit toujours :
Du printems avec patience ,
Attendant le prochain retour ,
Et sur l'annuelle abstinence ,
Prétendant cause d'ignorance ,
Ou bonnement et sans détour ,
Par faute de réminiscence.

Notre vieux Curé , chaque jour ,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.

Cependant , poursuit la Chronique ,
Le Carême , depuis un mois ,
Sur tout l'univers Catholique
Etendoit ses austères lois :

L'Île seule , grâce au bon homme ,
A l'abri des statuts de Rome ,
Voyoit ses libres habitans

Vivre en gras pendant tout ce tems :
De vrai , ce n'étoit fine chère ;
Mais cependant chaque insulaire ,
Mi-Paysan et mi-Bourgeois ,

LE CARÊME

Pouvoit parer son ordinaire
 D'un fin lard flanqué de vieux pois.
 A l'exemple du Presbytère,
 Tous dans cette erreur salutaire,
 Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
 Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin, pourtant le froid Borée
 Quitta l'onde plus tempérée.
 Voyant qu'il étoit plus que tems
 D'instruire nos impénitens,
 Le Diable, content de lui-même,
 Ne retarda plus le printems;
 C'étoit lui qui, par stratagème,
 Leur rendant contraire tout vent,
 Avoit voulu, chemin faisant,
 Leur escamoter un Carême,
 Pour se divertir en passant.
 Le calme rétabli sur l'onde,
 Mon Curé, selon son serment,
 Pour voir comment alloit le monde,
 S'embarque sans retardement,
 S'étant bien lesté la bedaine
 De quatre tranches de jambon :
 (Fait digne de réflexion ;
 Car de la sainte quarantaine
 Déjà la cinquième semaine
 Venoit de commencer son cours.)

Il vient : il trouve avec surprise
 Que dans l'Empire de l'Eglise
 Pâques revenoit dans dix jours.

- « Dieu soit loué ! prenons courage ,
- » Dit-il, enfonçant son castor.
- » Grâce au Seigneur , notre voyage
- » Se trouve fait à tems encor ,
- » Pour pouvoir , dans mon hermitage ,
- » Fêter Pâques selon l'usage. »

Content , il rentre sur son bord ;
 Après avoir fait ses emplettes
 Et d'almanachs et de lunettes ,
 Il part , il arrive à bon port
 Dans ses solitaires retraites.

Le lendemain , jour des rameaux ,
 Prônant avec un zèle extrême ,
 Il notifie à ses Vassaux
 La date de notre Carême.

- « Mais , poursuit-il , j'ai mon système
- » Mes frères , nous n'y perdrons rien ,
- » Et nous le rattrapperons bien :
- » D'abord , avant notre abstinence ,
- » Pour garder l'usage ancien ,
- » Et bien remplir toute observance ,
- » Le Mardi gras sera Mardi ,
- » Le jour des Cendres , Mercredi ;
- » Suivront trois jours de pénitence ,

LE CARÉME

- » Dans toute l'île on jeûnera ;
- » Et Dimanche , unis à l'Eglise ,
- » Sans plus craindre aucune méprise ;
- » Nous chanterons l' *Alleluia.* »

L'ÉLUTRIN

VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

DE mes Ecrits aimable confident,
Cher SÉGONZAC, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Viens près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément.
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment ;
A dire vrai, cette moderne Histoire,
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut ? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêchs en vain l'ennuyeuse raison.

Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
 Adoucira ces grotesques portraits ;
 Et les voilant d'une gaze légère,
 Ne montrera que la moitié des traits.
 Venons au fait : Honni qui mal y pense !
 Attention : j'ai toussé ; je commence.

Non loin des bords du Cher et de l'Aurore ;
 Dans un climat dont je tairai le nom,
 Est un vieux Bourg dont l'Église sans vitres,
 A pour Clergé le plus guenz des Chapitres ;
 Là, ne sont point de ces mortels fleuris,
 Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
 Exempts d'étude et libres d'abstinence,
 N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
 On ne voit là que pâles effigies
 Qui du Champagne onc ne furent rougies,
 Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
 Sans rabats fins et sans triples mentons ;
 Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
 A chaque Office et de chanter eux-mêmes.
 Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
 Un Chapelain et quatre Enfans de Chœur.
 Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
 Chez Dame Barbe : elle leur sert de mère
 Et de soutien ; le public est leur père.
 Il faut savoir, pour plus grande clarté,
 Que Dame Barbe est une octogénaire,
 Fille jadis, aujourd'hui Douairière,

Que , dès seize ans , d'un siècle corrompu
 Craignant l'écueil , pour mettre sa vertu
 Mieux à couvert des Mondains et des Moines ,
 Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines,
 D'abord servante : ensuite , adroitement
 Elle parvint jusqu'au gouvernement :
 Déjà trois fois elle a vu dans l'Eglise
 De père en fils chaque Charge transmise.
 Barbe , en un mot , au Chapitre susdit ,
 De race en race a gardé son crédit.
 Or , chez ladite arriva notre histoire
 En Juin dernier ; l'aventure est notoire.
 Par cas fortuit , l'Enfant de Chœur Lucas
 Avoit usé l'étui du Pays-bas :
 Vous m'entendez , sa culotte trop mûre
 Le trahissoit par mainte découpure ;
 Déjà la breche augmentant tous les jours ,
 Démanteloit la Place et les Faubourgs.
 Barbe le voit , s'attendrit , mais que faire !
 Elle étoit pauvre , l'étoffe étoit chère ;
 D'un autre part le Chapitre étoit gueux ;
 Et puis d'ailleurs , le petit malheureux ,
 Ouvrage né d'un Auteur anonyme ,
 Ne connoissant parent ni légitime ,
 N'avoit en tout , dans ce stérile lieu ,
 Pour se chauffer que la grace de Dieu.
 Il languissoit dans une triste attente ,

Gardant la chambre, et rarement debout ?
 Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
 Sçut lui former une armute décente,
 A peu de frais et dans un nouveau goût.
 Nécessité tire parti de tout ;
 Nécessité d'Industrie est la mère.
 Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
 Vieux Graduel, ample et poudreux Bouquin,
 Dont aux bons jours on paroît le Lutrin.
 D'épais lambeaux d'un parchemin gothique,
 Formoient le corps de ce Grimoire antique,
 De ces feuillets, de la crasse endurcis,
 L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
 La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
 Du Livre affreux détacher quelques pages ;
 Elle en prend quatre, et les coude proprement
 Pour relier un volume vivant :
 Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
 Très-peu savante en pareille matière,
 Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
 Prit justement la Messe du Patron ;
 L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
 L'humanité du petit misérable :
 Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
 Ne craignoit plus les insultes du vent.
 Or, cependant, arrive la Saint-Brice,
 Fête du lièvre, Fête du grand Office ;

VIVANT.

45

Le Maître-Chantre , Intendant du Lutrin ,
Vient au grand Livre , il cherche , mais en vain ;
A feuilleter il perd et tems et peines :
Il jure , il sacre , et s'imagine enfin
Qu'un cœur de rats à mangé les Anciennes ;
Mais par bonheur , de ce triste embarras ,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas ,
Qui , de grimauds renfonçant une troupe ,
Sans le savoir portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit , et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce Livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre ;
On délibère , on décide soudain
Que le Marmot , braqué sur le Pupitre ,
Y servira de Livre et de Lutrin.
Sur cet Arrêt on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice ;
Déjà d'un air intrépide et dévot ,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot ;
A Livre ouvert , le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant fallot ,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'Évangile :
Ferme , et plus fier qu'un Sénateur Romain ,
Lucas tenant sa façade immobile ;
Avec succès auroit gagné la fin ;

48. LE LUTRIN VIVANT.

Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cercéau;
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des Sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse:
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Grâces;
Et les Censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

LA CHARTREUSE.

ÉPÎTRE A M. D. B. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes et des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Epître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,

Tomè I.

C

Des douces vapeurs du Permesse,
 Vient encore enivrer mes sens.
 Vainement j'abjurois la rime,
 L'haleine légère des vents
 Emportoit mes foibles sermens ;
 Aminté, votre goût ranime
 Mes accords et ma liberté :
 Entre Uranie et Terpsichoré,
 Je reviens m'amuser encore
 Au Pindé que j'avois quitté.
 Tel par sa pente naturelle,
 Par une erreur toujours nouvelle,
 Quoiqu'il semble changer son cours,
 Autour de la flamme infidelle
 Le Papillon revient toujours.
 Vous voulez qu'en rimes légères
 Je vous offre des traits sincères
 Du gîte où je suis transplanté ;
 Mais comment faire, en vérité ?
 Entouré d'objets déplorables,
 Pourrai-je de couleurs aimables
 Egayer le sombre tableau
 De mon domicile nouveau ?
 Y répandrai-je cette aisance,
 Ces sentiments, ces traits diserts,
 Et cette molle négligence
 Qui, mieux que l'exacte cadence,

LA CHARTREUSE.

51

Embellit les aimables Vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où , plein de riantes images ,
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs , ces ombrages ,
Ni vous-même pour m'inspirer.

Quand , arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux ,
J'entrai dans ces manoirs sauvages ,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux ,
Pénétré d'une horreur secrète ,
Mon cœur , subitement flétri ,
Dans une surprise muette
Resta long-tems enseveli :
Quoi qu'il en soit , je vis encore ,
Et , malgré vingt sujets divers ,
De regrets et de tristes airs ,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers.
De l'assoupissante Elégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je cesse d'estimer Ovide ,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter , pleureur insipide ,

C 2

LA CHARTREUSE.

De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainsi l'aimable Poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du Télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bisarre Destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

LA CHARTREUSE.

53

Sur cette montagne empestée,
Où la foule toujours crottée,
De Prestolets provinciaux,
Trotte sans cause et sans repos ;
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens ;
Enfin , pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
À cent faméliques Auteurs
Il est un édifice immense,
Où , dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils de Héros et des Dieux :
Là , du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,
S'élève un antre aérien :
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux , dans le lointain ,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,

C 3

C'est de ce céleste tombeau
 Que votre ami , nouveau Strylité ,
 A la lueur d'un noir flambeau ,
 Penché sur un lit sans rideau ,
 Dans un deshabillé d'hermite ,
 Vous griffonne aujourd'hui sans fard ,
 Et peut-être sans trop de suite ,
 Ces Vers enfilés au hasard ;
 Et tandis que pour vous je veille ,
 Long tems avant l'aube vermeille ,
 Empaqueté comme un Lapon ,
 Cinquante rats à mon oreille
 Ronflent encore en faux-bourdon.
 Si ma chambre est ronde ou carrée ,
 C'est ce que je ne dirai pas :
 Tout ce que j'en sais , sans compas ,
 C'est que depuis l'oblique entrée ,
 Dans cette cage resserrée ,
 On peut former jusqu'à six pas .
 Une lucarne mal vitrée ,
 Près d'une gouttière livrée
 A d'interminables sabats ,
 Où l'université des chats ,
 A minuit , en robe fourrée ,
 Vient tenir ses bruyans États :
 Une table mi-démembrée
 Près du plus humble des grabats ,

LA CHARTREUSE.

51

Six brins de paille délabrée,
 Tressés sur deux vieux échelats :
 Voilà les meubles délicats
 Dont ma *Chartreuse* est décorée,
 Et que les frères de Borée
 Bouleversent avec fracas,
 Lorsque sur ma niche étherée,
 Ils préludent aux fiers combats
 Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
 Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient préparer ces frimats
 Qui versent sur chaque contrée
 Les catharres et le trépas.
 Je n'outré rien ; telle est, en somme,
 La demeure où je vis en paix,
 Concitoyen du peuple Gnôme,
 Des Sylphides et des Follets.
 Telles on nous peint les tannières
 Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
 Les Pythonisses, les Sorcières,
 Dans le donjon d'un vieux château,
 Ou tel est le sublime siège,
 D'où flanqué des trente-deux vents,
 L'Auteur de l'Almanach de Liège
 Lorgne l'histoire du beau tems,
 Et fabrique avec privilège
 Ses astronomiques Romans.

C 4

Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels ;
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable,
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a point de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,

LA CHARTREUSE.

57

Loin des froids discours du vulgaire
 Et des hauts tons de la grandeur ;
 Loin de ces troupes doucereuses ,
 Où d'insipides précieuses ,
 Et de petits faits ignorans
 Viennent , conduits par la Folie ,
 S'ennuyer en cérémonie ,
 Et s'endormir en complimens ;
 Loin de ces plates cotteries
 Où l'on voit souvent réunies
 L'ignorance en petit manteau ,
 La bigoterie en lunettes ,
 La minauderie en cornettes ,
 Et la réforme en grand chapeau ;
 Loin de ce médisant infâme
 Qui de l'imposture et du blâme
 Est l'impur et bruyant écho ;
 Loin de ces sots atrabilaires
 Qui , cousus de petits mystères ,
 Ne nous parlent qu'*incognito* ;
 Loin de ces ignobles Zôïles ,
 De ces enfileurs de dactyles ,
 Coiffés de phtases imbéciles
 Et de classiques préjugés ,
 Et qui de l'enveloppe épaisse
 Des pédans de Rome et de Grèce
 N'étant point encore dégagés ,

C. 55

LA CHARTREUSE.

Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule Antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites,

LA CHARTREUSE.

59

Et le dégoût de leurs Moutiers ;
Loin de ces faussets du Parnasse ,
Qui , pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois ,
Ne causent plus qu'en folles rimes ,
Ne vous parlent que d'Apollon ,
De Pégase et de Cupidon ,
Et telles fadeurs synonymes ,
Ignorant que ce vieux jargon ,
Relégué dans l'ombre des classes ,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante Fiction ;
Que les tendres lyres des Grâces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin , de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon ,
Pour sauver ses vers et son nom ,
Il faut être , sans imposture ,
L'interprète de la nature ,
Et le peintre de la raison ;
Loin , enfin , loin de la présence
De ces timides discoureurs ,
Qui , non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance ,
Restent noyés dans mille erreurs ,
Et damnent toute ame sensée

C.

Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention ?
A ces traits je pourrais, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs :
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous save de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle et le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre et du goût ?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux ;

LA CHARTREUSE.

61

Mais sous cette parure aisée ,
 Sous ces lauriers vainqueurs du sort ,
 Que les citoyens d'Elysée
 Sauvent du souffe de la mort.
 Tantôt de l'azur d'un nuage
 Plus brillant que les plus beaux jours ,
 Je vois sortir l'ombre volage
 D'Anacréon, ce tendre Sage ,
 Le Nestor du galant rivage ,
 Le Patriarche dès Amours :
 Epris de son doux badinage ,
 Horace accourt à ses accens ,
 Horace, l'ami du bon sens ,
 Philosophe sans verbiage ,
 Et Poète sans fade encens :
 Autour de ces Ombres aimables ,
 Couronnés de roses durables ,
 Chapelle, Chaulieu, Pavillon ,
 Et la naïve Deshoulières ,
 Viennent unir leurs voix légères ,
 Et font badiner la raison ;
 Tandis que le Tasse et Milton ,
 Pour eux , des trompettes guerrières :
 Adoucissent le double ton.
 Tantôt à ce folâtre Groupe
 Je vois succéder une troupe
 De morts un peu plus sérieux ,

Mais non moins charmans à mes yeux ;
 Je vois Saint-Réal et Montagne
 Entre Sénèque et Lucien ;
 Saint Evremont les accompagne ;
 Sur la recherche du vrai bien
 Je le vois porter la lumière ;
 La Rochefoucault, la Bruyère ,
 Viennent embellir l'entretien.
 Bornant au doux fruit de leurs plumes
 Ma Bibliothèque et mes vœux ,
 Je laisse aux Savans poudreux ,
 Ce vaste chaos de volumes ,
 Dont l'erreur et les sots divers
 Ont infatué l'Univers ,
 Et qui, sous le nom de science ,
 Semés et reproduits par-tout ,
 Immortalisent l'ignorance ,
 Les mensonges et le faux goût.

C'est ainsi que par la présence
 De ces morts vainqueurs des destins ,
 On se console de l'absence ,
 De l'oubli même des humains.
 A l'abri de leurs noirs orages ,
 Sur la cîme de mon rocher ,
 Je vois à mes pieds les naufrages
 Qu'ils vont imprudemment chercher.
 Pourquoi dans leur foule importune

LA CHARTREUSE.

65

Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir :
Pourrois-je , en proie aux soins vulgaires ,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je , adulateur sordide ,
Encenser un sot dans l'éclat ,
Amuser un Crésus stupide ,
Et Monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles ,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté ,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je , par d'indignes brigues ,
M'ouvrir des Palais fastueux ,
Languir dans de folles fatigues ,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues ,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poésie ,
Profanant l'aimable harmonie ,
Irois-je , par de vains accens ,

Chatouiller l'oreille engourdie
 De cent ignares importans,
 Dont l'ame massive, assoupie
 Dans des organes impuissans,
 Ou livrée aux fougues des sens,
 Ignore les dons du génie
 Et les plaisirs des sentimens ?
 Irois-je pâlit sur la rime
 Dans un siècle insensible aux arts,
 Et de ce rien qu'on nomme estime
 Affronter les nombreux hasards ?
 Et d'ailleurs, quand la Poésie,
 Sortant de la nuit du tombeau,
 Reprendroit le sceptre et la vie
 Sous quelque Richelieu nouveau,
 Pourrois-je, au char de l'Immortelle,
 M'enchaîner encore plus long-tems ?
 Quand j'aurai passé mon printems,
 Pourrai-je vivre encor pour elle ?
 Car enfin, au lyrique effort
 Fait pour nos bouillantes années,
 Dans de plus solides journées,
 Voudrois-je me livrer encor ?
 Persuadé que l'Harmonie
 Ne verse ses heureux présens
 Que sur le matin de la vie,
 Et que, sans un peu de folie,

LA CHARTREUSE.

65

On ne rime plus à trente ans,
Suivrais-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairières,
Ces mères Septuagénaires
Du Madrigal et des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poètes,
Rimailent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Egaré dans le noir Dédale
Où le phantôme de Thémis,
Couché sur la Pourpre et les Lys,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irais-je, Orateur mercénaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité;
Et, dans l'autre de la Chicane,
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane,
Sapper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût fétaré

66 LA CHARTREUSE.

Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté ?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petites réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux ! qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !

LA CHARTREUSE.

67

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens :
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnemens ,
Et jamais la bigoterie ,
Ne décida mes jugemens :
Une indifférence suprême ,
Voilà mon principe et ma loi ;
Tout lieu, tout destin , tout système
Par-là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée ,
Là , content j'en attends la fin ,
Prêt à partir le lendemain ,
Si l'ordre de la Destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain ,
Je me suis fait dir sort humain
Une peinture trop fidelle ,
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole ,
Enlevé de quelque arbrisseau ,
Quitte sa tige , tombe , vole

De ces voix, de ces sons parfaits,
 Où le goût brillant d'Ausonie
 Se mêle aux agrémens Français,
 Je regrette les chansonnettes,
 Et le son des simples musettes
 Dont retentissent les côreaux,
 Quand vos Bergères fortunées,
 Sur les soirs des belles journées,
 Ramènent gaîment leurs troupeaux.
 Dans ces Palais où la Mollesse
 Peinte par les mains de l'Amour,
 Sur une toile enchanteresse
 Offre les fastes de sa Cour,
 Je regrette ces jeunes hêtres
 Où ma Muse plus d'une fois
 Grava les louanges champêtres
 Des Divinités de vos bois.
 Parmi la foule trop habile
 Des beaux Diseurs du nouveau style,
 Qui par de bizarres détours,
 Quittant le ton de la nature,
 Répandent sur tous les discours
 L'académique enluminaire,
 Et le vernis des nouveaux tours,
 Je regrette la bonhomie,
 L'air loyal, l'esprit non pointu,
 Et le patois tout ingénu

LA CHARTREUSE.

571

Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappelant le regne charmant,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretienant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente

LA CHARTREUSE.

Dans les songes de l'avenir,
Lorsque le Dieu de la lumière,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu qui couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparôitrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux ;
La Perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems et du hasard :
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie

Les façons , la cérémonie ,
 Et tout populaire fardeau ,
 Loin de l'humaine Comédie ,
 Et comme en un monde nouveau ,
 Dans une charmante pratique
 Nous réaliserons enfin
 Cette petite République
 Si long-tems projetée en vain.

Une Divinité commode ,
 L'Amitié , sans bruit , sans éclat ,
 Fondera ce nouvel Etat :
 La Franchise en fera le Code ,
 Les Jeux en seront le Sénat ;
 Et sur un Tribunal de roses ,
 Siège de notre Consulat ,
 L'enjoûment jugera les causes.
 On exclura de ce climat
 Tout ce qui porte l'air d'étude ;
 La Raison , quittant son ton rude ,
 Prendra le ton du sentiment.
 La Vertu n'y sera point prude ,
 L'Esprit n'y sera point pédant ,
 Le Savoir n'y sera pas mettable
 Que sous les traits de l'agrément ;
 Pourvu que l'on sache être aimable ,
 On y saura suffisamment ;
 On y proscrira l'étalage

LA CHARTREUSE.

Des Phrasiers, des Rhéteurs bouffis ;
 Rien n'y prendra le nom d'ouvrage.
 Mais, sous le nom de badinage,
 Il sera quelquefois permis
 De rimer quelques chansonnettes,
 Et d'embellir quelques sonnettes
 Du poétique coloris,
 En répandant avec finesse
 Une nuance de sagesse
 Jusques sur Bacchus et les Ris.
 Par un arrêt en vaudevilles
 On bannira les faux Plaisans,
 Les Cagots fades et rampans,
 Les Complimenteurs imbécilles
 Et le peuple de froids Savans.
 Enfin, cet heureux coin du monde
 N'aura pour but, dans ses Statuts,
 Que de nous soustraire aux abus
 Dont ce bon Univers abonde.
 Toujours sur ces lieux enchanteurs,
 Le Soleil, levé sans nuages,
 Fournira son cours sans orages,
 Et se couchera dans les fleurs.
 Pour prévenir la décadence
 Du nouvel établissement,
 Nul indiscret, nul inconstant
 N'entrera dans la confiance ;

LA CHARTREUSE.

75

Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'assembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

LES OMBRES.

ÉPÎTRE A M. D. D. N.

Des Régions de Sylphie,
De ce séjour aérien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
• En rimant quelque aimable rien ;
SALUT, santé toujours fleurie,
Solitude et libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre Epître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger et badin,
La carte du Classique Empire,
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaîté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes

La sécheresse du sujet ;
Ecartons la Muse' empesée
Qui , se guindant sur de grands mots ,
Préside à la prose roisée
Des Poètes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon hermitage secret.
Par un contrasté assez bisarre ,
Dans ce nouvel amusement ,
Je vais vous chanter le Ténare ,
Non sur un ton triste et pesant ;
Ennemi des Muses plaintives ,
Jusques sur les fatales rives ,
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux ;
Des pleurs , des prisons , des entraves ,
Un séjour vaste et ténébreux ;
Des cœurs dévoués à la plainte ,
Des-jours filés par les ennuis ,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits ?
N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords ,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des morts ,

LES OMBRES.

C'étoit l'image prophétique
 Des manoirs que j'offre à vos yeux,
 Et l'histoire trop véridique
 De leurs habitans malheureux.
 Avec l'Erèbe et son cortége,
 Confrontez ces antres divers,
 Et, dans le portrait d'un Collége,
 Vous reconnoîtrez les Enfers.
 Tel étoit le vrai parallèle
 Que dans cette dernière nuit
 Un songe offroit à mon esprit :
 Aminte, je me le rappelle ;
 Dans ce délire réfléchi,
 Je croyois vous conduire ici,
 Et si ma mémoire est fidelle,
 Je vous entretenois ainsi.
 Venez, de la docte poussière
 Osez franchir les tourbillons,
 Perçons l'inférieure carrière
 Des Scholastiques régions :
 Là, comme aux sources du Cocyte,
 On ne connoît plus les beaux jours,
 Sur cette demeure proscrite
 La nuit semble régner toujours :
 Là, de la charmante nature
 On ne trouve plus les beautés ;
 Les eaux, les fleurs, ni la verdure

L'ES OMBRES.

79

N'ornent point ces lieux détestés,
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère,
Et l'ame avare de Caron ;
Ainsi que ces ombres légères
Qui, pour leurs demeures premières,
Formoient des regrets et des vœux ;
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.
Entrons sous ces voûtes antiques,
Et sous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funèbres
Qui de l'Empire des ténèbres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses.
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaïses,

D 4

LES OMBRES.

Supplice éternel du bon sens.
 A la place des Tisiphones,
 Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
 Qui du Styx étoient les bourreaux,
 J'apperçois des tyrans nouveaux,
 L'Hyperbole aux longues échasses,
 La Catachrèse aux doubles faces,
 Les Logogryphes effrayans,
 L'impitoyable Syllogisme,
 Qui suit le ténébreux Sophisme,
 Avec les Ennuis dévorans.
 Quelle inexorable Mégère
 Ici rassemble, avant le tems,
 Ces Mânes jeunes et tremblans,
 Et ravis au sein de leur mère !
 Sur leurs déplorables destins,
 Dans ces lieux voués au silence,
 Voyez de pâles Souverains
 Exercer leur triste puissance :
 Un sceptre noir arme leurs mains.
 Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
 Balançant l'Urne de la Mort,
 Sur le peuple muet des Ombres
 Prononçoit les arrêts du sort.
 Mais quelles allarmes soudaines !
 D'où partent ces longues clameurs ?
 Pourquoi ces prisons et ces chaînes ?

LES OMBRES.

81

Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil-barbare
Des tortures de Phlégéon,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlans soupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantaes
Maudissent ces perfides eaux !

De ce parallèle grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aimé, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon onge,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentait à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du Crépuscule,
Tenant leur Conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement

D 5

D'un précurseur d'enterrement,
 Bien avant l'aube matinale,
 Chaque jour, troublant mon réduit,
 Armé d'une lampe infernale,
 M'offre un jour plus noir que la nuit,
 Et d'une bouche sépulchrale,
 M'annonce que l'heure fatale
 Ramène le démon du bruit.
 Par cet arrêt impitoyable,
 Arraché du sein délectable
 Et des songes et du repos,
 L'œil encore chargé de pavots,
 Aux Cieux je cherche en vain l'aurore;
 Un voile épais couvre les airs,
 Et Phébus n'est point prêt encore
 A quitter les Nymphes des mers.
 Astre qui régla ma naissance,
 Pourquoi ta suprême puissance,
 En formant mes goûts et mon cœur,
 Y versa-t-elle tant d'horreur
 Pour la monachale indolence ?
 Plus respecté dans mon sommeil,
 Exempt des craintes du réveil,
 J'eusse, les deux tiers de ma vie,
 Dormi sans trouble, sans envie,
 Dans un dortoir de Victorin,
 Ou sur la couche rebondie

LES OMBRES.

29

D'un Procureur Génovésain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?

Par votre missive charmante ;
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante ,
Ou quelqu'anecdote amusante :
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuilleries
Intéressant fort peu mes soins ,
Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs , selon le génie
De notre aimable colonie ,
Je ne dois point perdre d'instans ,
Ni prendre une peine futile
A dissenter en grave style
Sur des bagatelles du tems :
Qu'on fasse la paix ou la guerre ;
Que tout soit changé sur la terre ,
Nos citoyens l'ignoréront ;

D 6

Exempts de soucis inutiles ,
 Dans cet univers ils vivront .
 Comme des passagers tranquilles ,
 Qui , dans la chambre d'un vaisseau ,
 Oubliant la terre , l'orage ,
 Et le reste de l'équipage ,
 Tâchent d'égayer le voyage
 Dans un plaisir toujours nouveau ;
 Sans savoir comme va la flotte
 Qui vogue avec eux sur les eaux ,
 Ils laissent la crainte au Pilote ;
 Et la manœuvre aux Matelots.

A tout le petit consistoire ,
 Où ne sont échos imprudens ,
 Rendez cette lettre notoire ,
 Aimable Aminte , j'y consens ;
 Mais sauvez-la des jugemens
 De cette prude à l'humeur noire ,
 Au froid caquet , aux yeux bigots ,
 Et de médisante mémoire ,
 Qui , colportant ces vers nouveaux ;
 Sur le champ , iroit sans repos ,
 Dressant la crête et battant l'aile ;
 Glapir quelque allarme nouvelle
 Dans tous les poulailleurs dévots :
 Ou qui , pout parler sans emblème ;
 Dans quelque parloir médisant ,


Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent,
Et le noircit avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de DON VER-VERT,
Fait en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent,
Selon la gazette Neustrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit,
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique
Se vend, à l'insu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint Oiseau,
De narrer comme quoi la pièce,
Au Parlement Visitandin,

LES OMBRES.

Causa dans leurs saintes brigades
 Une ligue , des barricades ,
 Et sonna par-tout le tocsin !
 Comme quoi les Mères notables ,
 L'Etat-Major , les Vénérables ,
 Vouloient , dans leur premier accès ,
 Sans autre forme de procès ,
 Brûler ces vers abominables
 Comme erronnés , comme exécrables ,
 Jansénistes , impardonnables ,
 Et notoirement imposteurs ;
 Mais comme quoi des jeunes Sœurs
 La Jurisprudence plus tendre
 A jusqu'ici paré les coups ,
 Ravi VER-VERT à ce courroux ,
 Et sauvé l'honneur de sa cendre.
 Suivant le lardon médisant ,
 Les jeunes Sœurs , d'un œil content ,
 Ont vu draper les graves Mères ,
 Les révérendes Douairières ,
 Et la Grand'Chambre du Couvent.
 Une None sempiternelle
 Prétend prouver à tout fidèle
 Que jamais VER-VERT n'exista ;
 Vu , dit-elle , qu'on ne pourra
 Trouver la lettre circulaire
 Du perroquet Missionnaire ,

Parmi celles de ce tems-là.
 Je crois que la remarque habile
 De la Cloîtrière Sybille,
 (N'en déplaie à sa charité)
 Sera de peu d'utilité ;
 Car dès que VER-VERT est cité
 Dans les Archives du Parnasse,
 Quel incrédule auroit l'audace
 D'en soupçonner la vérité ?
 Toutefois ce procès mystique ,
 Au carnaval se jugera ;
 Dans un Chapitre œcuménique
 L'Oiseau défendeur paroîtra ;
 La vieille Mère Bibiane
 Contre lui doit plaider long-tems ,
 Et , dans le fort des argumens
 Que hurlera son rauque organe ,
 Perdra ses deux dernières dents.
 Mais la jeune Sœur Pulchérie
 Qui pour VER-VERT pérorera ,
 (Si dans ce jour comme on publie ,
 Les Directeurs opinent-là)
 Très-sûrement l'emportera
 Sur l'octogénaire Harpie.
 A plaider contre le printems ,
 L'hiver doit perdre avec dépens.
 Adieu , voilà trop de folies ;

Trop paresseux pour abrégé ,
Trop occupé pour corriger ,
Je vous livre mes revêries
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude ,
J'en fais pour me désennuyer ;
Ainsi , vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire ,
L'esprit n'est jamais las d'écrire ,
Lorsque le cœur est de moitié.



ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE

A MADAME ***.

Sur le sage emploi de la vie,
Une aimable Philosophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur,
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma Déesse :
Aux sons négligés de ma Lyre,
Vous sentirez qu'elle m'inspire ;
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;

ENVOI, etc.

Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au sacré Vallon,
Moi qui ne suis qu'en Volontaire
Les drapeaux brillans d'Apollon.

La Muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces Muses sublimes
Qui pour Amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les grâces fières
Dont brillent ces Nymphes altières
Qui divinisent les Guerriers ;
La Négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs sont ses grâces,
Et les roses sont ses lauriers.
Ici sur le ton des Préfaces,
Et de pesantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes Ouvrages,
Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes Amis me sont l'Univers.

É P I T R E

A M A M U S E.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs ;
Si, dans ce jour de loisible mollesse,
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux ; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs.
Parois sans crainte aux yeux d'une Déesse,
Qui règle seule et ma Lyre et mes mœurs ;
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mors,
L'horreur du Sage et l'Idole des Sots,
C'est cette Nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,
Qui dédaignant l'orgueil des vains discours
Brille sans fard, et rassemble auprès d'elle
La Vérité, la Franchise fidelle,
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'est à ses yeux , au poids de sa balance ,
 Muse qu'ici , dans le sein du silence ,
 De l'Art des Vers estimant la valeur ,
 Je veux sur lui te dévoiler mon cœur :
 Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
 Le front paré des myrthes de Vénus ,
 Où volés-tu ? Quelle brillante Fête .
 Peut t'inspirer ces transports inconnus ?
 Sur mes destins tu t'applaudis sans doute :
 Mais instruis-moi ; pourquoi triomphes-tu ?
 Comptes-tu donc , qu'à moi-même rendu ,
 Au Pinde seul je vais tourner ma route ,
 Ou qu'affranchi des liens rigoureux
 Qui captivoient ton enjoûment folâtre ,
 Je vais enfin , de toi seule idolâtre ,
 Donner l'essor aux fougues de tes jeux !
 Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté ,
 C'est t'endormir dans une vaine attente ;
 Sous d'autres loix mon sort se voit rangé ;
 Avec mon sort mon cœur n'a point changé .
 Je veux pourtant que la métamorphose
 Ait transformé ma raison et mes sens ,
 Et pour un tems avec toi je suppose
 Que , consacrant ma voix à tes accens ,
 J'aïlle t'offrir un éternel encens :
 Adorateur d'un Fantôme frivole ,
 A tes Autels que pourrais-je obtenir ?

A MA MUSE.

45

Que ferois-tu , capricieuse Idole ?
Par le passé , décidons l'avenir.
Comme tes sœurs , tu païrois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines beautés , Sirènes homicides ,
Dans tous les tems , par leurs accords perfides
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire ,
Ces monumens de disgrâce et de gloire ;
Je lis les noms des Poètes fameux ;
Où sont les noms des Poètes heureux ?
Enfans des Dieux , pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois , victimes du génie ,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouir de la vie ,
Fuir l'univers et mourir sans patrie ,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout , et par-tout étranger !
De ces malheurs les Cygnes de la Seine
Nont-ils point eu des gages trop certains ?
Et , pour trouver ces lugubres destins ,

Faut-il errer dans les tombeaux d'Athènes,
 Ou réveiller la cendre des Latins ?
 Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
 Interroger les mânes radieux,
 Et reprocher leur bizarre disgrâce
 Au fier caprice et des Rois et des Dieux ?
 Non, n'ouvrons point d'étrangères Archives,
 Notre Hélicon, trop long-tems désolé,
 Ne voit-il pas ses Grâces fugitives ?
 Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
 Pleurant encore son Horace exilé,
 Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique
 Dont la jeunesse illustra ces climats,
 Revienne enfin de la rive Belgique
 Se reproduire et renaître en ses bras.

Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire,
 Des dons fameux qu'ont procuré tes sœurs,
 Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire,
 Et j'envôis tes trompeuses faveurs ?
 J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
 N'atteignant point les talens enchanteurs,
 Et défendu par ma propre foiblesse,
 Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
 Eh ! que sait-on ? un simple badinage,
 Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
 Peut vous jeter sur un autre rivage ;
 Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.

A MA MUSE.

21

Cependant , Muse , à quelle folle ivresse
 Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment ?
 Toujours fidelle à l'aimable paresse ,
 Et ne voulant qu'un travail d'agrément ,
 Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime
 Moins par fureur que par amusement ;
 Quel feu subit te transporte , t'anime ,
 Et d'un plaisir va te faire un tourment ?
 Hélas ! je vois par quel charme séduite ,
 Tu veux franchir la carrière des airs ;
 De mille objets la nouveauté t'invite ,
 Et leur image , autrefois interdite ,
 A ton pinceau dans les jours de tes fers ,
 Vient aujourd'hui te demander des Vers.
 Rendue enfin à la scène du monde ,
 Tu crois sortir d'une éclipse profonde ,
 Et voir éclore un nouvel Univers.
 Autour de toi mille sources nouvelles
 A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux ;
 Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
 Tous les Plaisirs voltigent à tes yeux ;
 Pour t'égarer , le Dieu du docte Empire
 T'ouvre des bois nouveaux à tes regards ,
 Et fait pour toi briller de toutes parts
 Le brodequin , le cothurne , la lyre ,
 Le luth d'Euterpe et le clairon de Mars.
 Un autre Dieu , plus charmant et plus tendre ,

Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
 Sous mille attraits caché pour te surprendre,
 Prétend mêler des soupirs à tes sons :
 De tant d'objets la pompe réunie,
 A chaque instant redouble ta manie,
 Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
 Sur vingt sujets essayer tes accords.
 Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
 Prenant son vol pour la première fois,
 Charmé, surpris entre Pomone et Flore,
 Le jeune oiseau ne peut fixer son choix ;
 De la fougère à l'épine fleurie
 Il va porter ses désirs inconstans :
 Il vole au bois, il est dans la prairie,
 Il est par-tout dans les mêmes instans-
 C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
 Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
 Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
 Pour prévenir un écart insensé,
 Va consulter la sage Deshoulière,
 Et voit les traits dont sa Muse en courroux
 De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
 Quand tu serois à l'abri des disgrâces
 Que le génie entraîne sur ses traces,
 Craindrois-tu moins le bizarre fracas
 Qui d'Apollon accompagne les pas,
 Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,

D'Auteur

D'Auteur montrer le fade personnage ?
Que sais-je, enfin ? tous les soins , tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Dès qu'un mortel , Auteur involontaire,
Est attaché de l'ombre du mystère ,
Où , s'amusant et charmant sa langueur ,
Dans quelques Vers il dépeignoit son cœur ;
Du goût public honorable victime ,
Bientôt , au prix de sa tranquillité ,
Il va payer une inutile estime ,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire ,
Et d'épancher son cœur , son caractère ,
Toute son ame aux yeux de l'Amitié ,
L'Amitié même indiscrete et légère ,
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret , follement publié ,
S'il est en vers ; sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage ,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage ,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis ,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve , comme Horace ,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce ,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris ,
Daphnis , Thémire et la jeune Eucharis ,
Qui cherchent moins dans la philosophie

L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie,
 Qu'un Sage aisé, qui, naturel, égal,
 Sache éviter le Style théâtral,
 Les airs guindés du Peuple parasite,
 Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
 Et dont les Vers soient le dernier mérite ;
 Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
 Dans tous les lieux où l'errante fortune
 L'entraînera sous ses pénibles fers,
 Il essuira la contrainte importune
 De l'entretien de mille sots divers,
 Qui, prévenus de cette erreur commune,
 Que, quand on rime, on ne sait que des Vers,
 A son abord, prendront cet Idiôme,
 Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
 Et, de l'Auteur ne distinguant point l'homme,
 En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage ;
 Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
 De l'avenir te dérobe l'image,
 Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau :
 Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
 Il te reedit, dans tes nouveaux accès,
 Qu'on a daigné sourire à tes essais,
 Et qu'un public distingué du vulgaire
 T'appelle encore à de plus hauts succès.
 Mais connois-tu ce public variable,

Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?
 En deux printems, de ce Juge peu stable,
 On peut se voir et l'idole et la fable ;
 Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
 A peine écrit sur la mobile arène,
 Par les Zéphyr de l'heureuse Hippocrène,
 Est effacé par Eole en courroux :
 Et quand les fleurs dont le public vous pare
 Conserveroient un éternel printems,
 Chez la Faveur, sa Déesse bizarre
 Est-il des dons et des plaisirs constans ?

Au sein des mers dans une Ile enchantée,
 Près du séjour de l'inconstant Prothée,
 Il est un Temple élevé par l'Erreur,
 Où la brillante et volage Faveur
 Semant au loin l'espoir et les mensonges,
 D'un air distrait fait le sort des mortels ;
 Son foible Trône est sur l'aile des Songes,
 Les Vents légers soutiennent ses Autels ;
 Là, rarement la Raison, la Justice
 Ont amené les mortels vertueux ;
 L'Opinion, la Mode et le Caprice
 Ouvrent le Temple, et nomment les heureux.
 En leur offrant la coupe délectable,
 Sous le nectar cachant un noir poison,
 La Dêité daigne paroître aimable,
 Et d'un sourire enivré leur raison ;

Au même instant l'agile Renommée
 Grave leur nom sur son char lumineux,
 Jouet constant d'une vaine fumée,
 Le monde entier se réveille pour eux ;
 Mais sur la foi de l'onde pacifique,
 A peine ils sont mollement endormis,
 Défiés par l'erreur léthargique,
 Qui leur fait voir dans des songes amis
 Tout l'univers à leur gloire soumis ;
 Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
 Et un moment, la faveur inconstante
 Tournant ailleurs son essor incertain,
 Dans des déserts, loin de l'île charmante,
 Les Aquilons les emportent soudain,
 Et leur réveil n'offre plus à leur vue
 Que les rochers d'une plage inconnue,
 Qu'un monde obscur sans printems, sans beaux
 jours,

Et que des Cieux éclipsés pour toujours.

Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
 A la Faveur, à l'Estime, au Renom ;
 Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
 Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
 D'un vain honneur esclave fastueux,
 Toujours Auteur et jamais homme heureux :
 Moi, que le Ciel fit naître moins sensible
 A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,

Je fuis du nom le dangereux lien ;
Et quelques Vers échappés à ma veine ,
Nés sans dessein et façonnés sans peine ,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans ,
Ne doivent point un tribut à l'Automne ;
Tout leur destin est de plaire au Printems.

Ici pourtant de ma Philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment ;
Ne pense pas que de la Poésie
J'aïlle abjurer l'empire trop charmant ;
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mystères
Aux Camoëns, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,

E 3

J'irai chercher ce solitaire ombrage,
 Ce beau vallon où la Fare et Chauvieu,
 Dans les transports d'une volupté pure,
 Sans préjugés, sans fastueux desirs,
 Près de Vénus, sur un lit de verdure,
 Venoient puiser au sein de la nature
 Ces Vers aisés, enfans de leurs plaisirs;
 Et sans effroi du ténébreux Monarque,
 Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
 Au son du luth descendoit vers la barque
 Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,
 Et retrouver ce naïf agrément,
 Ce ton du cœur, ce négligé charmant
 Qui les rendit les Poètes des Grâces;
 Du myrthe seul chérissant les douceurs,
 Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
 Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
 Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
 Martyr constant d'un talent suborneur,
 Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
 Et, s'immolant au soin de la mémoire,
 Perd le présent pour l'avenir trompeur.
 Tout cet éclat d'une gloire suprême,
 Et tout l'encens de la postérité,
 Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même

Dans tes plaisirs et dans ma liberté,
 Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
 Des biens plus vrais que l'immortalité ?
 Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
 De nos beaux jours éteindre les rayons,
 Pour enfanter de douteuses merveilles,
 Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons :
 Le printems fuit, d'une main toujours prompte
 La Parque file, et dans la nuit du tems
 Ensevelit une foule d'instans,
 Dont le Plaisir vient nous demander compte.
 Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours ;
 Et badinons seulement sur la lyre,
 Quand la Beauté, dans un tendre délire,
 Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais quelque rang que le sort me réserve,
 Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
 Ecoute, Muse, et connois à quel prix
 Je souffrirai que quelquefois ta verve
 Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline,
 De ces sentiers préviens-tu les hasards ?
 L'illusion, fascinant tes regards,
 Peut t'égarer sur la route voisine,
 Et t'entraîner dans de honteux écarts :
 Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
 Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;

Nul monstre affreux n'infectoit les passages :
 C'étoit l'Olympe et le Temple des Sages.
 Là , sur la lyre , ou les pipeaux légers ,
 De Philomèle égalant les ramages ,
 Ils allioient par de doux assemblages
 L'esprit des Dieux et les mœurs des Bergers ;
 Connoissant peu la basse jalousie ,
 De la licence ennemis généreux ,
 Ils ne mêloient aucun fiel dangereux ,
 Aucun poison à la pure ambroisie ,
 Et les Zéphyr de ces brillans côteaux ,
 Accoutumés aux doux sons des guitarres ,
 Par des accords infâmes ou barbares ,
 N'avoient jamais réveillé les échos ;
 Quand , évoqués par le crime et l'envie ,
 Du fond du Styx deux Spectres abhorrés ,
 L'Obscénité , la noire Calomnie ,
 Osant entrer dans ces lieux révéérés ,
 Vinrent tenter des accens ignorés.
 Au même instant les lauriers se flétriront ,
 Et les Amours et les Nymphes s'enfuirent.
 Bientôt Phébus , outré de ces revers ,
 Au bas du Mont de la docte Aonie
 Précipitant ces filles des enfers ,
 Les replongea dans leur ignominie ,
 Et pour toujours instruisit l'Univers ,
 Que la Vertu , Reine de l'Harmonie ,

A la Décence, aux Grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifians dans l'ombre et dans l'horreur
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur :
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les Rimeurs
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi, jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil Frélon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est-là qu'encor cent obscures Satyriques,
Cent Artisans de fadaïses lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces Vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fratras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.

O du génie usage trop funeste !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter, sur des tons précieux,

E 5

Les Conquérons , les Belles et les Dieux ,
 Chez une foule au Parnasse étrangère ,
 Soit si souvent le jargon de Mègère ;
 L'organe impur des plus lâches noirceurs ,
 L'ame du crime , et la honte des mœurs ?
 Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore ,
 Qui ne devoient enfanter que des fleurs ,
 Au même instant fassent souvent éclore
 Les sucS mortels et les poisons vengeurs ?

Muse , je sais que tu fuiras sans peine ,
 Les chants honteux de la Licence obscène :
 Faite à chanter sans rougir de tes sons ,
 Tu n'iras point chez cette infâme Reine
 Prostituer tes naïves chansons :

Mais , de tout tems , un peu trop prompte à rire ,
 Ton goût , peut-être , en quelques noirs accès ,
 T'attacheroit au char de la Saryre ;
 Ah ! loin de toi ces cyniques accès.
 Quelles douceurs en suivent les succès ,
 Si , quand l'Ouvrage a le sceau de l'estime ,
 L'Auteur flétri , fugitif , détesté ,
 Devient l'horreur de la société ?

Je veux , qu'épris d'un nom plus légitime ,
 Que , non content de se voir estimé ,
 Par son génie un Amant de la rime
 Emporte encor le plaisir d'être aimé ;
 Qu'aux régions à lui-même inconnues ,

Où voleront ses gracieux écrits ,
 A ce Tableau de ses mœurs ingénues ,
 Tous ses Lecteurs deviennent ses amis ;
 Que , dissipant le préjugé vulgaire ,
 Il montre enfin que sans crime on peut plaire ,
 Et réunir par un heureux lien
 L'Auteur charmant et le vrai Citoyen.

En vain , guidé par un fougueux délire ,
 Le Juvenal du siècle de Louis
 Fit un talent du crime de médire ,
 Mes yeux jamais n'en furent éblouis :
 Ce n'est point là que ma raison l'admire ;
 Et Despréaux, ce Chantre harmonieux ,
 Sur les Autels du poétique Empire
 Ne seroit point au nombre de mes Dieux ,
 Si , de l'opprobre organe impitoyable ,
 Toujours couvert d'une gloire coupable ,
 Il n'eût chanté que les malheureux noms
 Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
 Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
 Vont regrettant que ce Censeur sauvage ,
 Les enchaînant dans d'immortels accords ,
 Les ait privés du commun avantage
 D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore :
 En évitant cet antre ténébreux ,
 Où, nourrissant le feu qui la dévore,

L'âpre Satyre épand son fiel affreux,
 Crains d'aborder à cette plage aride
 Où la Louange, au ton foible et timide,
 Aux yeux baissés, au doucereux souris,
 Vient chaque jour, sous le titre insipide
 D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
 A l'univers préparer des ennuis.
 Le Dieu du Goût, au Vrai toujours fidèle,
 N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
 Le Complaisant, le vil Adulateur,
 Que l'Envieux et le noir Imposteur.


Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
 Te conduisant au lyrique séjour,
 Sauve tes pas du Dédale effroyable
 Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
 Dans ces vallons, si la troupe invisible
 Des froids Censeurs, des Zoïles secrets
 Lance sur toi ses inutiles traits,
 D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
 Par les fredons d'un Rimeur désolé,
 Que ton repos ne puisse être troublé;
 Et, sans jamais t'avilir à répondre,
 Laisse au mépris le soin de les confondre,
 Rendre à leurs cris des sons injurieux,
 C'est se flétrir et ramper avec eux.

A cette loi pour demeurer fidèle,
 Devant tes yeux conserve ce modèle :

Il est un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux,
Long-tems la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats ?
Mais conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets :
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble, en passant, le repos d'un bocage,
Laisant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens ;
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergère,
Réveille enfin sa tendresse et son chant.
Prends le burin et grave ces maximes :
Muse, à ce prix je suis encor tes lois ;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages et des Rois..

Toujours j'entends les échos de nos rives :
 Porter au loin ces redites plaintives :
 Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
 Que pour Phébus il n'est plus de Mécène ;
 Et qu'éloigné du Trône de la Seine ,
 En soupirant il éteint son flambeau :
 Oui , je le sais , de profondes ténèbres
 Ont du Parnasse investi l'horison ;
 Mais , s'il languit sous ses voiles funèbres ,
 Allons au vrai : quelle en est la raison ?
 Peut-on compter qu'un soleil plus propice
 Ramènera sous l'Empire des Vers
 Ces jours brillans nés sous le doux auspice
 Des Richelieus , des Séguiers , des Colberts ,
 Quand , ne suivant que les Muses impies ,
 Prenant la rage et le ton des Harpies ,
 Mille Rimeurs , honteusement rivaux :
 Par leurs sujets dégradent leurs travaux ?
 Ces noirs transports sont-ils la Poésie ?
 Hé quoi ? doit-on couronner les forfaits ,
 Parer le crime , armer la frénésie ,
 Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits ?
 N'accusons point les astres de la France :
 Pour ranimer leurs rayons éclatans ,
 Qu'au Mont sacré de nouveaux habitans ,
 Rivaux amis , rendent d'intelligence
 La vie aux mœurs , la noblesse aux talens ;

Ainsi bientôt nos rivages , moins sombres ,
D'un jour nouveau parés et réjouis ,
Reverront fuir le sommeil et les ombres .
Où sont plongés les arts évanouis .
Pour toi , pendant que de nouveaux Orphées ,
Vouant leurs jours aux plus savantes Fées ,
Et s'élevant à des accords parfaits ,
Mériteroient de chanter près d'un Trône
Toujours paré des palmes de Bellone .
Et couronné des roses de la paix ,
Muse , pour toi , dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté ,
Nymphé badine , ou Bergère sensible ,
Viens quelquefois , avec la Liberté ,
Me crayonner de riantes images ,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages ,
Que pour charmer ma sage oisiveté .



ÉPI TRE
AU P. BOUGEANT,
JÉS UITE.

DE la paisible Solitude
Où, loin de toute servitude ,
La Liberté file mes jours ,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville ,
Si j'en voulois suivre le cours ,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du Domaine et des favoris
De la brillante Bagatelle ,
La Divinité de Paris ;
Le dédale des aventures ,
Des affiches et les brochures ,
Les colifichets des Auteurs ,
Et la gazette des coulisses ,
Avec le Roman des Actrices ,
Et les querelles des Rimeurs ;
Je n'adresserois cette Epître
Qu'à l'un de ces oisifs errans
Qui, chaque soir, sur leur pupitre ,
Rapportent tous les vers courans ;

Et qui, dans le changeant Empire
Des Amours et de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour-à-tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.

Je pourrais décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur,
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur,
Faire descendre l'art d'Horace :
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un Sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accens ?
Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Il sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt et sans feinte,

ÉPIÎRE

J'appelle en ces bois enchantés,
 Moins révérend qu'aimable Père,
 Vous, dont l'esprit, le caractère
 Et les airs ne sont point montés
 Sur le ton sottement austère
 De cent tristes paternités
 Qui, manquant du talent de plaire
 Et de toute légèreté,
 Pour dissimuler la misère
 D'un esprit sans aménité,
 D'une sagesse minaudière
 Affichent la sévérité,
 Et ne sortent de leur tanière
 Que sous la lugubre bannière
 De la grave formalité;
 Vous, dis-je, ce Père vanté,
 Vous, ce Philosophe tranquille,
 De Minerve l'heureux pupile,
 Et l'enfant de la Liberté,
 Comment donc avez-vous quitté
 Les délices de cet asyle,
 Pour aller reprendre à la Ville
 Les chaînes de la gravité?
 Amant et favori des Muses,
 Et paresseux conséquemment,
 Je ne vous trouve point d'excuses
 Pour avoir fui si promptement.

Le désir des bords de la Seine
 Soudain vous auroit-il repris ?
 Non, aux lieux d'où je vous écris
 Je me persuade sans peine
 Qu'on peut se passer de Paris.
 Héritier de l'antique enclume
 De quelque Pédant ignoré,
 Et pour reforger maint volume
 Aux autres Latins enterré,
 Iriez-vous, comme les Saumaises,
 Immolant aux doctes fadaïses
 L'esprit et la félicité,
 Partager, avec privilège,
 Des Patriarches du Collège
 L'ennuyeuse immortalité ?
 Non, l'esprit des aimables Sages
 N'est point né pour les gros ouvrages ?
 Souvent publics incognito ;
 Le Dieu du goût et du génie
 A rarement eu la manie
 Des honneurs de l'in-folio.
 Quoi ! sur votre Philosophie,
 Que les rayons de l'enjoûment
 Faisoient briller d'un feu charmant,
 La profane Mélancolie,
 Auroit-elle, malgré les Jeux,
 Porté ses nuages affreux ?

Martyr de la Misanthropie ,
Fuiriez-vous ce peu d'agrément
Qui nous fait supporter la vie ,
Les entretiens où tout se plie
Aux naturel des sentimens ,
Les doux transports de l'harmonie ,
Et les jeux de la poésie ,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie ,
Anachorette casanier ,
Pour aller encore essayer
L'éternité du vin de Brie ,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï , d'Arbois et de Pomar ?
Non , vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le Sage et l'Heureux
Pour vous condamner au silence ,
Loin de ces biens et de ces jeux
Dont la tranquille jouissance ,
Proscrite chez le peuple sot ,
Distingue le mortel qui pense ,
De l'automate et du cagot ;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux

Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique ,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'Allégresse,
Que le bandeau de la Tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,
Pourquoi rapprocher au hasard,
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux , à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions ,
Les Amours songeroient à plaire ;

Mirtyle , toujours plus heureux ,
 Uniroit son chiffre amoureux
 Avec celui de sa Bergère ;
 Et les ruisseaux , apparemment ,
 Entre les fleurs et la fougère ,
 N'en iroient pas plus lentement .
 Mais , sans ces fadeurs de l'Idyle ,
 Je vous dirai fort simplement
 Que jamais ce séjour tranquille
 N'a vu l'Automne plus charmant .
 Loin du tumulte qu'il abhorre ,
 Le Plaisir avec chaque aurore
 Renaît sur ces vallons chéris :
 Des guirlandes de la Jeunesse
 Les Ris couronnent la Sagesse ,
 La Sagesse enchaîne les Ris ;
 Et , pour mieux varier sans cesse
 L'uniformité du loisir ,
 Un goût , guidé par la Finesse ,
 Vient unir les Arts au Plaisir ,
 Les Arts que permet la Paresse ,
 Ces Arts inventés seulement
 Pour occuper l'amusement .

Tour-à-tour , d'une main facile ,
 On tient le crayon , le compas ,
 Les fuseaux , le pinceau docile ,
 Avec l'aiguille de Pallas ;

Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue drvine
De Malebranche et de Racine,
Jusqu'au folâtre Triolet.

Que l'insipide symétrie
Règle la Ville qu'elle ennuit;
Que les tems y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés;
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre et la monotonie
Ne sont point les Dieux des bameaux;
Au poids de la triste Satyre
On n'y pèse point tous les mots;

Et si l'on doit blâmer ou rire,
 Tout ce qui plaît vient à propos :
 Tout y fait des plaisirs nouveaux,
 Le hasard, l'instant les décide.
 Sans regretter l'heure rapide
 Qui naît, qui s'envole soudain ;
 Et sans prévoir le lendemain,
 Dans ce silence solitaire,
 Sous l'empire de l'agrément,
 Nous ne doutons nullement
 Que déjà le noir Sagittaire,
 Couronné de tristes frimats,
 Vient bannir Flore désolée,
 Et qu'avec Pomone exilée,
 L'Astre du jour fuit nos climats.
 Oui, malgré ces métamorphoses,
 Nos bois semblent encor naissans ;
 Zéphyr n'a point quitté nos champs,
 Nos jardins ont encor des rosés.
 Où règnent les amusemens,
 Il est toujours des fleurs écloses ;
 Et les plaisirs font le Printems.
 Echappé de votre hermitage,
 Et sur ce fortuné rivage
 Porté par les Songes légers,
 Voyez la nouvelle parure

Dont

Dont s'embellissent ces vergers (*),
Elève ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déessè des Talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés!
Ma Muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scène des campagnes
Prend une ame et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire ;
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les Zéphyrns ne sont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout pense, tout vit ;
Ces ondes tendres et plaintives,

(*) Bosquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de C*. dessiné par le célèbre le Nôtre.

Ce sont des Nymphes fugitives
 Qui cherchent à se dégager
 De Jupiter pour un Berger ;
 Ces fougères sont animées ;
 Ces fleurs qui les parent toujours,
 Ce sont des Belles transformées ;
 Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive ,
 D'une Muse qui la captive
 Suivant les caprices légers ,
 Cherche-t-elle sur cette rive
 Des objets au Sage étrangers ,
 Sans fixer sa vue attentive
 Sur l'exemple de ces Bergers ?
 Si dans l'imposture éternelle
 De nos mensonges enchanteurs ,
 Il reste encor quelqu'étincelle
 De la nature dans nos cœurs ;
 Sauvés du séjour des prestiges ,
 Et cherchant ici les vestiges
 De l'antique simplicité ,
 Sans adorer de vains fantômes ,
 Décidons si ce que nous sommes
 Vaut ce que nous avons été :
 Et si , malgré leur douceur pure ,
 Ces biens pour toujours sont perdus ,
 Voyons-en du moins la figure ,

Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.

Oui, chez ces Bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gâité,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.

Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit et des grâces,
S'ennuie au milieu des Amours ;
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzième Été,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette,
Et parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux,

ÉPITRE

Ecrit des mains de la Nature ,
 Avec de plus aimables feux
 Que n'en peut prêter l'imposture
 A l'œil trompeur et concerté
 D'une Coquette fastueuse
 Qui , par un sourire emprunté ,
 Dans l'ennui veut paroître heureuse ,
 Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
 Ce goût d'un bonheur innocent ;
 Pour répondre à qui le méprise ,
 Qu'il nous suffise que souvent ;
 Pour fuir un tumulte brillant ,
 Thémire voudroit être Lise ,
 Et voler du sein des grandeurs
 Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable ,
 Temple des Bergers de ces lieux ,
 Orme heureux , monument durable
 De la pauvreté respectable ,
 Et des amours de leurs ayeux ;
 O toi ! qui depuis la durée
 De trente lustres révolus ,
 Couvres de ton ombre sacrée
 Leurs danses , leurs jeux ingénus ;
 Sur ces bords , depuis ta jeunesse
 Jusqu'à cette verte vieillesse ,

Vis-tu jamais changer les mœurs ,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs !
Non : chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle ,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau :
Et , pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté ,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe , règne sur les âges ,
Échappé toujours aux ravages
D'Eole , du fer et des ans ,
Fleuris jusqu'au dernier printems ,
Et dure autant que ces rivages :
Au chêne , au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantagés
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages ,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité ,
Mon esprit , toujours enchanté ,
Pénètre au sein de la Nature ,

» Qu'apportez-vous ? point de mystère ,
 (Me vient dire avec un souris
 Quelque Suivant de beaux-esprits ,
 Insecte et tyran du Parterre ;)
 » L'ouvrage est-il pour Thomassin ,
 » Pour Pélissier ou pour Gossin ? »
 Je fuis , j'échappe à la poursuite
 De ces Colporteurs trop communs ;
 Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
 D'autres lieux , d'autres importuns .
 « Enfin , dit-on , de votre absence
 » Revenez-vous un peu changé ?
 » Du sommeil de la négligence
 » Votre esprit enfin dégagé ,
 » Immolera-t-il l'indolence
 » Aux succès d'un travail rangé » ?
 Ainsi déclame sans justesse
 Contre les droits de la paresse
 Un froid censeur qui ne sent pas
 Que , sans cet air de douce aisance ,
 Mes Vers perdroient le peu d'appas
 Qui leur a gagné l'indulgence
 Des voluptueux délicats ,
 Des meilleurs paresseux de France ,
 Les seuls juges dont je fais cas .
 Par l'étude , par l'art suprême
 Sur un froid pupitre amaigris ,

D'autres orneront leurs écrits ;
 Pour moi , dans cette gêne extrême ,
 Je verrois mourir mes esprits :
 On n'est jamais bien que soi-même ,
 Et me voilà tel que je suis.
 Imprimés , affichés sans cesse ,
 Et s'entrechassant de la presse ,
 Mille autres nous inonderont
 D'un déluge d'écrits stériles ,
 Et d'opuscules puérides ,
 Auxquels sans doute ils survivront :
 A cette abondance cruelle ,
 Je veux toujours , en vérité ,
 Et de la Fare et de Chapelle
 Préférer la stérilité :
 J'aime bien moins ce chêne énorme
 Dont la tige toujours informe
 S'épuise en rameaux superflus ,
 Que ce myrthe tendre et docile
 Qui , croissant sous l'œil de Vénus ,
 N'a pas une feuille inutile ,
 S'épanouit négligemment ,
 Et se couronne lentement.
 Il est vrai qu'en quittant la Ville ,
 J'avois promis que , plus tranquille
 Et dans moi-même enséveli ,
 Je saurois , disciple d'Horace ,

Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergères de Tivoli.
J'avois promis : mais tu t'abuses ,
Si tu comptes sur nos discours :
Cher ami , les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philosophe et du Berger ,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénûment
Que , très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment ,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement ,
Si des volontés que j'adore ,
Pour me faire rimer encore ,
Ne valaient mieux que mon serment.

Toi , dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons ,
Ami , sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude ,
Nous aurons quitté ce canton ,
Chez un élève d'Uranie ,
Entre les fleurs et l'ambroisie ,

Entre Démocrite et Platon ,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons ,
Et t'en donner de la folie ,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissons.
Cette Anacréontique Orgie ,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment ,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves ,
Où périt la vivacité ,
Où les agrémens sont esclaves ,
Et s'endorment dans les entraves ;
De la pesante autorité ;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide ,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage ,
Et qui , sur les pas de l'usage ,
Rampe géométriquement.
Loin du mystère et de la gêne ,
Pensant tout haut et sans effort ,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport ,
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût.

La raison est par-tout heureuse ,
Le bonheur du Sage est par-tout ;
Et puisqu' il faut , du ton stoïque ,
Egayer la sévérité ,
La Ville , malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique ,
Reverra mon cœur enchanté.

Dans ses caprices agréables ,
Et dans son brillant le plus faux ,
Paris a des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi ! tandis que ma pensée ,
Plus légère que le Zéphir ,
Folâtre à-la-fois et sensée ,
Vole sur l'aile du Plaisir ,
Dieux ! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame allarmée ,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers ?
Sur un char funèbre portée ,
Des Grâces en deuil escortée ,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine ,
Sur les tristes bords de la Seine ,
Vient de plonger au monument

AU P. BOUGEANT.

133

Des Mortels le plus adorable , (*)
 L'ami de tout heureux talent
 Et de tout ce que vit d'aimable ,
 Le Dieu même du sentiment ,
 Et l'oracle de l'agrément.
 O toi ! mon guide et mon modèle ,
 Durable objet de ma douleur ;
 Toi qui , malgré la mort cruelle ,
 Respire encor dans mon cœur ,
 Illustre Ariste , Ombre immortelle ,
 Ah ! si du séjour de nos Dieux ,
 Si de ces brillantes retraites
 Où tes mânes ingénieux
 Charment les Ombres satisfaites
 Des Sévignés , des La Fayette ,
 Des Vendômes et des Chaulieux
 Tu daignes , sensible à nos rimes ,
 Abaisser tes regards sublimes
 Sur le deuil de ces tristes lieux ;
 Et si , de l'éternel silence
 Traversant le vaste séjour ,
 Un Dieu te porte dans ce jour
 La voix de ma reconnoissance ;
 Pardonne au légitime effroi ;
 Au sombre ennui qui fond sur moi ,

(*) L'Evêque de Lu on.

ÉPITRE

Si , dans les fastes de mémoire ,
 Je ne trace point à ta gloire
 Des Vers immortels comme toi.
 Moi , qui voudrois en traits de flâme
 Graver aux yeux de l'avenir
 Ma tendresse et mon souvenir ,
 Comme ils resteront dans mon ame
 Gravés jusqu'au dernier soupir ;
 J'irois dans le Temple des Grâces
 Laisser d'inéffaçables traces
 De cette sensible bonté ,
 L'amour , le charme de notre âge ,
 Ou , pour en dire davantage ,
 L'éloge de l'Humanité :
 Mais à travers les voiles sombres ,
 Quand je te cherche dans les ombres ,
 Dans le silence du tombeau ,
 Puis-je soutenir le pinceau ?
 Que les Beaux-Arts , que le portique ,
 Que tout l'Empire poétique
 Où souvent tu dictas des lois
 Avec la Seine inconsolable
 Pleurent une seconde fois
 La perte trop irréparable
 D'Aristippe , d'Anacréon ,
 D'Atticus et de Fénelon ;
 Pour moi , de ma douleur profonde

Trop pénétré pour la chanter ,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter ,
Sur l'urne qui contient ta cendre ,
Et que je viens baigner de pleurs ,
Chaque printems je veux répandre
Le tribut des premières fleurs ;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui de vrai beau m'eût fait connoître
Les mystères les plus secrets ,
Je vais à tes sombres Cyprès
Suspendre ma lyre , et peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

É P I T R E

A MA SOEUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOI, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même, en conserver l'horreur,
Renaîs, rappelle la douceur
De ton allégresse chérie;
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer
l'allégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les Songes du sombre Empire,
Enfans tumultueux du bisarre Délire,
Mon esprit si long-tems noirci
Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,

Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?

Quand sur les champs de Syracuse

Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs ,

Aux bords désolés d'Aréthuse

Daphné cherche-t-elle des fleurs ?

Dans de mâles et sages rimes ,

Si de l'inflexible raison

Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes ,

Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.

Je sors de ces instans de force et de lumière,

Où l'éclatante Vérité ,

Telle que le soleil au bout de sa carrière ,

Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté.

J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie ,

S'élançant de ces tristes fers ,

Et prête à voir finir le songe de la vie ,

Au poids du vrai seul apprécie

Le néant de cet Univers.

Eclairé sur les vœux frivoles

Et sur les faux biens des humains ,

Je pourrois à tes yeux renverser leurs Idoles ,

Les Dieux de leur folie , ouvrage de leurs mains

Et de mon ardeur intrépide ,

De la Vérité moins timide

Osant rallumer le flambeau ,

Juger et nommer tout avec cette assurance

Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance ,

Et de l'école du tombeau.
 Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
 Et de la douleur et du sort,
 A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
 Je te dirois aussi que cette mort, horrible
 Pour le vulgaire malheureux,
 Pour un Sage n'est point ce spectre si terrible
 Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux :
 Et qu'après avoir vu la misère profonde
 Des insectes présomptueux,
 De tous les êtres ennuyeux
 Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
 Et qui rampent dans ces bas lieux ;
 Au premier arrêt de la Parque,
 Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,
 Si la tendre amitié, si le fidèle amour
 N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
 Et si leurs plaisirs, tour-à-tour,
 Plus vrais et plus vifs que nos peines,
 Ne nous faisoient chérir le jour.
 Mais de cette Philosophie
 Je ne réveille point les lugubres propos,
 Tu n'es faite que pour la vie ;
 Et t'entretenir de tombeaux,
 Ce seroit déployer sur la naissante Aurore
 Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
 Et donner à la jeune Flore

Une couronne de Cyprès.

Qu'attends-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire ,

Retournant sur des jours d'allarmes et d'ennuis ,

T'en fasse la pénible histoire ;

Sur quels déplorables récits

Exiges-tu que je m'arrête !

C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.

J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête ,

Je la raconte dans le port.

Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre

Par la foudre ou l'effort des vents ,

Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans ,

Et relevé des coups d'Eole et du tonnerre ,

Il compte de nouveaux printems.

Le jour a reparu. Rien n'est long-tems extrême ;

Tel étoit mon affreux tourment ;

J'ai souffert plus de maux au bord du monument ,

Que n'en apporte la mort même ;

La douleur est un siècle , et la mort un moment.

Frappé d'une main foudroyante ,

Et frappé dans le sein des Arts et des Amours ,

De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours.

Ainsi d'un ruisseau par la Nayade éplorée ,

Dans une froide nuit , par le fougueux Borée ,

De ses plus plus vives eaux voit enchaîner le cours.

Dans cette langueur meurtrière
 Comptant les pas du tems trop lent aux malheureux,
 Quarante fois de la lumière
 J'ai vu disparoître les feux ;
 Quarante fois dans sa carrière
 J'ai vu rentrer l'Astre des Cieux :
 Et dans un si long intervalle ,
 La Parque , d'une main fatale ,
 Arrachant de mes yeux les paisibles pavots ,
 Pour moi ne fila point une heure de repos ;
 Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée ,
 Chaque jour ma force emportée
 Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ,
 Dans la fable de Prométhée
 Tu vois l'histoire de mes maux.
 Après l'effroi qui suit l'attente du supplice ,
 Voilé des plus noires couleurs ,
 Parut enfin ce jour de malheureux auspice ,
 Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
 Couché sur un bûcher et l'autel et le trône
 D'Esculape et de Tisiphone ,
 Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels ,
 J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels :
 Mon ame s'avança vers les rivages sombres ;
 Mais quel rayon lancé du sein des immortels ,
 L'arrêtant à travers la région des Ombres ,
 Vint ranimer mes sens sur ces sanglans Autels ?

Je crus sortir du noir abîme ,
Quand , revenant au jour , je me vis délivré ;
Je trompai le trépas , ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ?
Inutilement poursuivie ,
Et plus forte par la douleur ,
Elle arrache , en fuyant , les restes de sa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il est une jeune Déesse ,
Plus agile qu'Hébé , plus fraîche que Vénus :
Elle écarte les maux , les langueurs , la foiblesse ;
Sans elle la Beauté n'est plus :
Les Amours , Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrthe et de pampres orné ,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'univers , charme de nos années ,
Heureuse et tranquille SANTÉ !
Toi , qui viens renouer le fil de mes journées ,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté ,
Quand , prodigues des dons d'une courte jeunesse ,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse ,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs ,
Je vais sacrifier dans ton Temple champêtre ,

Loïn des Cités et de l'ennui.
 Tout nous appelle aux champs ; le printems va
 renaître ,

Et j'y vais renaître avec lui.
 Dans cette retraite chérie
 De la Sagesse et du Plaisir ,
 Avec quel goût je vais cueillir
 La première épine fleurie,
 Et de Philomèle attendrie
 Recevoir le premier soupir !
 Avec les fleurs dont la prairie
 A chaque instant va s'embellir ,
 Mon ame , trop long-tems flétrie ,
 Va de nouveau s'épanouir ,
 Et , loin de toute rêverie ,
 Voltiger avec le Zéphyr.

Occupé tout entier du soin , du plaisir d'être ,
 Au sortir du néant affreux ,
 Je ne songerai qu'à voir naître
 Ces bois , ces berceaux amoureux ,
 Et cette mousse et ces fougères
 Qui feront , dans les plus beaux jours ,
 Le trône des tendres Bergères ,
 Et l'autel des heureux Amours.
 O jours de la convalescence !
 Jours d'une pure volupté !
 C'est une nouvelle naissance ,

Un rayon d'immortalité.

Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.

J'adore avec transport le céleste flambeau ;

Tout m'intéresse , tout m'enflamme ;

Pour moi l'univers est nouveau.

Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,

A l'heureuse convalescence

Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens ;

A ses regards impatiens

Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;

Tout brille des feux du printems.

Les plus simples objets , le chant d'une Fauvette ;

Le matin d'un beau jour , la verdure des bois ,

La fraîcheur d'une violette ,

Mille spectacles qu'autrefois

On voyoit avec nonchalance ,

Transportent aujourd'hui , présentent des appas

Inconnus à l'indifférence ,

Et que la foule ne voit pas.

Tout s'émousse dans l'habitude ;

L'amour s'endort , sans volupté ;

Las des mêmes plaisirs , las de leur multitude ,

Le sentiment n'est plus flatté ;

Dans le fracas des jeux , dans la plus vive Orgie ,

L'esprit sans force et sans clarté

Ne trouve que la léthargie

De l'insipide oisiveté.

Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
 Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour,
 Entre la Jeunesse et l'Amour,
 Dans le néant de la mollesse
 Dort et végète tour-à-tour.

Lisis, depuis long-tems plongé dans les ténèbres,
 Entre Hippocrate et les ennuis,
 Libre de leurs chaînes funèbres,

Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.

Observez-les tous deux dans une même fête.

Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé ;

Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
 Au fond de son cœur émoussé.

Tout charmera Lisis ; cette Nymphe est plus belle,
 Cette Syrène a mieux chanté,

D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,

Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,

Cette Brune charmante est la Divinité.

Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile

Prive du sentiment, des ardeurs, des transports ;

En vain de cent Beautés une troupe inutile

Lui cherche des désirs : infructueux efforts !

Mahomet est au rang des morts.

Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,

Est un voyageur de retour ;

Eloigné des jeux et des Belles,

Le plus triste Vaisseau fut long-tems son séjour :

Il touche le rivage; à l'instant tout l'invite :
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

É P I T R E

A M. ORRY,


CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros,
Courses à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant et sincère
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la première journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil Empyrique pendable,

Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui.
Or , dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gissent nos ancêtres.
Là , près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire;
(Car, que fait-on, quand on est mort?)
Je rappellois ma vie entière,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la Métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux.
Par un Ministre digne d'eux,
Sans projet, sans inquiétude,

Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour et quittant
Et le monde et la solitude,
Entre les plaisirs et l'étude
Je vivois obscur et content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.

Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.



V E R S
SUR LA TRAGÉDIE
D'ALZIRE.

QUELQUES ombres, quelques défauts ;
Ne déparent point une Belle ;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle ,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux règles , me dit-on , la Pièce est peu fidelle ;
Si mon esprit contr'elle a des objections ,
 Mon cœur a des larmes pour elle ,
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le Goût , par-tout divers , marche sans règle sûre.
Le Sentiment ne va point au hasard :
 On s'attendrit sans imposture ;
 Le suffrage de la Nature
 L'emporte sur celui de l'Art.
En dépit du Zoïle et du Censeur austère ,
Je compterai toujours sur un plaisir certain ,
Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
 Et les grâces de la Gaussin.

VERS

SUR LES TABLEAUX

EXPOSÉS

A L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE (*).

Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Saryres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le Goût, les Arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramènent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumière nouvelle
Dissipe le sommeil des Arts!
De la Divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténèbres,
Elèves de cet Art charmant

(*) Au mois de Septembre 1737.

Qui, de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célèbres,
Et fixe la légèreté
De la fugitive Beauté :
De vos maîtres, que dans ce Temple
La patrie honore et contemple,
Distinguez, saisissez les traits ;
Et, par le talent et l'exemple,
Elevés aux mêmes succès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'est la seule gloire certaine ;
Et l'avenir n'est rien pour nous.
Si dans cette illustre carrière,
La Peinture, sur ses autels,
De Rigault et de l'Argilière,
N'offre point les traits immortels ;
A juste titre elle a pu croire
Que c'étoit assez pour sa gloire,
Assez pour enseigner ses lois,
D'offrir les Coypels, les de Troys :
Et de conduire sur ses traces
Vanlo, le fils de la Gaîté,
Le Peintre de la Volupté,
Et Nattier, l'élève des Grâces,
Et le Peintre de la Beauté.
Quel présage pour Polymnie !

La gloire des Dieux du pinceau
 A la Reine de l'harmonie
 Annonce un triomphe nouveau.
 Après les exploits de Bellone,
 Sous le règne du dernier Mars,
 La même main guidoit au trône
 Les Racines et les Mignards.
 Vous donc, et l'ame et le Mecène
 Des progrès d'un Art fortuné,
 Ouvrez des Muses de la Seine
 Le Sanctuaire abandonné :
 Des Amans de la Poésie
 Qu'on y dépose les travaux,
 Et que, sans basse jalousie,
 Admirateurs de leurs rivaux,
 Ils y partagent l'ambrosie.
 Par des réciproques secours
 Augmentant leur clarté féconde,
 Les Astres éclairent le monde
 Sans se combattre dans leur cours.
 Crébillon, des Royaumes sombres (*),
 Nous peindra les plaintives Ombres,
 Et les célèbres malheureux :
 Voltaire, du tendre Elysée (**),
 Peindra les Mânes généreux :

(*) La Tragédie. (**) Le Poème Ep.

Et, descendu de l'Empyrée,
 Rousseau viendra peindre les Dieux (*).
 Quelques favoris de Thalie
 Sauront, avec légèreté,
 Crayonner l'Erreur, la Folie, (**)
 L'histoire de l'Humanité.
 Des fleurs, un myrthe, une Bergère
 Seront les jeux de mes crayons ;
 Ou, si Calliope m'éclaire
 Et m'échauffe de ses rayons,
 J'offrirai l'image chérie
 D'un Ministre à qui la patrie,
 Dans ses combats et ses succès,
 Dut l'abondance, l'industrie,
 Et l'éclat des jours de la Paix ;
 Et qui, protecteur du génie,
 Va, dans le silence de Mars,
 Rendre les Beaux-Arts à la vie,
 Et rendre Colbert aux Beaux-Arts.

Ut Pictura Poësis erit. HORAT.

) L'Ode. () La Comédie.

LE SIÈCLE
PASTORAL.
IDYLE.

PRÉCIEUX jours dont fut ornée.
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers ?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit dans ces heureux tems,
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printémis.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers;
Les noms de Sujet et de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la Terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits.
Dieux moins connus par le Tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'ériez point dans ces années,
Vices, Crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la Nature
Les Bergers bernoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Régnoit l'ordre, image des Cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

LE SIÈCLE

Ils n'avoient point d'aréopages
 Ni de Capitoles fameux ;
 Mais n'étoient-ils point les vrais Sages ,
 Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
 Et les travaux nés du besoin ;
 Des arts enjoués et paisibles
 La Culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante Harmonie
 A leurs jeux doit ses premiers airs ;
 A leur noble et libre génie
 Apollon doit ses premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
 Les noirs chagrins , les vains désirs ,
 Les espérances inquiètes ,
 Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
 N'avoit point ravi les métaux ,
 Ni soufflé le feu de la guerre ,
 Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage
 Coulant leurs jours jusqu'au tombeau
 Ne connoissoient que le rivage
 Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices ,
Unis par des nœuds pleins d'attraits ,
Passoient leur jeunesse sans vices ,
Et leur vieillesse sans regrets.

La Mort, qui pour nous a des ailes ,
Arrivoit lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête ,
Les combats étoient des concerts ;
Une Amante étoit la conquête ,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger , alors modeste ,
Ne lançoit que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeste ,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes , les pâles Allarmes
Ne marchaient point devant ses pas.
Il n'étoit point suivi des Larmes ,
Ni du Dégout , ni du Trépas.

La Bergère , aimable et fidelle ,
Ne se piquoit point de savoir ;
Elle ne savoit qu'être belle ,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette ,
 Son miroir le crystal des eaux ,
 La jonquille et la violette
 Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
 Aussi simple que ses brebis ;
 De leur toison commode et pure
 Elle se filoit des habits .

Elle occupoit son plus bel âge
 Du soin d'un troupeau plein d'appas ;
 Et , sur la foi d'un chien volage ,
 Elle ne l'abandonnoit pas.

O Règne heureux de la Nature ,
 Quel Dieu nous rendra tes beaux jours ?
 Justice , Égalité , Droiture ,
 Que n'avez-vous régné toujours ?

Sort des Bergers, douceurs aimables ,
 Vous n'êtes plus ce sort si doux ;
 Un peuple vil de misérables
 Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère ?
 Ce charmant Siècle a-t-il été ?
 D'un Auteur témoin oculaire ,
 En sait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

·J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos ayeux ;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.

ODE PREMIERE.
AU ROI,
SUR LA GUERRE (*).

Ainsi les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains ;
Ainsi, pour désarmer le Crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiérs bataillons,
Toujours les ailes de la Gloire
Reposoient sur leurs pavillons ;
Tels sont les exploits et les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes,
GRAND ROI, présage de tes beaux jours ;

(*) En 1733.

Des Princes, l'honneur de son Temple,
Le Ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice,
De tous les Rois être ennemi,
C'est être Héros par caprice,
C'est n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui, de leurs sujets Rois barbares,
Méprisent les cris douloureux ;
Loin cette gloire trop funèbre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu ;
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu :
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses allarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,

Tu faisais écrire tes fastes
 Par la main seule de la Paix ;
 Mais le Souverain des Armées
 Veut que tes mains plus renommées
 De Lauriers chargent sés Autels ;
 Prends la foudre , et montre à la Terre
 Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
 Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables Trophées
 Que ceux que va dresser ton bras
 Sur les discordes étouffées , (*)
 Sur un reste de cœurs ingrats !
 En vain l'Envie , au pas oblique ,
 D'une suprême République
 Vient tenter la fidélité ,
 Et lui porte d'indignes chaînes
 Sous les apparences trop vaines
 De secourir sa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
 Que pour dissiper ces complots ,
 Et lever l'injuste barrière
 Qui ferme un Trône à son Héros :
 Secondé par d'heureux Ministres ,
 Tu brises ces traces sinistres :

(*) La Pologne.

Qu'il règne, ce Roi vertueux.
 Sa gloire étoit moins bien fondée
 Et sa vertu moins décidée,
 S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légère
 De son empire étincelant,
 Du sein de l'ombre passagère
 L'Astre du jour sort plus brillant ;
 Tel, vers les régions de l'Ourse
 STANISLAS reprenant sa course,
 Eclate enfin dans tout son jour :
 Nos cœurs s'envolent à sa suite ;
 Et jusqu'aux Chars errans du Scythe
 Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suède en vain desire, (*)
 Si quelque soin touche les morts,
 Ombre, que la Vistule admire,
 Que ne reviens-tu sur ses bords ?
 Ton aspect, domptant la Furie,
 Dans les antres de Sibérie
 Replongeroit leurs habitans ;
 Mais tandis que je te rappelle,
 STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
 A précipité ces Titans.

(*) Charles XII.

Il règne. Agile Renommée
 J'entends ta triomphante voix ;
 La Rébellion désarmée
 Tombe , et se range sous ses loix ;
 Que la brigade s'anéantisse.
 Dissipe , céleste justice ,
 Un fantôme de Royauté ;
 Assure à son unique Maître ,
 Au seul qui mérite de l'être ,
 Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgrâces
 Et des splendeurs d'un tendre Epoux ,
 Les Cieux t'appellent sur ses trates ,
 Va partager des jours plus doux ;
 Ton goût , tes vertus révérees ,
 Tes grâces paroient nos contrées :
 Tu vas emporter nos regrets.
 Heureux , en perdant ta présence ,
 Que l'Esther qu'adore la France
 Te retrace dans ses attraits !

Ainsi , des Rois , ton nom suprême ,
 Puissant LOUIS , est le soutien :
 En défendant leur Diadème ,
 Tu relèves l'éclat du tien.
 Où sont ces rivaux indomptables
 Qui bravoient tes vœux équitables ?

Qu'ils paroissent à nos regards.
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déjà déserté leurs rives,
Et tu règues sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi,
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-tems assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats ;
Et compte encor sur leurs murailles
Tes Triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes soldats.

Mânes Français, Mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons ;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fidèles,
Dans ces altières Citadelles
Où la gloire porta vos lois ;
Au sein des palmes de nos pères,
De leurs fils les destins prospères
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,

Ils marchent, vainqueurs intrépides,
 Aux yeux du Héros d'Almanza.
 Tributaire encor de la Seine,
 Superbe Rhin, calme ta peine,
 Console tes flots en courroux ;
 De l'Eridan l'onde enchaînée
 Va partager ta destinée,
 Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la Victoire :
 Il fut Héros, il l'est encor ;
 Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
 Un Achille dans un Nestor :
 Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
 Fait à vaincre, il mène à sa suite
 Les Amours devenus guerriers ;
 Et les Ris, en casques de roses,
 Dans son second printems écloses ;
 Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse allégresse
 Les vieux Vainqueurs qu'il a formés,
 Sentent renaître leur jeunesse
 Et leurs courages ranimés :
 Sur leurs Chars, en chiffres durables,
 Ils gravent les noms mémorables
 De STOLOFFEN et de DENAIN ;
 Déjà, par un nouveau prodige,

Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissances conquêtes
Renaîtront nos sons généreux ;
Reprenons ces nobles guitarras
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers.
Fleurissez, guirlandes arides :
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux Vers.

GRAND ROI, sur ce brillant modèle,
Dissipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidèle :
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces Rois insensibles,
Dont les Trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;
C'est le sort des Héros parfaits :
Ils assureront tes Trophées,

En éternisant tes bienfaits :
 De tes victoires personnelles .
 Puissent leurs Lyres immortelles
 Entretenir les Nations,
 Dès que dans nos vertes prairies
 Zéphir, sur ses ailes fleuries ,
 Ramenera les Alcyons.

Alors les Muses unanimes
 Chanteront de nouveaux Condés,
 Déjà par leurs faits magnanimes ,
 Les tiens ont été secondés :
 Les Grâces briguent l'avantage
 De chanter seules le courage
 Du jeune Héros (*) de leur Cour ;
 Le Rhin l'eût pris , à son audace ,
 Pour le Conquérant de la Thrace,
 Sil n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

O D E II.

S U R

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asyle solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Musé, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomèle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour ;
En vain Cérès, long-tems captive,
Ouvre son sein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette ,
 J'ai déjà vu quatre printems :
 Une inquiétude secrète
 En a marqué tous les instans ;
 De cette demeure chérie
 Une importune rêverie
 Me retrace l'éloignement.
 Faut-il qu'un souvenir que j'aime ,
 Loin d'adoucir ma peine extrême ,
 En aigrisse le sentiment ?

Mais que dis-je , forçant l'obstacle
 Qui me sépare de ces lieux ,
 Mon esprit se donne un spectacle
 Dont ne peuvent jouir mes yeux :
 Pourquoi m'en ferois-je une peine ,
 La douce erreur qui me ramène
 Vers les objets de mes soupirs ,
 Est le seul plaisir qui me reste
 Dans la privation funeste
 D'un bien qui manque à mes désirs.

Soit instinct , soit reconnoissance ,
 L'homme , par un penchant secret ,
 Chérit le lieu de sa naissance ,
 Et ne le quitte qu'à regret :
 Les cavernes hyperborées ,
 Les plus odieuses contrées

ODE II.

141

Savent plaire à leurs habitans ;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un invisible ressort,
Le Laboureur en sa chaumière
Vivroit-il content de son sort ?
Hélas ! au foyer de ses pères,
Triste héritier de leurs misères,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité ;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau ;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la Patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,

H 2

Sans revoir la douce contrée
 Où brilla son premier soleil,
 Là son dernier soupir s'adresse,
 Là son expirante tendresse
 Veut que ses os soient ramenés :
 D'une région étrangère
 La terre seroit moins légère
 A ses Mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste,
 Banni de ton climat natal,
 Ovide, quand la Parque injuste,
 T'alloit frapper du trait fatal,
 Craignant que ton Ombre exilée,
 Aux Ombres des Scythes mêlée,
 N'errât sur des bords inhumains,
 Tu priois que ta cendre libre,
 Rapportée aux rives du Tibre,
 Fût jointe aux cendres des Romains (*).

Heureux qui, des mers Atlantiques,
 Au toit paternel revenu,
 Consacre à ses Dieux Domestiques
 Un repos enfin obtenu ;
 Plus heureux le Mortel sensible
 Qui reste, Citoyen paisible,

(*) Trist. l. 3. E.

Où la Nature l'a placé,
 Jusqu'à ce que sa dernière heure
 Ouvre la dernière demeure,
 Où ses aïeux l'ont devancé.

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
 Retient sous leur propre lambris,
 Possèdent ce bonheur facile
 Sans en bien connoître le prix ;
 Peut-être même fatiguée
 D'être aux mêmes lieux reléguée,
 Leur ame ignore ces douceurs ;
 Il ne faudroit qu'un an d'absence
 Pour leur apprendre la puissance
 Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
 Jouet de Neptune irrité,
 En vain Calypso, plus propice,
 Lui promet l'immortalité :
 Peu touché d'une Ile charmante,
 A Pluton, malgré son Amante,
 De ses jours il soumet le fil,
 Aimant mieux, dans sa Cour déserte,
 Descendre au tombeau de Laërte,
 Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
 L'amour généreux et puissant

Dont le séjour qui nous voit naître
 S'attache notre cœur naissant ?
 Ce noble Amour dans la disgrâce,
 Nous arme d'une utile audace
 Contre le sort et le danger :
 A ta fuite il prêta ses ailes ,
 Toi qui (*), par des routes nouvelles ,
 Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour , source de merveilles ,
 Ame des vertus et des arts ,
 Soutient l'Homère dans les veilles ,
 Et l'Achille dans les hasards ;
 Il a produit ces faits sublimes ,
 Ces sacrifices magnanimes
 Qu'à peine les âges ont crus ;
 D'un Curtius l'effort rapide ,
 L'ardeur d'un Décie intrépide ,
 Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bisarrerie
 Traîna ces Stoiques errans ,
 Qui, méconnoissant la Patrie,
 Firent gloire d'en vivre absens ?
 Du nom de Citoyens du monde

(*) Dédale.

En vain leur secte vagabonde
 Crut se faire un titre immortel.
 L'Erreur adora ces faux Sages ;
 La Raison , juste en ses hommages ,
 N'ençensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame ,
 Je ne connois point pour vertu
 Un goût , par qui je vois de l'ame
 Le plus cher instinct combattu :
 S'il faut t'immoler la Nature ,
 Je r'abhorre , Sagesse dure ,
 A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
 Insensé le Mortel sauvage
 Qui, pour avoir le nom de Sage,
 Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
 Dont m'éloigne un destin jaloux,
 Que ne puis-je briser les chaînes
 Qui me retiennent loin de vous ?
 Que ne puis-je , exempt de contrainte ,
 Echapper de ce labyrinthe
 Par un industrieux essor ,
 Et jouir enfin sans allarmes
 D'un séjour où règnent les charmes
 Et les vertus de l'âge d'or ?

ODE III.
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE S. AIGNAN,

AMBASSADEUR DE FRANCE A ROME.

QUITTE ces bois, Muse Bergère,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y seras point étrangère,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il est encor l'Amour des Sages ;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juste,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

ODE III.

177

Des Chantres vantés d'Ausonie,
Mécène fut le protecteur ;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des Chantres de la Seine
Unit, dans un éclat égal,
Au plaisir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grâce
Sa lyre anime une chanson ;
On croit entendre encore Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'atticisme charmant ;
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjouement.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs ?
Ose : ta candeur, ta houlette
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

H 5

ODE III.

Sur les campagnes de Neptune
 Tu verras partir ton Héros :
 Si tu peux , sans être importune ,
 Ose lui parler en ces mots.

Digne fils d'un aimable père ,
 Héritier de ses agrémens ;
 Imitateur d'un sage frère , (*)
 Héritier de ses sentimens.

Chargé des droits de la Couronne ,
 Allez , montrez dans cet emploi
 Que , sans être né sur le Trône ,
 On peut penser et vivre en Roi.

Quand votre esprit tranquille et libre ,
 Se permettra quelques loisirs ,
 Aux beaux lieux que baigne le Tibre ,
 Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux Vers toujours favorable ,
 Toujours sensible aux tendres arts ,
 Vous ramènerez l'âge aimable
 Qu'ils dûrent aux premiers Césars.

(*) M. le Duc de Beauvilliers , Gouverneur des Ducs de
 Bourgogne , d'Anjou et de Berry .

ODE .III.

179

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus :
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes Génies,
Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs symphonies
Charmèrent l'oreille des Dieux.

Vous chérirrez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des tems.

Là de Menandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau ;
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux asyles,
Ces bois, où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles
Artisoit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous cherchez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
 Et sur ce rivage charmant
 Vous vous direz : ici les Grâces
 De Glycère inspiroient l'amant.

Là, du luth galant de Catulle,
 Lesbie animoit les doux sons :
 Ici Properce, ici Tibulle,
 Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux des Morts célèbres,
 Vénus répand encor des pleurs :
 L'Amour, sur leurs urnes funèbres,
 Attend encor leurs Successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
 Qu'aucun mortel n'ose toucher,
 Et leurs hautbois et leurs trompettes
 Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
 Il garde ce divin flambeau,
 Qui sauva des nuits de la Parque
 Les Conquérans du saint tombeau.


Muses, Amour, séchez vos larmes
 Bientôt dans ces lieux enchantés
 Vous verrez revivre les charmes
 De vos Disciples regrettés.

ODE III.

181

Tivoli , Blanduse , Albunée ,
Noms immortels , sacré séjour ,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramène sa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées ,
Dieu de ces bords , consolez-vous :
Un Favori des doctes Fées ,
Dans lui seul vous les rendra tous.



ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE
DE TOURS.

LOIN de moi, Dêités frivoles ,
Que la fable invoque en ses vers ,
Muses , Phébus , vaines Idoles ,
Ne prophanez point mes concerts ,
Vérité , consacrez mes rimes :
Sur tes Autels , seuls légitimes ,
On verra fumer mon encens :
Fille du Ciel , Vérité sainte ,
Descends de la céleste enceinte ,
Pèse à ton poids mes purs accens.

Les Vertus et non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats ;
C'est peu d'en porter le beau titre ,
Si les mœurs ne l'annoncent pas :
Si la fastueuse Indolence ,
Fille de l'oisive Opulence ,
Occupe ces Trônes sacrés
Où l'humble Foi , mère du Zèle ,
Plaça dans un tems plus fidèle
Des Pontifes plus révérez.

A cet auguste caractère ,
Un grand cœur répond autrement :
Il n'est le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement ;
Pour éclairer la multitude ,
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités ,
Cet esprit, ces traits de lumière ,
Dont sur une contrée entière
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Eglise antique,
Dignes du Pontife immortel ,
Ces Pasteurs, d'un zèle héroïque,
Dont la cendre vit sur l'Autel :
Assidus habitans des Temples ,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux ;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde ,
Et les premiers Trônes des cieuz.

O! qui te rendra ces oracles ,
Eglise, immuable Sion ?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?
Comme une veuve infortunée ,
A tes malheurs abandonnée ,

Languiras-tu sans défenseur ?
 Mais à tort j'en forme le doute,
 Ils vivent ; l'enfer les redoute
 Dans plus d'un digne successeur.


D'un héritier de leur grande ame
 RASTIGNAC t'offre tous les traits :
 Rempli du même esprit de flâme,
 Il tient les mêmes intérêts ;
 Peuple , spectateur de sa gloire ,
 Parle , retrace la mémoire
 De ces jours de sacrés travaux ,
 Où , dans une noble fatigue ,
 De soi-même on le voit prodigue ,
 En Père , en Apôtre , en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ;
 L'Equité prononce ses lois ,
 Sur son front la Douceur respire ,
 La Bonté parle par sa voix.
 Du pauvre il prévient la misère ,
 Dans lui l'Orphelin trouve un Père ,
 L'innocence y trouve un appui ;
 Il protège l'humble mérite ,
 Et la Vertu souvent proscrite ,
 Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme ,
 Et la parer d'attraits vainqueurs ,

Quand il veut, nouveau Chrysostôme,
Instruire et réformer les cœurs.
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise et force les esprits :
Promenant les grâces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse le sentiment :
Le Beau seul a droit de lui plaire ;
Censeur délicat et sincère,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages,
S'ils peuvent enlever le sien.



ODE V.
SUR LA CANONISATION

DES SAINTS

STANISLAS KOSTKA, ET LOUIS DE GONZAGUE.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau soleil vient d'éclorre,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je ? ce n'est plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris ;
Un Temple brille au sein des nues :
Là, sur des ailes inconnues,
J'élève mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
Les Anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect ;
Mais quoi ? vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,

Dans un char plus brillant que l'or,
 Par une route de lumière,
 Quittant la terrestre carrière,
 Deux Mortels vont prendre l'essor.

Volez, Vertus, et sur vos ailes,
 Enlevez leur Char radieux,
 Jusqu'aux demeures immortelles
 Portez ces jeunes demi-Dieux ;
 Ils vont ; la main de la Victoire
 Les conduit au rang que la Gloire
 Au Ciel dès long-tems leur marque :
 Frappé de cent voix unanimes,
 L'air porte au loin les noms sublimes
 Et de GONZAGUE et de KOSTKA.

Sur des harpes majestueuses,
 A l'envi les célestes Chœurs
 Chantent les flammes vertueuses
 Qui consumeront ces beaux cœurs,
 Leur jeunesse sanctifiée,
 La fortune sacrifiée,
 Les sceptres foulés sous leurs pas :
 Plus Héros que ceux de leur race,
 A l'héroïsme de la grâce
 Ils consacrèrent leurs combats.

Tout le Ciel, ému d'allégresse,
 Chante ces nouveaux habitans ;

La Religion s'intéresse
 A leurs triomphes éclatans ;
 La Vérité leur dresse un Trône ,
 La Candeur forme leur couronne
 De myrthes saints toujours fleuris ;
 Et dans cette fête charmante ,
 Chaque Vertu retrouve et vante
 Ses plus fidèles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elysée ?
 Des plaisirs sans vivacité ,
 Dont la douceur bientôt usée
 Ne laissoit qu'une oisiveté ;
 Vains songes de la Poésie !
 Le Ciel offre à l'ame choisie
 Un bonheur plus vif, plus constant.
 Dans les délices éternelles ,
 Qui conservent toujours nouvelles ,
 Le charme du premier instant.

Là , goûtant de l'amour suprême
 Les plus délicieux transports ,
 Les cœurs , dans le sein de Dieu même.....
 Mais quel bras suspend mes accords ?
 Une secrète violence
 Force ici ma lyre au silence ,
 Tous mes efforts sont superflus ;
 Sous des voiles impénétrables

Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos désirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Ces Cyprès de nos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours, Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables Mânes ?
Vos sépulcres sont ignorés ;

ODE V.

Par le noir abîme engloutis,
 Votre puissance anéantie
 N'a pu survivre à votre sort ;
 Tandis que , de leur sépulture ,
 Les Saints régissent la Nature ,
 Et brisent les traits de la Mort.


 Tout change. Des divins Cantiques
 Je n'entends plus les sons pompeux ;
 Le Ciel me voile ses portiques
 Dans un nuage lumineux.
 Tout a disparu comme un songe ;
 Mais ce n'est point un vain mensonge
 Qui trompe mes sens éblouis :
 Rome a parlé : tout doit l'en croire ;
 Son Oracle a marqué la gloire
 De STANISLAS et de LOUIS.

 Peuples, dans des fêtes constantes,
 Renouvelez un si beau jour ;
 Prenez vos lyres éclatantes,
 Chantres saints du céleste Amour ,
 Répétez les chants de louanges ,
 Que l'unanime voix des Anges
 Consacre aux nouveaux Immortels ;
 Et que , sous ces voûtes sacrées ,
 De fleurs leurs images parées
 Prennent place sur nos Autels.

ODE V.

171

Jeunes cœurs , troupe aimable et tendre ,
Formez un nuage d'encens ,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre ,
Vos hommages reconnoissans.
A leur héroïque courage ,
L'univers a vu que votre âge ,
Capable d'illustres travaux ,
Peut aux enfers livrer la guerre ,
Etre l'exemple de la Terre ,
Et donner au Ciel des Héros.



O D E V I.

A UNE DAME

SUR LA MORT DE SA FILLE, RELIGIEUSE A A***.

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours,
Près d'un tombeau prosternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient et trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un tems
Plaudre une Fille chérie
Moissonnée en son printems;
Dans ces premières allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,

La

La Nature se contente
 D'un mois entier de soupirs :
 Hélas! un chagrin si tendre
 Sera-t-il su de ta cendre,
 Ombre encor chère à nos cœurs ?
 Non, tu ne peux nous entendre,
 Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
 N'attendrit pas le Destin,
 Malgré les cris d'une mère,
 La Mort retient son butin ;
 Avide de funérailles,
 Ce monstre, né sans entrailles,
 Sans cesse armé de flambeaux,
 Erre autour de nos murailles,
 Et nous creuse des tombeaux.

La Mort, dans sa vaste course,
 Voit des parens éplorés
 Gémir, (trop foible ressource) !
 Sur des enfans expirés :
 Sourde à leur plainte importune,
 Elle unit leur infortune
 A l'objet de leurs regrets,
 Dans une tombe commune,
 Et sous les mêmes Cyprès.



ODE VI.

Des Enfers , pâle Ministre ,
 L'affreux Ennui , fier Vautour ,
 Les poursuit d'un vol sinistre ,
 Et les dévore à leur tour.
 De leur tragique tristesse
 N'imitiez point la foiblesse :
 Victime de vos langueurs ,
 Bientôt à notre tendresse
 Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume ,
 Comme ces sombres esprits
 Qui traînent , dans l'amertume ,
 La chaîne de leurs ennuis ?
 C'est à tort que le portique
 Avec le Parnasse antique
 Tient qu'il est doux de gémir ;
 Un deuil lent et lethargique
 Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
 La Tourterelle gémit :
 Mais se faisant au veuvage ,
 Son cœur enfin s'affermit.
 Semblable à la Tourterelle ,
 En vain la Douleur fidelle
 Veut conserver son dégoût ;

ODE VI.

195

Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,
Le tems essuya ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le tems doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rébelle,

Pourquoi m'affliger , dir-elle ?
 J'y songeai dès son berceau ;
 J'élevois une mortelle
 Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,
 Vous êtes d'un vain secours ;
 Ce n'est que dans tes saints Temples,
 Grand Dieu ! qu'est notre recours.
 Pour guérir ce coup funeste
 Il faut une main céleste :
 N'espérez rien des mortels ,
 Un consolateur vous reste,
 Il vous attend aux Autels.

Portez donc au sanctuaire,
 Soumise aux divins arrêts,
 Portez le cœur d'une mère
 Chrétienne dans ses regrets :
 Adorez-y dans vos peines
 Les volontés souveraines
 Du Dispensateur des jours ;
 Il rompt nos plus tendres chaînes
 Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
 Celle dont j'écris le sort,
 Le Ciel vous l'avoit ravie

Par une première mort :
 D'un monde que l'erreur vante ,
 Une retraite fervente
 Lui fermoit tous les chemins :
 Pour Dieu seul encor vivante ,
 Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
 A l'Autel (*) alloit marcher ;
 Déjà pour le sacrifice
 L'amour saint dresse un bûcher :
 L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
 Bientôt ta jeune conquête. . . .
 Mais, quels cris ! Qu'entends-je ? Hélas !
 J'allois chanter une fête ,
 Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
 Que frappe un souffle mortel ;
 On la cueille à peine éclosé
 Pour en parer un Autel.
 Depuis l'aube matinale
 La douce odeur qu'elle exhale,
 Parfume un Temple enchanté ;
 Le jour fuit, la nuit fatale
 Ensévelit sa beauté.

(*) Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse,
Dont tes lois tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Elus,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes ;
Ne pleurez point son bonheur ;
Par ces solides maximes
Raffermissiez votre cœur.
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Eclorre et s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie , au teint livide ,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible Oubli , l'Insolence ,
Les sourdes Haines , en silence ,
Entourent ce monstre effronté ,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare ,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude , de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes ,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-tems tu fus épargnée ;
Sur toi , de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux , même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes ,
Si j'en arrête le progrès.

Naïssons-nous injustes et traîtres ?
 L'homme est ingrat dès le berceau ;
 Jeune , sait-il aimer ses Maîtres ?
 Leurs bienfaits lui sont un fardeau :
 Homme fait, il s'adore , il s'aime ,
 Il rapporte tout à lui-même ,
 Présomptueux dans tout état ;
 Vieux enfin , rendez-lui service ,
 Selon lui, c'est une justice :
 Il vit superbe , il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
 Des vices qu'on aime et qu'on suit ,
 Pourquoi garder l'Ingratitude ,
 Vice sans douceur et sans fruit ?
 Reconnoissance officieuse ,
 Pour garder ta loi précieuse ,
 En coûte-t-il tant à nos cœurs ?
 Es-tu de ces vertus sévères ,
 Qui , par des règles trop austères ,
 Tyrannisent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
 De ce lâche oubli des bienfaits :
 L'amour-propre en secret s'oppose
 A de reconnoissans effets ;
 Par un ambitieux délire
 Croyant lui-même se suffire ,

Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnaissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'Amitié :
Il rampe, adulateur servile ;
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zèle ;
Vous n'avez fait qu'un infidèle,
Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche, |
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstres des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche ;
Vous sentez le bien qu'on vous fait :
Seul des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimère,
Un fantôme que je combats ?

ODE VII.

Fut-il jamais un caractère
 Marqué par des crimes si bas ?
 O Ciel! que n'est-ce une imposture ?
 A la honte de la Nature
 Je vois que je n'ai rien outré,
 Je connois des cœurs que j'abhorte,
 Dont la noirceur surpasse encore
 Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
 Faudra-t-il, mortels bienfaisans,
 Que vos mains, désormais stériles,
 Ne répandent plus leurs présens ?
 Non, leur dureté la plus noire
 N'enlève rien à votre gloire.
 Il vaut mieux, d'un soin généreux,
 Servir une foule coupable,
 Que manquer un seul misérable
 Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
 Dans vos dons désintéressés :
 Aucun n'est exclu de leurs Temples,
 Leurs bienfaits sur tout sont versés.
 Le Soleil qui, dans sa carrière,
 Prête aux vertueux sa lumière,
 Luit aussi pour le scélérat ;
 Le Ciel cesseroit de répandre

Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluait l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix ?
Que l'ingrat n'est-il ta victime,
Ainsi qu'il le fut autrefois ?
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité ?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit, loin de la Patrie,
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athènes,
Sur la justice de tes lois,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort ;
La Méconnaissance et l'Envie
Leur font, de leur illustre vie,
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa Ville,
Thémistocle aux Athéniens :
« Tel qu'un palmier qui sert d'asyle,
» J'en sers à mes Concitoyens.

» Pendant le tonnerre et l'orage,
 » Sous mon impénétrable ombrage,
 » La peur des foudres les conduit ;
 » L'orage cesse, on m'abandonne,
 » Et long-tems avant mon automne
 » La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble et sensible,
 Rien n'enflamme tant le courroux
 Que l'ingratitude inflexible
 D'un traître qui se doit à nous.
 Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
 Le Triomphateur de Pharsale
 Voit ses jours vainqueurs abattus :
 Mais de tant de coups, le plus rude
 Fut celui que l'Ingratitude
 Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, âmes sordides,
 Que mes sons puissent vous fléchir.
 Ou, si de vos retours perfides
 L'homme ne peut vous affranchir,
 Que les animaux soient vos maîtres :
 O honte ! ces stupides êtres
 Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
 Oui. Que Sénèque (*) vous apprenne

(*) Lib. II. Bénéf. Chap. XIX.

Ce qu'il admira dans l'arène
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élançe , on l'anime
Contre un esclave condamné ;
Mais à l'aspect de sa victime ,
Il recule , il tombe étonné ;
Sa cruauté se change en joie :
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux ;
Le premier , d'un cœur indomptable ,
Se range au parti du coupable ,
Et seul le défend contre tous.

Autréfois du rivage More
Cet esclave avoit fui les fers ;
Trouvant ce lion , jeune encore ,
Abandonné dans les déserts ,
Il avoit nourri sa jeunesse ;
L'animal , ému de tendresse ,
Reconnoît son cher bienfaiteur :
Un instinct de reconnoissance
Arme , couronne sa défense ;
Il sauve son libérateur.

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Grâces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puérides
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers ;
Mars effrayeroit vos voix timides :
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces et sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

ODE VIII.

207

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS.... ce nom doit vous plaire,
Rappelez ses premiers destins :
Je vous vois , brillantes Déesses,
Comblers son cœur de vos largesses ,
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée ,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale ,
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits ?
Il possède une âme royale ,
Que ne le vois-je au rang des Rois ?
Grâces , c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort ;
Allez , recueillez les suffrages ,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déjà l'allégresse éclate ,
Il paroît , il est couronné ,
Il charme l'austère Sarmate
Au pied du Trône prosterné ;
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la Justice ;

La Victoire y mêle la voix
 D'un jeune Arbitre des Couronnes (*),
 Moins jaloux d'occuper des Trônes,
 Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
 Tout l'univers porte les yeux :
 Unis par leurs exploits sublimes,
 Un tems les voit victorieux....
 Mais quelle soudaine disgrâce !
 Charles tombe, son nom s'efface :
 Son pouvoir est évanoui.
 O conquêtes, ô sort fragile !
 Il avoit vécu comme Achille,
 Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
 Quand la Suède pleure son Roi,
 Pologne, le plus doux des Princes,
 Cesse aussi de régner sur toi.
 Il t'en reste encor l'espérance....
 Sois son asyle, heureuse France,
 Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
 S'il perd des sujets trop volages,
 Tu lui remplaces leurs hommages
 Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

(*) Charles XII.

ODE VIII.

109

Sous une Couronne héritée
 Souvent un Roi vit sans splendeur ;
 Une Couronne méritée
 Fait la véritable grandeur :
 Que Bellone ensuite ou les Trames ,
 La ravissent aux grandes ames
 Qui la tenoient de l'Equité ,
 Loin de perdre rien de son lustre ,
 Leur grand cœur , d'un malheur illustre ,
 Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste Fortune ,
 N'enlève rien à la Vertù :
 Qu'elle abatte une ame couronnée ,
 STANISLAS n'est point abattu :
 Sensible à sa valeur sublime ,
 Réviens et répare ton crime ;
 Le Ciel t'en ouvre les chemins :
 De son héroïque Famille ,
 Dans le sein d'une auguste Fille ,
 Il éternise les Destins.

Ainsi, par d'heureux avantages ,
 Le sang des Héros Jagellons
 Va couler pendant tous les âges ,
 Joint au sang des Héros Bourbons :
 Cette source illustre et féconde
 Donnera des Vainqueurs au monde ,

Et des maîtres à nos neveux ;
 Et les Souverains de la France
 Compteront avec complaisance
 STANISLAS entre leurs ayeux.

Nymphes , dont les flots tributaires
 Aiment à couler sous ses lois ,
 Redis aux Nymphes étrangères
 Son nom , ses grâces , ses exploits.
 Conserve sur tes vertes rives
 Ces beautés champêtres et vives
 Par qui ses yeux sont réjouis ;
 Sans doute le fier Boristhène
 Envie à ton onde hautaine
 L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers , et pour les lire ,
 GRAND ROI , reprends cette douceur
 Qui me permit de les écrire ,
 Quand j'en demandai la faveur.
 Rien n'est flatté dans ma peinture ;
 Du fade encens de l'imposture
 Ton goût fut toujours ennemi ;
 Ma voix n'est , dans ce chant lyrique ,
 Que l'écho de la voix publique ,
 Et n'a répété qu'à demi.



ODE IX.

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barrière;
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens,
Et des Cieux, avec toi, je franchis la carrière
Sur les ailes des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, et du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célèbre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à son brillant récit;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il règne ; que tout cède à la présence auguste
» D'un Roi forcé de vaincre ; et d'instruire les Temps

De l'empire des Lys tutélaire Génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un tems plus serein ;
Un siècle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois sur ses jours, quand son ardeur guerrière
Sous les foudres de Mars, l'exposoit en soldat :
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumière,
Et l'ame de l'Erat.

O bonheur ! quelle Aurore a dissipé les ombres ?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succède aux voiles les plus sombres :
LOUIS nous est rendu !

Respirez, renaissiez, Provinces allarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix :
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des Rois.

S'il falloit, ô Destin ! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidèle ?
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austère puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés, privés de la Contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté ?
L'Esclavage, autour d'eux établissant la Feinte,
Chassa la Vérité.

Ainsi toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, et sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière.
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets,
Le flambeau de la Mort est la seule lumière
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand Roi, d'un plus heureux partage ;
L'instant qui juge tout et qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous et l'ame et le langage
De chaque Citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme et la tendresse
Des sentimens du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le Maître;

Que par-tout le Héros alloit être admiré ;

- Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

O D E X.

S U R

LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes pensées,
Tes lois sont-elles effacées ?
Toi qui seule régnois sur les premiers Mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cètte terre déplorable,
Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Par-tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre
Vive, maître de soi, sans asservir ses jours ?
S'il en est, montre-moi ce Sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphé ingénue ;
 Dans une contrée inconnue ,
 Sur des ailes de feu je me sens enlevé ;
 Quel Ciel pur ! quel paisible empire !
 Chante toi-même , prends ma lyre ,
 Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse ,
 Où la Fortune impérieuse
 Porte et brise à son gré de superbes vaisseaux ,
 Il est un Port sûr et tranquille ,
 Qui maintient, dans un doux asyle ,
 Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages ,
 D'où l'œil, spectateur des naufrages ,
 S'applaudit en secret de la sécurité ,
 Dans un Temple simple et rustique ,
 De la Nature ouvrage antique ,
 Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là , conduite par la Sagesse ,
 Tu te fixas, humble Déesse ,
 Loin des Palais-bruyans du fastueux Plutus :
 Là , sous tes lois et sous ton culte ,
 Tu rassemblas loin du tumulte ,
 Le Vrai, les Plaisirs purs, les sincères Vertus.

ODE X.

269

Séduits par d'aveugles idoles,
 Du bonheur fantômes frivoles,
 Le vulgaire et les Grands ne te suivirent pas :
 Tu n'eus pour sujets que ces Sages
 Qui doivent l'estime des âges
 A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
 Ces nobles et tendres Poètes,
 Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
 Si le fracas de la Fortune,
 Ou si l'Indigence importune
 Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la Gloire :
 La Renommée et la Victoire
 Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros,
 Mieux formés par tes lois stoïques
 Aux vertus, aux faits héroïques,
 Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes
 Les Fabriques et les Camilles,
 Et ces sages Vainqueurs, Philosophes guerriers,
 Qui, du char de la Dictature,
 Descendant à l'Agriculture,
 Sur ses secrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux , Deiré paisible ,
 Le Mortel sagement sensible
 Qui jamais loin de toi n'a porté ses désirs !
 Par sa douce mélancolie ,
 Sauvé de l'humaine Folie ,
 Dans la Vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude ,
 Libre de toute servitude ,
 Il n'envia jamais les grands biens , les grands noms ;
 Il n'ignore point que la foudre
 A plus souvent réduit en poudre
 Le Pin des monts altiers, que l'Ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires ,
 Il ne craint point les yeux vulgaires ,
 Son œil perce au-delà de leur foible horison :
 Quelques bruits que la foule en sème ,
 Il est satisfait de lui-même ;
 S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du Sort , quand les conquêtes
 Promènent de têtes en têtes
 Les Couronnes du Nord , ou celles du Midi :
 Rien n'altère sa paix profonde ,
 Et les derniers instans du monde
 N'épouvanteroient point son cœur encore hardi.


Amitié, charmante Immortelle,
 Tu choisis à ce cœur fidèle
 Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
 Tu ne crains point que le Caprice,
 Que l'Intérêt les désunisse,
 Ou verse sur leurs jours les poisons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures,
 Sommeil! pendant les sombres heures,
 Tu répands sur ses yeux tes songes favoris ;
 Écartant ces songes funèbres
 Qui parmi l'effroi des ténèbres,
 Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
 Que le modeste Abdolonyme
 N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon :
 Plus libre dans un sort champêtre,
 Et plus heureux qu'il ne sut l'être
 Sur le trône éclatant des Ayeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
 Par ces plaisirs philosophiques,
 Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
 Dans ce Tivoli solitaire,
 Où le Chér de son onde claire
 Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidèle à ce sage système ,
Là , dans l'étude de toi-même ,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde ,
Ton nom , ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.



ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUSPENDS tes flots, heureuse Loire,
Dans ces Vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux Cieux.

Ingénieuses Rêveries,
Songes rians, sages Loïsis,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes désirs.
Plaisirs brillans, troublez les Villes ;
Plaisirs champêtres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence ?
Ces lieux charmans sont-ils déserts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?

Sur ces gazons et sous ces hêtres ,
 D'une troupe d'Amans champêtres
 Que n'entends-je les libres airs ?

Quel son me frappe ? Une voix tendre
 Sort de ces bocages secrets,
 On soupire ; pour mieux entendre ,
 Entrons sous ces ombrages frais.
 J'y vois une Nymphé affligée ,
 Sa beauté languit négligée ,
 Et sa Couronne est un Cyprès.

Seuls confidens de sa retraite ,
 Les Amours consolent ses maux ;
 L'un lui présente la houlette ,
 L'autre assemble des chalumeaux :
 Foibles secours ! Rien ne la touche ,
 Des pleurs coulent ; sa belle bouche
 M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ,
 Je vais quitter ces beaux Vergers :
 Aux champs François perdant mes charmes ,
 Je fuis sur des bords étrangers.
 Tu n'entends point dans ces prairies
 Les chants vantés des Bergeries ;
 C'est qu'il n'est plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie ,
 Asservissant mes libres sons ,

Eut de la mordérne (*) Ausonie
 Banni mes premières chansons ;
 De ces plaines dégénérées ,
 France, je vins dans tes contrées :
 J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (**) sut calmer ma peine
 Par ses airs naïfs et touchans ,
 Galantes Nymphes de Touraine ,
 Il charmoit vos aimables champs :
 Mourant il laissa sa musette
 Au jeune Amant de Timarere (***)
 Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elysée
 Posséda Racan et Segrais ,
 Lorsque la flûte fut brisée ,
 L'Idylle perdit ses attraits :
 A peine la Muse fleurie
 D'un nouveau Berger de Neustrie (****)
 En sauva-t-elle quelques traits.

(*) On reproche *les Concetti*, et les pensées trop recherchées aux Bergers Italiens de *Guarini*, de *Bonarvelli*, du *Cavalier Marin*, etc.

(**) Acteur des *Bergeries* de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.

(***) Bergère des *Idylles* de M. de Segrais, née à Caca.

(****) M. de F**.

ODE X.

Bientôt Flore vit disparaître
 Cette heureuse naïveté,
 Qui de mon empire champêtre
 Faisoit la première beauté :
 N'entendant plus aucun Tityre,
 N'ayant rien d'aimable à redire,
 L'Echo se tut épouvanté.

La Bergère, outrant sa parure,
 N'eut plus que de faux agrémens ;
 Le Berger, quittant la nature,
 N'eut plus que de faux sentimens :
 Et ce qu'on appelle l'Eglogue
 Ne fut plus qu'un froid Dialogue
 D'Acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte ou douceuseuse
 Mit les Dryades aux abois,
 Leur guitare trop languoureuse
 Endormit les oiseaux des bois ;
 Les Amours en prirent la fuite,
 Et vinrent pleurer à ma suite
 La perte des premiers haubois.

Tendres Muses de cet Empire,
 O ! si, sortant de chez les morts,
 Virgile, pour qui je soupire,
 Ranimoit sa voix sur vos bords ;

ODE XI.

207.

S'il quittoit sa langue étrangère,
 Parlant la vôtre pour vous plaire,
 Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déesse agile
 Fuit au travers de bois naissans....
 Viens donc, parois, heureux Virgile.
 De vingt siècles reçois l'encens :
 Chez les Nymphes de ce rivage,
 Berger Français, gagne un suffrage
 Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
 Ta Muse aura ton air charmant ;
 Telle qu'une beauté touchante
 Qui plaît sous ton habillement ;
 Tout lui sied bien, rien ne l'efface,
 Pour elle une nouvelle grâce
 Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrçis de Mantoue
 Réformer ceux de ce séjour ;
 Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue :
 Guidé par toi, l'Enfant Amour
 Ne viendra plus dans nos montagnes
 Parler aux Nymphes des Campagnes,
 Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
 Tire-la des chaînes de l'Art ;
 Qu'elle soit tendre, mais naïve,
 Belle sans soin, vive sans fard ;
 Que dans des routes naturelles,
 Elle cueille des fleurs nouvelles,
 Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse Bergère,
 Qu'elle dépeigne les forêts ;
 Mais sur une toile légère,
 Sans des coloris indiscrets ;
 Et que jamais trop d'étude
 N'y contraigne aucune attitude,
 Ni ne charge trop les portraits.

La Nature, sur chaque image,
 Doit guider les traits du pinceau ;
 Tout doit y peindre un paysage,
 Des jeux, des fêtes sous l'orméau :
 L'œil est choqué, s'il voit reluire
 Les Palais, l'Or et le Porphyre
 Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
 Des Pampres, des Sillons dorés,
 Des Prés fleuris, de vertes Plaines,
 Des Bois, des Lointains azurés :

ODE XI,

229

Sur ce mélange de spectacles,
 Ses regards volent sans obstacles,
 Agréablement égarés,

Là, dans leur course fugitive,
 Des ruisseaux lui semblent plus beaux
 Que ces ondes que l'art captive
 Dans un Dédale de canaux,
 Et qu'avec faste et violence
 Une Sirène au Ciel élance,
 Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scène toute inculte,
 Mais, par-là, plus charmante aux yeux,
 On aime à voir, loin du tumulte,
 Un peuple de Bergers heureux,
 Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
 Porté loin du bruit de la Ville,
 Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
 Laissent parler la Vérité :
 A la suite de l'Innocence,
 Là voltige la Liberté :
 Là, rapproché de la Nature,
 Il voit briller la Vertu pure
 Sous l'habit de la Volupté.

style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les grâces accompagnent dans le Texte, et qu'elles abandonneroient dans la Version ; par exemple, la circonstance des mœurs d'Eglé, dans la sixième Eglogue, et la Joute enluminée du Dieu Pan dans la dixième, n'ont rien de bas dans le Latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression relève ; mais elles ne présenteroient en Français qu'une idée basse et burlesque ; ces légers retranchemens sont rachetés et remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits rians et favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changemens dans les noms des Bergers ; chose indifférente, et qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable ; mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs et à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergères ; par-là les sentimens sont ramenés dans l'ordre ; l'Amour se trouve dans la nature, et le voile est tiré sur des images odieuses et détestées, qui pouvoient cependant plaire au siècle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'ALEXIS. Quelques personnes d'un goût délicat et d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, et auroit rendu aux sentimens de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir et de colorer.

EGLOGUES

DE VIRGILE.

ÉGLOGUE I.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre (*), à l'ombre de
ce hêtre,

Vous essayez des arts sur un hautbois champêtre,

Vous chantez: mais pour nous, infortunés Bergers,

Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers,

Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie.

Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;

Et quand tout retentit de nos derniers regrets,

Du nom d'Amarillis vous charmez vos forêts.

(*) Le Père de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges et les bienfaits d'Octavien César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un Berger du Mantouan, banni de sa Patrie, déplore ses disgraces.

TIT Y R E.

Un Dieu , cher Mélibée , appui de ma foiblesse ,
 Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
 Oui , je mets ce Héros au rang des Immortels ,
 Le sang de mes agneaux rougira ses Autels ;
 Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives ,
 Quand le sort en bannit vos brebis fugitives ,
 Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs
 déserts ;

Si dans un doux repos je chante encor des airs ,
 Berger , c'est un bienfait de ce Dieu secourable ;
 C'est à lui que je dois ce destin favorable.

M É L I B É E.

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux ,
 Que je suis étonné de trouver un heureux !
 Je suis traînant à peine , en cet exil funeste ,
 De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :
 Cette triste brebis , l'espoir de mon troupeau ,
 Dans sa fuite a perdu son languissant agneau :
 Déjà , dans ma douleur , j'ai brisé ma musette :
 Pourquoi te tiens-je encore , inutile houlette ?
 Hélas ! souvent le Ciel , irrité contre nous ,
 Par des signes trop sûrs m'annonçoit son cour-
 roux ;

Trois fois (il m'en souvient) dans la forêt prochaine,

ÉGLOGUE I.

235

Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne ;
 De sinistres oiseaux , par de lugubres chants ,
 Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
 Mais pourquoy rappeler ces douloureux présages ?
 Berger, quel est ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

T I T Y R E.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour ,
 Sa présence embellit un plus noble séjour ;
 Rome est ce lieu charmant : autrefois (je l'avoue)
 Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue.
 Quelle étoit mon erreur ! sur ses bords enchantés
 Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
 Rome l'emporte autant sur le reste des Villes ,
 Que le plus haut Cyprès sur les buissons stériles.

M É L I B É E.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

T I T Y R E.

La Liberté , Berger , s'y montrait à mes vœux ;
 D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
 Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices ;
 Mantoue à mes désirs refusoit ce bonheur ,
 Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
 Sans aucun fruit pour moi , ces fréquens sacrifices
 Dépeuploient mon bercail d'agneaux et de gé-
 nisses :

Vainement j'implorais l'heureuse Liberté ;
 Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
 J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre :
 J'étois alors esclave ; il parla , je fus libre.

M É L I B É E.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant ,
 Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
 Pendant ces sombres jours , la jeune Galathée
 Du plus tendre chagrin me parut agitée ;
 Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour ,
 Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
 Les échos des vallons , les pins et les fontaines
 Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
 Vos fruits dépérissent dans le plus beau verger ,
 Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

T I T Y R E.

Si je n'avois quitté ma triste solitude ,
 Je souffrirois encor la même servitude :
 Dans ces maux , Rome étoit mon unique recours ,
 Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux
 jours.
 Là , j'ai vu ce Héros que chante ma tendresse ;
 Il est dans le printems d'une belle jeunesse :
 Allez , Bergers , dit-il ; conservez en repos
 Votre séjour natal , vos champs et vos troupeaux.

Bientôt , par un retour d'hommages légitimes ;
 Je lui sacrifierai mes plus belles-victimes.
 Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans ,
 Douze fois ses Autels recevront mon encens.

M É L I B É E.

Ainsi donc , cher Tityre , exempt de nos misères ,
 Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères ;
 Vos troupeaux , respectés du barbare vainqueur ,
 Demeureront ici sous leur premier Pasteur ;
 Ils ne sortiront point de ces gras pâturages ,
 Pour périr de langueur dans des terres sauvages ;
 Vos abeilles encore , au retour du matin ,
 Picoteront la fleur des saules et du thym.
 Nos champs abandonnés vont rester inutiles ;
 Les vôtres , par vos soins , seront toujours fertiles :
 Vous pourrez encor voir ces bocages chéris ,
 Ces gracieux lointains , ces rivages fleuris :
 Les amoureux soupirs des Rossignols fidèles ,
 Les doux gémissemens des tendres Tourterelles
 Vous livreront encore aux douceurs du sommeil ,
 Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

T I T Y R E.

L'amour saura toujours me retracer l'image
 Du Dieu qui me procure un si doux avantage.
 Le Cerf , d'un vol hardi , traversera les airs ;

Les habitans des eaux fuiront dans les déserts ;
 La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
 Avant qu'un lâche oublie me fasse une ame ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
 Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux ?
 Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrâce :
 Nous fuyons dispersés ; les uns aux champs de
 Thrace
 Vont chercher des tombeaux sous ses affreux
 climats ,
 Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimats ;
 D'autres vont habiter une contrée aride,
 Et les déserts voisins de la Zône Torride.
 Compagnon de leurs maux, et banni pour toujours,
 Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours ;
 Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes si chères ,
 Ni ce rustique toit hérité de mes pères !
 O Mantoue ! ô du moins si ces riches sillons ,
 Devoient m'être rendus après quelques moissons !
 Non , je ne verrai plus ces forêts verdoyantes ,
 Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes ;
 D'avidés étrangers, des soldats inhumains
 Désoleront ce champ cultivé de mes mains ;
 Étoit-ce donc , grands Dieux ! pour cette troupe
 si digne

ÉGLOGUE I.

139

Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
 C'en est fait ; pour toujours recevez mes adieux,
 Bords si chers à mon cœur et si beaux à mes yeux,
 O Guerre ! ô triste effet des discordes civiles !
 Champs , on vous sacrifie à l'intérêt des Villes ;
 Troupeau toujours chéri dans des jours plus heu-
 reux ,

Mon exil te prépare un sort bien rigoureux ;
 Du fond d'un antre frais , bordé d'un onde pure ,
 Je ne te verrai plus bondir sur la verdure ;
 Suivez-moi , foible reste , infortunés moutons ,
 Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

T I T Y R E,

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
 D'attendre le retour de la première aurore.
 Regagnons le hameau : Berger , suivez mes pas.
 Thestile nous apprête un champêtre repas ;
 Le jour fuit ; hâtons-nous : du sommet des collines
 L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines ,
 Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts ,
 Et le char de la nuit s'élève sur les airs,

EGLOGUE II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du Midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon(*), errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses regrets.

Il adoroit Iris : d'une plaine étrangère
Il vouloit dans son champ attirer la Bergère :
Iris étoit promise aux feux d'un autre Amant ,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres :
Solitaire , il venoit se cacher sous des hêtres ;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languis-
sans ,

Il soupiroit un jour ces douloureux accens.

Hâtez-vous , sombres jours d'une odieuse vie ;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie ,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours ,
Pourquoi , cruelle Iris , voudrois-je encor des
jours ?

(*) Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergère d'un hameau étranger : il veut inutilement l'attirer dans ses campagnes.

Du moins plaignez les maux que ma langueur
me cause ;

Il est l'heure du jour où tout'ici repose :

Le Moissonneur , tranquille à l'abri du Soleil ,

Répare sa vigueur dans le sein du sommeil ;

Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,

Sylvie et son Berger goûtent le frais de l'ombre :

Privé de ses loisirs , et bravant la chaleur ,

Je promène en ces bois ma plaintive douleur.

A mes gémissemens l'Echo paroît sensible ,

Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.

Quen'ai-je, pour Philis, brûlé des mêmes feux !

A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !

Leurs grâces, il est vrai, n'égalent point vos
charmes ;

Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins
de larmes.

Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs ,

Un jour les peut flétrir , un jour flétrit les fleurs ;

La Beauté n'est qu'un lys , l'Aurore l'a vu naître ,

L'Aurore à son retour ne le peut reconnoître.

Pourquoi me fuyez-vous ? J'ai de nombreux trou-
peaux

Dans les champs qu'Aréthuse (*) enrichit de ses
eaux.

(*) Fontaine de Sicile.

En lait délicieux mes Brebis sont fécondes,
 Lors même que l'hiver glace et l'air et les ondes
 D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
 J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts;
 Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
 N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
 Si la Mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
 Quand l'haleine des Vents n'ébranle point les flots;
 Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
 Mon air ne cède rien aux grâces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
 Les Plaisirs y naîtront de vos tendres attrait.
 Les sincères Amours, peu connus dans les Villes,
 Sous nos tranquilles toits ont choisi des asyles;
 Souvent, joignant nos voix aux chansons des
 oiseaux,

Nous irons éveiller les folâtres Échos:
 Nos chants égaleront la douce mélodie
 Des chants dont le Dieu Pan sait charmer l'Ar-
 cadie (*):

Pan trouva le premier cet art ingénieux
 De former sur la flûte un son harmonieux.
 Pan règne sur nos bois, il aime nos prairies,
 C'est le Dieu des Bergers et de leurs Bergeries.

(*) Belle Contrée du Peloponèse, consacrée autrefois
 aux Déités champêtres, et dont les Habitans, tous Pas-
 teurs, passoient pour les Maîtres de la Poésie Bucolique.

Vous aurez sous vos lois un docile troupeau ,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.
Cette bouche charmante et des Grâces chérie ,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie ;
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour
vous ;

La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux :
Tircis, près d'expirer sur ce triste rivage ,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai , pour vous plaire , à ce don de Tircis ,
Une belle houlette et des agneaux choisis :
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec
peine

Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine ;
Laure en sera jalouse ; elle aimoit ces chevreaux ,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop
beaux ,
Tout s'embellit pour vous , tout pare nos campa-
gnes ,

Flore sur votre route assemble ses compagnes ,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés ;
De l'encens du Printems les airs sont parfumés :
Une Nymphé des eaux , plus vive que l'Abeille ,
Vole dans les jardins , et remplit sa corbeille ,
Sa main fait assortir les dons qu'elle a cueillis ,
Et marier la rose au jeune et tendre lys ;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices ,

De la jeune Amarille ils feroient les délices ;
 Ces fruits sont colorés d'un éclat vif et doux ;
 Ils seront plus charmans , quand ils seront à vous ,
 J'ai des myrthes fleuris ; leur verdure éternelle
 Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle :
 Je vous cultive aussi des lauriers toujours verts ,
 J'en consacre souvent au Dieu des tendres Vers ,
 Mais, que dis-je, insensé ? formé par la tristesse,
 Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
 J'étois libre autrefois , et mon paisible cœur
 N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
 Content de mon troupeau , je vivois sans envie ,
 Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
 L'Amour , ce Dieu cruel , a troublé mes beaux
 jours :

Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son
 cours.

Ingrate ! estimez mieux nos demeures cham-
 pêtres ,
 Souvent des Dieux Bergers on chanté sous nos
 hêtres ;
 Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
 Diane d'un Pasteur a gardé les troupeaux :
 Que la fière Pallas aime le bruit des Villes ,
 Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
 Tout fuit de son penchant l'impérieux attrait ,
 Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret :

Le Loup cherche sa proie autour des bergeries ,
Le jeune Agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi , charmanté Iris , par un penchant plus
doux ,

Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon , où t'emporte une indigne foiblesse ?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois :
A de moins tristes airs consacré ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites ,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur ,
Donne d'utiles jours au travaux d'un Pasteur.
Revenez , chers moutons , quittez ces lieux sau-
vages ,

Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes vœux sont vains , de l'insensible Iris,
Allons , près de Climène , oublier les mépris.



É G L O G U E III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MENALQUE, DAMÈTE.
MÉNALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damète , à qui sont les
Troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruis-
seaux ?

DAMÈTE.

J'en suis le conducteur , Lycas en est le maître ;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O Bercail malheureux ! depuis que nuit et jour
Lycas près de Climène est conduit par l'Amour ,
Oubliant ses moutons , et ne songeant qu'à plaire ,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergère :

Deux Bergers chantant tour-à-tour des couplets
égaux , se disputent une victoire champêtre : Palémon est
le juge de ce combat.

ÉGLOGUE III.

247

Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Pasteur mercénaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

D A M E T E.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Ménalque, on sait certain
secret.....

Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte....
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrèrent, en riant, au fond de leurs roseaux.

M É N A L Q U E

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas et sa vigne nouvelle ?

D A M E T E

Quel Berger ne sait point que, sous ces vieux
ormeaux,

Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire :
Vous seriez mort enfin d'envie et de fureur,
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

L 4

MÉNALQUE

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître,
 Si ce Pâtre à tel point ose se méconnaître ?
 Quand Damon l'autre jour laissa seul son trou-
 peau,
 Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMÈTE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
 Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans
 craindre,
 Puisqu'il étoit le prix d'un combat Pastoral
 Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte cham-
 pêtre
 Damète dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?
 Lui, dont l'aigle pipeau, portant par-tout l'ennui,
 Ne fait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMÈTE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
 J'ose vous défier au combat de la flûte ;
 Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buis-
 sons,
 Eprouvons un combat de Vers et de Chansons ;

Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
 Je vous donne à choisir la plus tendre Génisse :
 Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau ;
 S'il manquoit un mouton , j'essuerois la colère
 D'une Marâtre injuste et d'un Père sévère ;
 L'une compte à midi , l'autre à la fin du jour
 Si le nombre complet se trouve à mon retour :
 Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre :
 On voit ramper autour une vigne champêtre.
 Alcimédon sur eux a gravé deux portraits :
 Du célèbre Conon (*), l'un ranime les traits ;
 L'autre peint ce Mortel(**) dont l'adresse féconde
 A décrit les saisons et mesuré le monde :
 Ces coupes sont encor dans leur premier éclat ;
 J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMÉTÉ.

J'ai deux vases pareils , revêtus d'un feuillage ;
 Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage :
 Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors ,
 Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

(*) Géomètre fameux de l'Isle de Samos.

(**) Archimède de Syracuse.

ÉGLOGUE III.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il règle la victoire,
Arbitre du Combat, et témoin de ma gloire.

D A M E T E.

Je consens qu'il nous juge ; et, malgré vos mépris,
Je saurai me défendre et balancer le prix :
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

P A L É M O N.

Chantez, dignes Rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon ;
Le Printemps de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philomèle reprend ses airs doux et plaintifs,
L'Amant des Fleurs succède aux Aquilons cap-
tifs.

Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit
éclorre,
Dans ces Prés émaillés, de nouveaux dons de
Flore ;

A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats sont chéris de la Muse des Bois.

D A M E T E.

Muses ! donnez au Maître du Tonnerre

ÉGLOGUE III.

251

Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il dispense à nos champs les jours et les moissons.

MÉNALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je paré ses Autels.

DAMÈTE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me réveille ; et d'une course agile
Elle fuit dans un antre et s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis, près de ma Bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs ;
Nos Troupeaux réunis paissent dans la Praitie ;
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMÈTE.

Je veux offrir deux Tourterelles
A ma Glycère au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidèles
Lui dictera les lois d'un éternel amour.

L 6

ÉGLOGUE III.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
 Répand un brillant coloris :
 J'en veux remplir une corbeille,
 Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

D A M E T E.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère !
 Zéphyr, qui l'écoutez dans ces momens si doux,
 Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergère,
 Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
 Cloris, quand vous chassez dans les routes des
 bois ;
 Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
 Souvent de la Déesse il porta le carquois.

D A M E T E.

Jé célèbre bientôt le jour de ma naissance :
 Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour.
 Vous ferez l'ornement des concerts de la danse,
 Votre chant et vos pas sont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les
 charmes :

ÉGLOGUE III.

253

Ciel! qu'elle m'enchantâ dans nos derniers
adieux!

Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.
Ah! quand pourrai-je, Amour, revoir de si
beaux yeux?

D A M E T E.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Gly-
cère,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups;
Qu'un Laboureur, veillant sur une moisson chère,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

M É N A L Q U E.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride et languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

D A M E T E.

Puisque Pollion (*) veut bien être
Le Protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

(*) Il étoit alors Consul, l'an 724 de Rome.

ÉGLOGUE III.
MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grâce
Ecrit des Vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Hélos savant offrez un fier Taureau.

D A M E T E.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au Temple de l'honneur ;
Que dans son champ fécond, que sur les buissons
même,
Le miel et les parfums naissent en sa faveur.

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les Vers,
Qu'il asservisse au joug le renard indocile,
Qu'il préfère aux Zéphyrz les vents des noirs
hivers.

D A M E T E.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons :

ÉGLOGUE III.

255

Allez, un verd naissant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

D A M E T E.

Je conduis ces Troupeaux au meilleur pâturage ,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printems de mon âge ,
Tout languit dans nos champs sous les fers de
l'Amour.

M É N A L Q U E.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ses allarmes ,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissans :
Mais un sombre Enchanteur , par ses funestes
charmes ,
Fait périr sans pitié mes Agneaux innocens.

D A M E T E.

De ce douteux débat , la palme vous est dûe ,
Si vous savez m'expliquer en quels lieux (*)
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horizon qui termine les Cieux.

M É N A L Q U E.

Au prix de vos chansons je souscris sans mur-
mure ,

(*) Le fond d'un pais.

Et sur Cloris je vous cède mes droits,
 Si vous savez me dire en quel lieu la Nature
 Sur de naissantes fleurs (*) grave le nom des
 Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
 L'un et l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
 Et tout Berger qui peut égaler vos bons sons,
 Mérite comme vous la palme des Chansons.
 Renouvelez souvent en cadences égales
 Le paisible combat de vos Muses rivales;
 Et quand vous formerez ces gracieux récits,
 Que toujours entre vous le prix reste indécis.

(*) La Jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginait lire les deux premières lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine. Ajax, selon la Fable, fut métamorphosé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point connu les Armes d'Achille.

ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SOEUR D'AUGUSTE.

EGLOGUE HÉROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, cessez d'être
Bergères,

Osez porter vos voix au-dessus des fougères ;
Un Consul (*) à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes
de lui.

Cieux ! où suis-je enlevé ? Quels superbes spec-
tacles !

Un Dieu par mes accens va rendre ses Oracles.

Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers ;

Ce ne sont point des Bergers qui parlent dans cette Pièce, c'est le Poète lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux, et qui paroît plutôt du ressort de l'Ode. Si Virgile eût été du sentiment de ses Censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues.

(*) Pollion.

Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée ;
 Du sein des Cieux, Thémis descend avec Astrée.
 Saturne sur nos champs revient régner encor,
 Et ramène aux Mortels les jours de l'Âge d'Or.

Il est né ce Héros, pour qui les Destinées
 Marquoient un nouvel ordre et de mois et d'années :

Tendre Divinité, compagne des Amours,
 Lucine, à son enfance accordez vos secours,
 Descendez sur ces bords; Apollon votre frère
 Des Grâces et des Arts y tient le Sanctuaire.

Illustre Pollion, ton brillant Consulat
 Va des siècles dorés voir renaître l'éclat.
 Les Vertus de retour, par d'aimables prodiges,
 Des antiques forfaits effacent les vestiges :
 Jupiter nous promet un heureux avenir,
 Il ne lui reste plus de crimes à punir.
 Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
 Revivront les Héros de sa race Divine ;
 Sur l'Univers paisible (*) il régnera contre eux ;
 Il tiendra même rang dans le Conseil des Dieux.

(*) Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs Interprètes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convertoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, Neveu d'Auguste, et adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de Fils.

Aimable Marcellus, la Reine de la Terre
Vient déjà vous offrir l'Achante et le Lierre,
Elle pare son front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure et de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie,
Les bois ne portent plus les funestes poisons,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.

C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le
monde ;

Les fruits seront plus beaux, la moisson plus
féconde,

Lorsque vous apprendrez de nos Aïeux vain-
queurs

L'héroïsme guerrier, et la loi des grands cœurs :

Chaque Nyade alors versera de son Urne

Des flots de pur Nectar, comme aux jours de
Saturne :

Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusques sur les buissons.

C'est ainsi qu'aux Mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par degrés et suivront vos années.

Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers,

Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,

Nos campagnes encor se verront labourées,

Nos Villes de remparts resteront entourées :

Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Tiphis

Portera des Guerriers sur les champs de Thétis.
 Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
 Aufer d'un autre Achille abandonnés en proie (*).
 Mais ces restes légers de nos malheurs passés
 Disparôîtront enfin, pour toujours effacés,
 Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse
 illustre ,
 La Parque filera votre cinquième lustre ;
 Et quand , passant des jeux aux soins de votre rang,
 Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang,
 Rien ne manquera plus au bonheur de la Terre :
 La Paix au fond du Styx replongera la Guerre ,
 Féconde également pour tous ses Citoyens ,
 La Terre en tous climats produira tous les biens.
 A travers les périls des vagues incertaines
 Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines ;
 Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérêts
 Fixeront en tout tems et Bacchus et Cérés.

(*) Les quatre Vers précédens sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipaient les Triumvirs, Octavien et Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, Fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troie; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés : nous en devons la découverte au savant Père Catrou.

Les Arts laborieux deviendront inutiles ;
Les moutons , en paissant sur nos rives fertiles ,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs ,
Sur eux la pourpre et l'or formeront mille fleurs ;
L'industriel travail de la simple Nature ,
Sans les secours de l'Art , produira leur parure.

Ils seront ces beaux jours. Du Temple des
Destins

Une voix me transmet ces augures certains.
Déjà pour accomplir ces fortunés présages ,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges ,
Ont adouci leurs lois, et Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carrière ;
Sans attendre le tems , franchissez la barrière ;
Partez , suivez la Gloire, Enfant chéri des Cieux,
Du beau sang de Vénus (*) rejeçon précieux.
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
Le Ciel est plus riant, Neptune est plus paisible ;
L'Univers assuré d'un siècle de bonheur ;
Applaudit au berceau de son Restaurateur.

O jours ! ô tems heureux ! ô si les Destinées
Etendoient jusques-là le fil de mes journées !
Auguste Marcellus , à chanter vos exploits

(*) La Fable Romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Enée , Fils de cette Déesse.



M'offriront un plaisir et d'utiles leçons.
 Si mes Vers sont moins beaux pardonnez à ma Muse
 Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non , je sais qu' Amyntas ose seul dans nos bois
 Vous disputer le prix du chant et du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris : dans son orgueil extrême,
 Ce Berger défieroit le Dieu des Vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
 En notre absence Egon gardera nos Troupeaux.
 Chantez Codrus(*) mourant pour sauver sa patrie;
 Chantez du tendre Alcon(**) la pieuse industrie,
 Quand il perça d'un trait heureusement lancé
 Le serpent qui tenoit son fils entrelacé :
 Ou plaignez dans vos chants cette Amante(***)
 célèbre

(*) Dernier Roi d'Athènes.

(**) Servius écrit qu'Alcon étoit Fils de cet Ericthée que Minerve éleva elle-même à la campagne , et qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur Roi.

(***) Philis, fille de Lycurgue , Roi de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Thésée , fut rappelé à Athènes par des raisons d'Etat : son absence fut longue; Philis le crut infidèle , elle se donna la mort.

Qui pour Démophon mourut aux bords de
l'Hèbre.

M O P S U S.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants ;
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchans.
J'ai fait de nouveaux Vers ; il vous plairont peut-être :
Ils sont déjà gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté , que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses Vers ; qu'il chante, et jugez-
nous.

M É N A L Q U E.

Dé vos chants et des siens je sais la différence :
Près de vous Amyntas , malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

M O P S U S.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins , j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter ;
La douleur fit les Vers que je vais répéter.
Je les ai consacrés au Berger plein de charmes,
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

M É N A L Q U E.

L'Agneau négligera le citise fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

M O P S U S.

Daphnis n'est plus ! en vain nos Muses le regrettent,

Des pleurs sont superflus :

Je le demande aux bois , et les bois me répètent :

Il n'est plus ! il n'est plus !

Destins trop rigoureux , inexorable Parque ,

Quels injustes arrêts

Précipitent sitôt dans la fatale barque

Ce Berger plein d'attraits ?

Je vois ses yeux éteints : sa Mère inconsolable

Les arrose de pleurs,

Et ses cris vont apprendre au Ciel impitoyable

Ses amères douleurs.

Infortuné Daphnis ! l'avidè Proserpine

T'enlève avant le tems.

Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine

Dans son premier printems.

O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la Nature !

Nous vîmes en ces bois

Le Soleil sans clarté , la Terre sans verdure ,

Et les Oiseaux sans voix.

Les Ruisseaux , effrayés du bruit de nos allarmes ,

Murmuroient des sanglots :

L'horreur d'un triste bord , et les flots de nos larmes

Précipitoient leurs flots.

On entendit gémir les jeunes Oréades

A cez instant fatal ,

Et de leurs belles eaux les sensibles Naiades
Troublèrent le cristal.
Aux longs gémissemens des Nymphes fugitives,
Les Echos attendris
Renvoyèrent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine
Ses Troupeaux languissans :
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'est plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous ;
Palès (*) ne chérit plus cette vigne déserte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés sont déflouris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris ;
Telle, aux raisins brillans dont elle est colorée,
La Vigne doit son prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrsé divin ;
Il chanta le premier, en Vers pleins d'énergie,
Le puissant Dieu du Vin.

(*) Déesse Champêtre.

Il étoit les amours et la gloire première
 Des bois et des hameaux,
 Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumière,
 Que l'objet de nos maux !
 Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
 Cessons de nous plonger ;
 Allons rendre l'honneur et les devoirs suprêmes
 Aux Mânes du Berger.
 Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
 Et vos habits de fleurs ;
 Paraissez, apportez de funèbres offrandes
 Sous de noires couleurs,
 Marchez sans chalumeau, renversez vos houlettes,
 Couvrez-les de cyprès ;
 Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
 Consacrez vos regrets.
 Elevez le tombeau du Berger que je chante,
 Près de ces antres verts,
 Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
 Inscrivez-y ces Vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose,
 Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;
 Il étoit le Pasteur d'un aimable Troupeau,
 Lui-même étoit encor plus aimable et plus beau,
 Bergères, qui passez dans ce bocage sombre,
 Donnez des larmes à son Ombre,
 Donnez des fleurs à son tombeau,

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
 Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
 Je goûte à vous entendre une égale douceur
 A celle que ressent l'aride Voyageur,
 Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
 Et, pour se délasser, une ombre solitaire.
 Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour;
 Il m'aimoit, je lui dois ce fidèle retour ;
 Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres.
 Daphnis deifié (*) règne au séjour des astres,
 Ses grâces, ses vertus triomphent de la Mort :
 S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
 Du sombre deuil tristes compagnes,
 Plaintes, fuyez de nos campagnes,
 Bergères et Bergers reprenez vos hautbois ;
 Du beau Daphnis chantez la gloire,
 Il n'a point passé l'onde noire,
 Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
 Il peut, porté sur les Etoiles,
 Contempler sans nuit et sans voiles

(*) L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un Dieu Champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

La marche et les clartés des célestes flambeaux ;
 Sous ses pieds il voit les nuages,
 Les tonnerres et les orages,
 Et les mondes divers et l'empire des eaux.
 Revenez, Jeux, Plaisirs, Naiades,
 Flore, Cérès, Amours, Dryades,
 Que tout au Dieu Daphnis applaudisse en ces lieux :
 Qu'il soit chanté sur la musette,
 Qu'une foule d'échos répète :
 Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des Dieux.
 Déjà sous son naissant empire,
 A notre bonheur tout conspire,
 Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis ;
 Le loup devenu moins avide,
 L'Agneau devenu moins timide,
 Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
 Si nos hameaux ont su te plaire,
 Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire :
 Ne porte pas tes soins sur des bords étrangers,
 Procure-nous des jours tranquilles,
 De belles nuits, des champs fertiles,
 Sois le Dieu des Troupeaux et le Roi des Bergers.
 Tu recevras sur ce rivage
 Les mêmes dons, le même hommage
 Que reçoivent de nous les premiers Immortels.
 Suivi d'une fidèle troupe,
 J'irai verser à pleine coupe

Et le lait et le vin sur tes nouveaux autels,
 Dans les festins, dans l'allégresse,
 Echauffés d'une douce ivresse,
 Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux :
 Les Bergers unis aux Bergères
 Formeront des danses légères,
 Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
 Tant que l'Abeille au sein de Flore
 Ravira les pleurs de l'Aurore,
 Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
 On égalera tes louanges
 A celles du Dieu des Vendanges,
 Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

M O P S U S.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
 Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure ?
 J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
 Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs ;
 Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
 Aux Vers de ta votre Muse a charmé mon oreille :
 Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?


M É N A L Q U E.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens ;
 Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
 Il est d'un bois choisi, d'un son doux et facile,

Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats,

M O P S U S.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette.
Agréez de ma main cette belle houlette ;
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés ;
J'y vais joindre un feston de myrthes enlacés :
Antigène s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, et Ménalque doit l'être.



É G L O G U E VI.

SILÈNE.

PREMIER Imitateur du Berger (*) dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir, je répète en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son hautbois.

Pour chanter les combats et le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :
Apollon (**), peu facile à ces hardis projets,

Silène instruit deux Bergers : il leur chante l'origine et la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, selon le système d'Epicure. Il leur raconte ensuite différens traits de l'histoire des siècles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, et prétendent que la matière de ce Poëme est trop élevée pour l'Eglogue ; d'autres justifient le Poëte, et pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la Poésie Bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile Pastoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur-tout pour le SILÈNE. Cette Pièce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers qu'on doit supposer cultivés, polis et d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres et riantes.

(*) Théocrite.

(**) Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre Pastoral..... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom et les attributs du Dieu de la Poésie.

M,

M'ordonna de traiter de plus simples sujets :
 Je ne trouble donc plus, par l'éclat des trompettes,
 Des champs accoutumés aux soupirs des musettes.
 Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
 Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.

Que d'autres, ô Varus ! (*) plus chers aux doctes
 Fées,

Au temple de Mémoire érigent vos trophées ;
 Ma voix, trop foible encor pour chanter les Héros,
 Apprendra seulement votre nom aux échos.
 Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
 Vainquant la nuit des tems, passe aux races futures,
 On lira que Varus et ses brillans honneurs
 Etoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un autre champêtre, orné par la Nature,
 Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
 Silène, de Morphée éprouvant la douceur,
 A des songes rians abandonnoit son cœur :
 On voyoit près de lui sa couronne et son verre
 Renversés sur un Thyrsse entouré de lierre :
 Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,

(*) Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut ensuite célèbre par ses malheurs et par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, et qu'Arminius défit dans la forêt de Tomberg.

Tenoit encor ses sens assoupis et vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire et Mnasile,
Troublèrent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-tems Silène, Oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêchèrent sa fuite.
La jeune Eglé survient, et se joint aux Pasteurs :
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silène se réveille :
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille :
Vous l'emportez, dit-il, et je suis arrêté ;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté.
Vous voulez que des tems je vous chante les fastes,
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes :
Commençons cependant, contentons vos désirs :
Pour vous, je vous réserve, Eglé, d'autres plaisirs.
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter :
Ses liens sont brisés, il commence à chanter :
Aux sublimes accens de l'immortel Silène,
Les vents, au loin chassés, ne troublaient pas la plaine ;
Les Ruisseaux s'arrêtoient et n'osoient s'agiter,
Les Echos admiroient et n'osoient répéter ;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables
danses ,

Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences.
 Le rivage d'Amphrise et le bois d'Hélicon
 Furent souvent charmés par le chant d'Apollon ;
 Le sombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
 Fut touché des accords de l'Époux d'Euridice :
 Mais la voix du Vieillard cher au Dieu des Raisins,
 Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivait d'abord la naissance du Monde.
 Rien n'existoit encore ; une masse inféconde
 Formoit un vaste amas d'atômes confondus
 Dans les déserts du vide au hasard répandus ;
 Ce néant eut sa fin ; l'Univers reçut l'être,
 Des atômes unis le concours fit tout naître ;
 Il fit les Éléments, qui, par d'heureux accords,
 Formèrent, à leur tour, tous les lieux, tous les corps.
 Les plaines de Cybèle et les champs de Nérée
 Occupèrent leurs rangs sous la Sphère éthérée,
 Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
 Où le trépas conduit ses pâles légions.

Quel spectacle pompeux ! Du Monde jeune
 encore

Quel fut l'étonnement, quand la naissante Aurore
 Pour la première fois ouvrant un Ciel vermeil,
 Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du Soleil !
 Bientôt ce Dieu fécond, ame de la Nature,
 Du Monde, obscur sans lui, fit briller la structure,
 Et donna, de son char élevé sur les airs,

ÉGLOGUE VI.

277

Du jour et des couleurs à tant d'êtres divers.
 La Terre, à son aspect riche et fertilisée,
 Des plus précieux dons se vit favorisée ;
 Elle enfanta les Fleurs, les premières Moissons,
 La Vigne, les Vergers, les Bois et les Buissons :
 Un Peuple d'animaux erra dans nos montagnes,
 Les Troupeaux, moins craintifs, peuplèrent les
 campagnes,

L'air eut ses Citoyens, l'Onde ses Habitans ;
 Ainsi, poursuit Silène, on vit naître les Tems.

Les Humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,
 Virent du siècle d'or la trop courte durée ;
 Les coupables Enfans de ces premiers Mortels
 Altérèrent les mœurs, foulèrent les Autels ;
 La Vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
 Reprit son vol aux Cieux d'une aile ensanglantée :
 Par le Dieu du Trident l'Olympe fut vengé,
 La Mer fut le tombeau du Monde submergé.
 L'Epoux seul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
 Survécut avec elle aux ruines du Monde ;
 De la Terre en silence il peupla les déserts
 Sur les vastes débris du premier Univers.

Ainsi chante Silène, ainsi sa main retrace
 Le tableau des malheurs de la mortelle race,
 Par Mnémosyne instruit des faits de tous les tems,
 Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.

Il peint le jeune Hylas long tems pleuré d'Alcide.

Une Nymphé l'entraîne en sa grotte liquide :
 Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
 Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.

L'éloquent Demi-Dieu chante ensuite et déteste
 Du Monstre des Crétois la naissance funeste ;
 Il chante cette Reine, Epouse de Minos,
 Heureuse si jamais on n'eût vu de Troupeaux
 Des Filles (*) de Prétus les fureurs sont connues,
 Leurs vains gémissemens insultèrent les nues ;
 Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
 N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.
 O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent
 tes veines !

Folle Pasiphaë ! qu'attends-tu dans ces Plaines ?
 Le Taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs ;
 Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
 Et toujours insensible à tes flammes brutales,
 Dans quelques pâturages il te fait des Rivaies.
 Chastes Nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
 Que ce Taureau fatal expire sous vos traits ;
 S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,

(*) Lysippe, Ipponeé et Cyrianeuse, fille de Prétus et de Stenoboé, se vantèrent d'être plus belles que Janon. La Déesse, jalouse et irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en Vaches.

ÉGLOGUE VI.

279

Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine;
Sacrifiez ce monstre, et vengez en ce jour
Les lois de la Nature et l'honneur de l'Amour.

Pour égayer ses Vers, l'ingénieux Silène
Peint le triomphe heureux du galant Hippomène.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut soumettre Atalante à ce jeune Vainqueur.

Des Sœurs de Phaëton il chante la tendresse :
Il chante aussi (*), Gallus, des rives du Permesse,
Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le sacré Vallon.

A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire;
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier :

Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître :

Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs ;
Attirés par tes sons du sommet des montagnes,
Les Cèdres descendoient au milieu des campagnes.

Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce haubois révéré :
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux Filles de Mémoire.

(*) , Cornelius Gallus, Poète , ami de Virgile..

Silène chante aussi ce parricide Amour
 Qui ravit à Nisus la couronne et le jour.
 Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
 Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
 Les Nochers gémissans, et les tristes vaisseaux
 D'Ulysse poursuivi par le Tyran des Eaux.

Du barbare Téréè il décrit la disgrâce :
 Il décrit les horreurs et le deuil de la Thrace,
 Quand l'innocent Irys, à peine hors du berceau,
 De son père coupable eut le sein pour tombeau :
 Pour fuir ces lieux sanglans, Philomèle vengée
 Prend un nouvel essor, en Rossignol chargée,
 Et le funeste auteur de tant de noits forfaits
 S'envole et traîne au loin d'inutiles regrets.

Qui pourroit bien louer la voix divine et tendre
 Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?

Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
 Quand l'heureux Eurotas (*), arrêté sur ses bords,
 Instruisit les Echos à redire la plainte
 Que Phébus adressoit à l'Ombre d'Hyacinthe.
 Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
 Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
 Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
 Sépara les Pasteurs de l'aimable Silène.

(*) Fleuve voisin de Lacédémone.

ÉGLIQUE VII.

MÉLIBÉE,

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MÉLIBÉE.
MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis :
Près de lui deux Bergers, Corydon et Tyrsis
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuil-
lages ,

Leurs Troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux :
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la Scène :

(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents.)

« Venéz : me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un Bélier vagabond, que vous cherchez sans
doute :

» Soyez moins inquiet, il suivra les Troupeaux
» Que le soir va conduire aux sources de ces eaux ;
» Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,

- » Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes :
 » Ce beau Fleuve (*), en baissant ce bocage secret,
 » Coule plus lentement, et s'éloigne à regret.
 » A nos yeux enchantés son crystal présente
 » D'un Ciel riant et put la peinture flottante :
 » Là, le bruit de l'Abeille errante sur les fleurs,
 » Joint aux chants des Oiseaux des sons doux et
 flatteurs. »

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre ?
 D'autres soins m'appeloient ; mais il fallut me
 rendre.

Déjà l'heure approchoit de fermer mon Bercaïl,
 En faveur des Bergers je remis ce travail.
 Soumis aux doctes lois des Muses Pastorales,
 Tour-à-tour ils formoient des cadences égales ;
 Dans ses Chansons, Tyrsis parut trop plein
 d'aigreur ;
 Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

C O R Y D O N.

Vous qui formez Codrus (**), Déités d'Hippocrène,
 Formez aussi mon goût aux plus aimables Vers :

(*) Le Mincio, Rivière du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.

(**) Poète illustre, ami et contemporain de Virgile. Ses Ouvrages ne nous ont point été conservés.

ÉGLOGUE VII. 287

Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaliser ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux Vers donne l'ame et
la vie,

D'un lierre immortel, Muse, parez mon front :
Que le pâle Codrus en expire d'envie :
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des Chasseurs, agréez mon hommage,
D'un Cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois.
D'un porphyre brillant j'ornerai votre Image,
Si Phébus, votre frère, anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur, une coupe t'est due,
Priape : c'est assez pour un Dieu tel que toi ;
Si mon Troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
Toi, dont le plus beau Cygne envieroit la blancheur
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphes que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
 Qu'il rejette mes soins, mes vœux et mes présents;
 Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sar-
 daigne (*),
 Si les jours, loin de toi, ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le Printems est fini : les Troupeaux, aux lieux
 sombres,
 Déjà cherchent à fuir vos premières chaleurs :
 Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches
 ombres ;
 Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de
 fleurs.

TYRSIS.

Quand l'Hiver revenu nous chasse des bruyères,
 Mon foyer me défend du souffle des Autans ;
 Je le crains aussi peu qu'un loup craint des Ber-
 gères,
 Et j'attends que Progné m'annonce le Printems.

(*) L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singulière ;
 ceux qui en avoient mangé mouraient en riant malgré eux.
 C'est de-là qu'on appelle un ris forcé, *Ris Sardonien*.

ÉGLOGUE VII.

285

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes ;
Iphis est parmi nous , les Jeux sont avec lui :
Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, Fontaines, Ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Philis est
absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil,
Dès que Philis revient, la Terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'Ormeau plaît au Dieu Pan, le Pampre au Dieu
d'Automne,
Le Laurier à Phébus, et le Myrthe à Cypris ;
Mais le verd Coudrier pare mieux ma Couronne,
Il plaît à ma Bergère, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre (*) chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le Chêne une forêt, le Tilleul un jardin ;
Mais la jeune Philis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les présens du matin.

(*) Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.

MÉLIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute ;
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte :
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur
Corydon enleva mon suffrage et mon cœur.

ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui règles leurs
sons,

De Damon et d'Atis redis-moi les Chansons ;
Quels airs formoient leur voix, lorsque pour les
entendre

Les Troupeaux enchantés négligient l'herbe
tendre,

Les Tigres adoucis venoient les admirer,

Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.

Soutiens mes foibles chants, ô toi (*) que la
Victoire

Ramène à nos désirs sur l'aile de la Gloire,

Jeune Triomphateur quand viendra l'heureux tems

Où je saurai chanter tes exploits éclatans ?

Prêt à quitter pour toi la rustique musette,

(*) Octavien-César ; il venoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus et de Cassius, meurtrier de Jules-César.

Déjà j'ose essayer l'héroïque Trompette :
 Sous tes yeux autrefois ma Muse , jeune encor ,
 Vers le double côteau prit son premier essor ;
 Elle osa de ses chants-te vouer les prémices ,
 Elle veut les finir sous tes brillans auspices :
 Mais avant que sa voix , sur de plus nobles airs (*),
 Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers ,
 Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
 Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie ,
 Et permets que la main des timides Pasteurs
 Unisse à tes lauriers un lierre et des fleurs.

La nuit dispaeroissoit ; l'Amante de Céphale
 Venoit ouvrir au jour la rivè orientale ,
 La diligente Abeille arrivoit sur le thyn
 Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin ;
 Quand le triste Damon , penché sur sa houlette ,
 Fit retentir au loin sa plaintive musette.
 Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein
 d'ennui
 Goûte-t-il les beaux jours ? Il n'en est plus pour lui.

D A M O N.

Parois , s'écrioit-il , ranime ta lumière ,
 Du Soleil renaissant trop lente avant-courière ,

(*) Il annonce l'Eneïde. J'ai cru pouvoir mettre ici Homère, au lieu de Sophocle que porte le texte.

Etoile que chérit la Mère des Amours ,
 Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours ;
 Victime des rigueurs d'une Amante infidelle ,
 Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle :
 Ciel je m'en plains à toi. Souffrez-vous, Immortels,
 Qu'on trahisse un amour juré sur vos Autels ?

*Muse , prête au chagrin qui va finir ma vie ,
 Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.*

Pour fuir le Dieu des bois , plongée au fond des
 eaux ,

Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux ,
 Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergère,
 Il tira des soupirs de leur tige légère ;
 Du Ménale, à l'instant , les fidèles échos
 Répétèrent les sons des premiers chalumeaux.

*Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
 Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.*

Le croirai-je, grands Dieux ! Quoi ! pour d'autres
 Amours

Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
 Trop crédules Amans, fiez-vous aux Bergères ;
 Idolâtrez encor ces Beautés mensongères ,
 Daphné chérit Mopsus ! Quelle étrange union !
 Ainsi , que la brebis s'unisse au vieux lion ;
 Que les chiens de Diane et les biches craintives

Viennent bondir ensemble, et boire aux mêmes
rives ;

Après l'affreux hymen qui cause mon trépas ,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.
Prépare , heureux Rivall, cette charmante Fête ,
Aux Autels de Vénus va mener ta conquête ;
Triomphe , et par tes vœux hâte la fin du jour ,
L'instant du Sacrifice , et l'heure de l'Amour.

*Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.*

Quel caprice ! Quel choix ! pour cet indigne Eponx ,
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?
Le Ciel protège-t-il les Bergers perfides ?
Ton cœur ne craint-il point les noirs Euménides ?
Ah ! si les Dieux cruels autorisent ton choix ,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.

*Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.*

Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs :
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs ;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même inno-
cence :

Ta naissante beauté savoit déjà charmer ;
Mon cœur déjà sensible apprenoit à t'aimer ;

Je n'avois pas douze ans ; aux beaux jours de
l'Automne

Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone ;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux ,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers ra-
meaux ;

Je voyois , j'admirois le progrès de tes charmes ;
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de
larmes ?

Tachaine seule, hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?

*Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Panpleura Syrinx ravie.*

Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois trop connu.
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu :
Mais, cruel ! tu n'es point, non, (j'en crois mes
disgraces)

Ni le Fils de Vénus, ni le Frère des Grâces ;
Paphos ne t'a point vu naître au Printems nou-
veau ;

Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau.
Dans le sein d'Alecton, monstre ! tu pris nais-
sance.

Une horrible lionne allaita ton enfance ,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats ,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.

*Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie .*

Livrée à tes fureurs , impitoyable Amour ,
Une mère à ses fils a pu ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces chers victimes ,
Implacable Médée ? Amour voilà tes crimes .
Si ses Fils ont péri par un coup inhumain ,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main .

*Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie .*

C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus .
Que tout change ; non , rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'Hiver , que les Hibous funèbres
Chantent mieux que le Cygne , et craignent les
ténèbres ;

Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion ,
Que sa Lyre aux Dauphins rende un autre Arion .
Muse , c'est trop gémir , c'est une vaine plainte ,
Mon cœur déjà flétri sent sa mortelle atteinte ;
Croissez , belles Forêts ; adieu , charmans Dés-
serts ;

Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers ;
Muse , apprends-le à Daphné ; pars , vole à la
cruelle :

Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile .

Quels airs chantoit Atis? Euterpe, apprenez-nous

Les fiers enchantemens d'une Amante en amoureux :

Atis, d'un bois voisin avoit vu le mystère :
Il répéta ces Vers (*) qu'avoit dit la Bergère.

A T I S.

Commençons, chère Isis; présente aux Immortels

Cette coupe sacrée, et dresse trois Autels ;
Aux secrets de mon art unis ton assistance ;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance,
Brûle sur ce bûcher la Verveine et l'Encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accens.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Tout subit de mon art l'inévitable loi ;
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi ;
A mon gré le Ciel tourne, et la Terre tremblante
Voit descendre le char de la Lune sanglante.

(*) Cette pièce a beaucoup de l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son Amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la Magicienne de Virgile.

Circé retint, par l'art des magiques accords ,
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse ,*

Isis , sois attentive au mystère secret :

De Daphnis fugitif place ici le portrait ;

Je le dois couronner de ces trois bandelettes ,

J'y suspends en festons trois rangs de violettes ,

Je le porte trois fois autour de trois Autels ,

Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .*

Forme trois nœuds , Isis , et chante en les formant :

« Que Vénus soit propice à ce lien charmant ».

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .*

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers ,

La cire s'attendrit près des mêmes brasiers ;

Ainsi , que , pour moi seule attendri , doux , sin-
cère ,

Daphnis soit endurci pour toute autre Bergère.

Cieux , Enfers , unissez vos secours à mes vœux ;

Et toi , puissant Amour , porte-lui tous tes feux.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse .*

ÉGLOGUE VIII 299

Non, non : perdons l'Ingrat ; qu'il éprouve à son
tour

Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour.
Qu'il souffre , sans me voir sensible à son sup-
plice ,

Ce que souffre un Taureau qui fuit une Génisse ,
Quand , las de la poursuivre , il tombe au bord
des eaux ,

Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels , s'il résiste à mes charmes ,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.

Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris ;
Il n'a plus de tendresse , elle en fesoit le prix.
De la foi des Amans trompeurs et foibles gages ,
Que sert votre secours contre des cœurs volages ?
Bûlez , disparaissez , chers et tristes présens ,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez ga-
rants.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Un savant Enchanteur , aux rives de Colchos ,
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux :
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les déités superbes ;
Par leur secours vainqueur l'Amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante Toison.

Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
 J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même :
 Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
 Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.
 Des portes du trépas, et des Royaumes sombres,
 Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les Ombres ;
 Vers leurs sources j'ai vu les Fleuves remontés,
 Et dans d'autres guérêts les Épis transplantés.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
 Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Le cruel ne vient point. Que servent mes accens ?
 Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuis-
 sans ?

Tentons un dernier charme : Isis, prends cette
 cendre,

Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre ;
 Répands-là loin de toi, sans y porter les yeux :
 Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

*Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
 Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.*

Que vois-je ? Dieux du Styx, seriez-vous moins
 cruels ?

Quel présage brillant embellit ces Autels !
 La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
 Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout, quand
 on aime.

ÉGLOGUE VIII. 297

Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule
amour ;

Le chien de mon Berger m'annonce son retour. .

Aux charmes infernaux d'un magique mystère

Fais succéder , Amour , les charmes de Cythère.



ÉGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS,
LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la
Ville (*) ?

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asyle.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé ,
A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
« Fuis , m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre
terre :

Cette Eglogue nous rappelle la première. Le Père de Virgile ne put long-tems jouir en repos du bienfait de César, ni du privilége dont il est parlé dans le TITYRÆ. Il fut chassé de sa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses Protecteurs sur cette nouvelle violence.

(*) Mantoue.

» Ton champ devient le mien par les lois de la
guerre ».

Berger, tel est mon sort ; vous voyez ces che-
vreaux ,

Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaise aux Dieux Pasteurs , Souverains des
Prairies ,

Que ce présent forcé nuise à ses Bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux
Vers ,

Par votre fils Ménalque (*), au Dieu de Rome
offerts ,

On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MÆRIS.

Il est vrai : mais tout change , et nos Vers sont
perdus ;

Les paisibles hautbois ne sont plus entendus ;

Le son tumultueux des bruyantes trompettes

Rend les Muses des bois craintives et muettes.

Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alen-
tour ,

(*) Virgile.

Comme fuit la Colombe à l'aspect de l'Autour.
 Pour moi , si , profitant des présages célestes ,
 Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
 J'aurois déjà subi la plus cruelle mort ,
 Et l'aimable Ménéalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais , cher Mœris , cet étranger féroce
 L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?
 Ménéalque , cher Pasteur , délices de nos champs,
 Ah ! si tu n'étois plus , qui nous rendroit tes
 chants ?

Qui loueroit comme toi les Nymphes bocagères,
 Les amours des Bergers , les attraites des Bergères ?
 Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
 Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
 Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux
 rives

Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives ?

Mais insensiblement mon troupeau reste au loin ;
 Jusques à mon retour , Tityre , ayez en soin :
 Quand vous le conduirez au bord de la rivière ,
 Evitez du bélier la corne meurtrière.

MÆRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Ménéalque vous a
 lus ,

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus (*).

Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue ,
Varus , si nous restons dans nos champs de Mantoue.

O déplorable Ville ! O champs abandonnés !

Ne vous verrai-je plus féconds et fortunés ?

Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone ,
Si vous étiez , hélas ! moins voisins de Crémone (**).

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers.

De grâce , apprenez-moi quelqu'un de ses beaux
airs ;

Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient
pleines ,

Que toujours vos brebis soient fécondes et saines.

Chantez : moi-même aussi j'ai fait quelques chan-
sons ;

(*) C'est le même dont il est parlé dans la sixième Eglogue.

(**) Après la Victoire remportée sur Cassius et Brutus, les Triumvirs distribuèrent à leurs Soldats les territoires des Villes qui avoient suivi le parti des Meurtriers de Jules-César; Crémone étoit de ce nombre : ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux Villes voisines, à celles mêmes qui n'étoient point coupables : Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.

Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons ,
 Nos Bergères souvent ont vanté ma musette ;
 Mais je n'ose me dire ou me croire Poète :
 Je sais que , pour prétendre à ce nom glorieux ,
 Il faut pouvoir chanter les Césars et les Dieux ,
 Timide admirateur des Cygnes du Parnasse ,
 A les suivre de loin je borne mon audace.

MÆRIS.

Des chansons de Ménéalque écoutez quelques
 Vers.

Un Pasteur y rappelle une Nymphé des Mers.

Des Grottes d'Amphitrite ,
 Climène , entends ma voix.
 Le mois des Fleurs t'invite
 A rentrer dans nos Bois :
 Sur ces rives fécondes
 Quand Flore est de retour ,
 Quel charme sous les Ondes
 Fixe encor ton séjour ?

De l'Alcyon tranquille
 Zéphyre , au sein des airs ,
 Soutient d'un aile agile
 Le Berceau sur les Mers :
 Cette jeune fougère
 Où paissent mes Moutons ,
 A plus droit de te plaire
 Que l'autre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
 Tout conspire aux beaux jours.
 Des nuits encore plus belles
 Conspirent aux Amours.
 Des Grottes d'Amphitrite ,
 Climène , entends ma voix ;
 Le mois des Fleurs t'invite
 A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus su-
 blimes ,
 Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légi-
 times ,
 Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers ;
 Je n'en sais que le chant, rappelez-m'en les Vers.

MÉRIS.

Des Astres trop connus n'observons plus les routes :
 L'Ame du Grand César (*), Astre plus radieux ,
 Répand ses feux brillans sur les célestes Voûtes ,
 Et la fécondité sur ces aimables lieux.

Sous l'aspect bienfaisant de ce Signe propice
 Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux
 Et les arbres , plantés sous son fertile auspice ,
 Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux.

(*) Après la mort de Jules-César, une Comète parut au Ciel. Le Peuple crédule la prit pour l'Ame de César.

Pardonnez , je ne puis rien chanter davantage ,
 Ma mémoire s'éteint , tout s'éteint avec l'âge.
 Des Muses, jeune encor, quand je suivais la Cour,
 Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour ;
 Ce bel âge n'est plus , tout cède à la vieillesse.
 Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse ;
 Dans ces gracieux jours , sous mes doigts plus
 légers ,

Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs ;
 Mais par le froid des ans ma main trop engourdie,
 N'est plus propre à former de vive mélodie.
 Des Vers que je savois le souvenir m'a fui :
 Au retour de mon Fils vous les saurez de lui,

LYCIDAS.

Non , Mœris , c'est de vous que je veux les entendre.

Je sais que votre chant est encor vif et tendre ;
 Le silence des vents endormis dans ces bois ,
 Et le calme des eaux favorisent nos voix ;
 Reposons-nous ici , chantons sous ce feuillage ;
 Nous avons déjà fait la moitié du voyage.
 Déjà de Bianor (*) j'apperçois le tombeau ;
 Des Bergers , pour l'orner , dépouillent un ormeau :

(*) Le fondateur de Mantoue.


Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amène avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau (*), chantez même en
marchant ;

L'ennui du Voyageur se charme par le chant.

M Œ R I S.

Cessez de m'arrêter , arrivons à la Ville,
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille :
Il va finir sa course , et son char plus penchant
Semble déjà toucher aux portes du Couchant

(*) Les Chevreux dont Moeris a parlé.



É G L O G U E X.

G A L L U S.

NYMPHE , autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ;
De ma Muse champêtre il exige des Vers :
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre ,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez , consolez de funestes amours ,
Aréthuse , et , pour prix de vos heureux secours ,
Dans les champs d'Amphitrite et des ondes amères,
Que vos Ondes toujours coulent douces et claires :
Puissez-vous sans mélange , au sein des vastes
flots ,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

Le Poëte , sous des images Pastorales , déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris , Actrice fameuse du Théâtre Romain , qui avoit beaucoup d'esprit et de goût. Elle est ici appelée Lycoris , nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue , Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie , où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidèle Cythéris.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives

Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ,
L'Amante de Narcisse , oubliant ses malheurs ,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phébus Nymphes depositaires ,
Sur quels bords étiez-vous , dans quels bois solitaires ,

Quand l'aimable Gallus , prêt à perdre le jour ,
Dans un triste désert exhaloit son amour ?

Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives ,
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon ,
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.

Les lauriers languissoient sous leurs riges flétries ,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries ,
Et des bois d'Elicon les sensibles Echos ,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Seul , et de Lycoris pleurant la perfidie ,
Gallus fut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau , près de lui languissamment errant
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre , ingénieux Poète :
Amphion , Adonis ont porté la Houlette.)
Aux antres du Lycée (*), attirés par tes pleurs ,

(*) Montagne de l'Arcadie.

Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
 Par des soins complaisans , cette troupe attristée ,
 Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
 Inutiles efforts ; Phébus même , attendri ,
 Eut peine à consoler son premier favori.
 Cher Gallus , dit le Dieu , quel fol amour t'en-
 chante !

Ta Lycoris te fuit , cette volage Amante ,
 Fidelle à ton rivale , brave en d'autres climats
 Les périls de la guerre , et l'horreur des frimats.
 Avec Faune et Silvain , Pan , le Dieu des cam-
 pagnes ,
 Pour soulager Gallus , vint du fond des monta-
 gnes :

Quel désespoir , dit-il , Berger infortuné !
 A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
 L'Amour n'est point sensible à tes vives allarmes ;
 C'est un enfant cruel , il se plaît dans les larmes.
 Nos malheurs sont ses jeux , nos peines ses plai-
 sirs ;

L'Abeille vit de fleurs , l'Amour vit de soupirs.
 De sa peine , à ces mots , calmant la violence ,
 Gallus rompit enfin un lugubre silence ;
 D'une voix presque éteinte il dit en soupirant :
 Derniers Témoins des maux d'un Berger expirant,
 Pasteurs de l'Arcadie , Arbitres des airs tendres ,
 Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres ;

Mon Ombre chez les Morts descendra sans regrets,

Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.

Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître ?

Sous vos paisibles toits si le Ciel m'eût fait naître ?

Je chérissois encore le lieu de mon berceau

Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.

Occupé parmi vous aux soins des Bergeries,

Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries

De plus fidèles cœurs, des plaisirs plus constans,

Et pour moi Lachésis eût filé plus long-tems.

J'aurois aimé sans crainte une simple Bergère,

Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire ;

Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,

Elle auroit eu du moins plus de fidélité.

Sur la mousse et les fleurs souvent assis près d'elle ;

J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle ;

Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.

Que n'es-tu, Lycotis, sur ces charmans rivages ?

Les Ris au vol léger peuplent ces verts bocages :

Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,

Et l'Univers entier ne seroit rien pour moi.

Vains souhaits ! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre ?

Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ?
 Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin !
 Près des Alpes, cruelle ! aux bords glacés du Rhin,
 Loin du plus tendre Amant, et loin de ta Patrie,
 Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
 Respectez Lycoris, durs Glaçons, noirs Frimats ;
 N'empêchez point les fleurs d'éclorre sous ses pas :
 Et vous, Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives,
 Des chaînes de l'Hyver tirez leurs eaux captives,
 Que la riante Flore établisse sa Cour
 Par-tout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
 Je consacre ma flûte aux sons de l'Élégie.
 Que ne puis-je me fuir ! Dans les antres des ours
 Allons ensevelir et ma flamme et mes jours.
 Là, cachant (puisqu'enfin l'Ingrate m'est ravie)
 Le reste infructueux d'une mourante vie ,
 Mon cœur de son tourment fera son seul emploi ,
 Je chercherai des bois aussi tristes que moi :
 J'aimerai votre horreur , solitaires Vallées ,
 Que jamais nul Troupeau, nul Berger n'a foulées ;
 Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs ,
 J'apprendrai des soupirs à vos Echos plaintifs ;
 Sur vos jeunes Cyprès , du fer de ma houlette ,
 J'écrirai les amours que ma Muse regrette ;
 Chaque jour vous croîtrez , infortunés Cyprès ,
 Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :

Mes disgrâces vivront sur les arbres tracés ,
 Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées ,
 Mais que veux-je ? pourquoi changer mes jours
 en nuits ?

Fuyons la solitude , empire des ennuis :
 Sans craindre les rigueurs d'Eole et des Hyades ,
 Suivons plutôt Diane et les vives Dryades ,
 Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts ;
 Le Chevreuil égaré tombera sous mes traits :
 J'y cours... J'erre déjà dans des routes sauvages .
 Un Cerf part , il s'élançe à travers les feuillages...
 J'entends les sons du cor joints aux voix des Chas-
 seurs ,

Et des chiens animés les rapides clameurs :
 Viens , suis-moi , Lycoris... Ah Ciel ! que dis-je
 encore ?

Quel nom m'échappe ? Amour , en vain donc je
 t'abhorre !

Dieu cruel ! n'est-il plus d'asyle sous les Cieux
 Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
 Par-tout je te retrouve aux antres des montagnes ,
 Sous les drapeaux de Mars , dans la paix des cam-
 pagnes.

Fuyez , portez ailleurs vos charmes superflus ,
 Bergers , Chasseurs , Guerriers , vous ne me
 charmez plus.

J'essuerois vos travaux et vos courses pénibles ,

Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles :
 En vain je voguerois sur l'Hèbre impérieux,
 Ses flots lents et glacés n'éteindraient point mes
 feux.

Quand, Pasteur d'un Troupeau de l'ardente Lybie
 Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie,
 Après mille dangers et mille maux soufferts,
 Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.

Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne,
 Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.

Bornons ici nos airs; Muses, sortons des bois.
 Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
 A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
 Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire.

Volez, portez aussi mes Vers à Lycoris;
 Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris.
 Que par eux cet Amant console sa tristesse :
 Qu'il en pèse le prix aux poids de ma tendresse.

Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
 Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.

Retournons au bercail, c'est trop chanter à
 l'ombre.

Partez, Moutons; déjà la campagne est plus
 sombre.

Les Heures chez Tétis ont conduit le Soleil,
 Et la nuit fend les airs sur l'aile du Sommeil.

ÉPITRE

ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

SUR un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du tems,
Les frimats, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille Raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphère
Des paravents de la Cité ;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère et sauvage beauté
Des montagnes de Laponie :
Un bon Hermite confiné,
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,

A son grand regret , détourné
 Du charme d'occuper sa vie
 Dès la renaissance clarré ,
 Et de l'habitude chérie
 D'aller voir avec volupté
 Ses arbres , son champ , sa prairie ,
 Parcouroit par oisiveté
 Une multitude infinie
 D'écrits nouveaux sans nouveauté ,
 De phrases sans nécessité ,
 Et de rimes sans poésie ;
 Et dans la belle quantité ,
 Des œuvres dont nous gratifio
 La féconde inutilité ,
 Et je ne sais quelle manie
 D'une pauvre célébrité ,
 Il admiroit l'éternité
 Des almanachs que le génie ,
 Qui nous gagne de tout côté ,
 Fabrique , réchauffe , amplifie ,
 Pour éclairer l'Humanité ,
 Et réjouir la compagnie.
 Glacé , privé de tout rayon
 De cette lumière féconde
 Qui colore , embellit , féconde
 L'heureuse imagination ;

SUR UN MARIAGE.

315

Au lieu de fleurs et de gazon ,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon ,
Ces bois courbés sous l'aquilon ,
Ces tapis d'albâtre et de nître
Étendus jusqu'à l'horizon :
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration ,
Se trouvant digne au plus de lire ,
Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus-obstiné ,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne et pesant repos ,
Une lettre charmante arrivé
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissans !
O prompte et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans !
Aux accens d'une voix chérie ,
Qui peut tout sur ses sentimens ,
Et qui sait parer tous les tems
Des roses d'un heureux génie ,

O 2

L'habitant désœuvré des champs ,
 A cru voir , pour quelques instans ,
 Sa solitude refleurie
 Briller des couleurs du printemps ,
 Et le rappeler à la vie ,
 A l'air pur des bois renaissans.
 Loin de la triste compagnie
 Des brochures et des écrans ,
 Affranchi de sa léthargie ,
 Dans une heureuse rêverie ,
 A Crosne il s'est cru transporté ;
 Crosne , ce pays enchanté
 De la belle et simple nature ,
 De l'esprit sans méchanceté ,
 Du sentiment sans imposture ,
 Et de cette franche gaîté ,
 Toujours nouvelle , toujours pure ,
 Et si bonne pour la santé.
 L'éclat du plus beau jour de fête
 Y fesoit briller ce bonheur ,
 Cette éloquente voix du cœur ,
 Ce plaisir que nul art n'apprête :
 Un nouvel époux radieux
 Venoit d'amener en ces lieux
 Sa jeune et brillante conquête ;
 Les vœux , les applaudissemens

SUR UN MARIAGE. 317

Précédoient et suivoient leurs traces ;
A leurs chiffres resplendissans ,
La Gloire unissoit ceux des Grâces ;
Et du génie et des talens ;
Et , sous ses auspices fidèles ,
Garantissant leur sort heureux ,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur ,
Un long faiseur d'épithalames ,
Déploiroit ici sa splendeur
En beaux grands vers , en anagrammes ,
En refrains de *chaînes* , d'*ardeurs* ,
De *beaux destins* , de *belles flammes* ;
Il viendrait traînant après lui
Son édition bien pliée ,
Bien pesante , bien dédiée ,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chansonniers de familles ,
Et les aiglons provinciaux ,
Forment leurs longues cantatilles ,
Leurs vieux impromptus , leurs rondeaux ,
Toutes leurs flammes si gentilles ,

O ;

Et leurs perfides madrigaux.
Le sévère et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indigneroit, si l'ineptie
De tous ses vers de coterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa parie,
Et par des sons fastidieux,
Troubloit le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres vœux,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie et le Maître
Puisent en tout tems reconnoître
Des cœurs dignes de leurs ayeux.
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la Ville et de la Cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage ;
Parmi les lautiers et l'encens,
Les roses, les myrthes naissans,
Dont les parfums et la parure
Entoutent deux époux charmans,
La bonhomie, à l'aventure,

SUR UN MARIAGE.

319

Vient mêler une fleur des champs,
 Le symbole des jeunes gens,
 Et le bouquet de la nature.
 Les pompons, les vertus du rennis,
 L'esprit des mœurs, l'enfantillage,
 Les gâités de tant de plaisans,
 Si facétieux, si pesans,
 Le sophistique persiflage,
 L'air singulier, les tons tranchans,
 N'ornent point de leurs agrémens
 Ce tribut d'un climat sauvage.
 Loin des tourbillons enchanteurs
 Du bel esprit et du ramage,
 Loin des bons airs et de l'usage,
 On n'a que les antiques mœurs,
 Le bon vieux sens de son village,
 De l'amitié, du radotage,
 Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
 Avec un gothique langage.
 Malgré ces défauts importants,
 Ces misères du bon temps,
 Qui seroit l'absurdité même,
 Et d'un ridicule suprême,
 Aux regards de nos élégans,
 O vous ! pour qui dans ces instans
 J'ai repris avec confiance

O 4

Des crayons oubliés long-tems ,
 Pardonnez-en la négligence ;
 Ne voyez que les sentimens
 Qui me tracent , malgré l'absence ,
 Vos fêtes , vos enchantemens ,
 Et me rendent votre présence.
 Connoissant bien la sûreté
 De votre goût sans inconstance ,
 Votre amour pour la vérité ,
 L'air naturel , la liberté ,
 Et le style sans importance ,
 Je vous livre avec assurance
 Mon gaulois et ma loyauté ;
 Et vous m'aimerez mieux , je pense ,
 Dans toute mon antiquité ,
 Que si , séduit par mon estime
 Pour la bruyante nouveauté ,
 Les grands traits , le petit sublime ,
 Et l'air de confiance intime
 De tant de modernes Auteurs ,
 Je visois au style , aux couleurs ,
 A cette empyrique éloquence ,
 Au ton neuf , et sans conséquence ,
 De nos merveilleux raisonneurs ,
 Contemplés comme créateurs
 D'un nouveau ciel , d'un nouveau monde ,

Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs ,
D'échos répandus à la ronde ,
De perroquets littérateurs ,
De sous-illustres , d'amateurs ,
Qui vont répétant vers et prose ,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement ;
Je craindrois insensiblement ,
Pour ma longue petite Épître ,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers ,
Et que par hasard l'on en cause ;
Car tel est le destin des vers ,
Un instant de vogue en dispose ,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit , aux propos , aux faux airs ,
Aux sots , aux esprits , à la glose
Des pédans lourdement diserts ,
Des freluquets lilas ou verts ,
Et des oisons couleur de rose ,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose :
Si donc , élevés à l'honneur

322 ÉPITRE SUR UN MARIAGE.

D'une renommée éphémère ,
Ces vers ont le petit malheur
De subir ce froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur ,
Malgré la déraison aliène ,
Et tout ennuyeux argument ,
Leur gloire sera toute entière ,
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment
Et les pare de sa lumière.

AU ROI

DE DANEMARCK

TÉLÉMAQUE, adopté du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces désirées,
Et des plus belles destinées,
A l'Europe annonce le sort ;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'air du repos,
L'encens, l'étiquette et l'usage,
Vous leur préférez leur travail,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos Esprits fortunés,
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce Trône que vous parlez
Dans tous les climats honorés.

De l'éclat de votre appanage ,
 En vain , grand Roi , vous désirez
 Echapper au public hommage ;
 En vain sous un nom emprunté ,
 L'ineffaçable Majesté
 Veut se voiler et disparaître :
 L'auguste et tendre humanité
 Les grâces , l'affabilité ,
 Vous font aisément reconnoître ,
 Et d'un peuple toujours vanté
 Nomment l'ornement et le maître .
 Vers de nombreuses régions ,
 Guidé par les heureux rayons
 Du sentiment qui vous inspire ,
 Au vrai livre des Nations
 Votre génie a voulu lire .
 Ces traits premiers , sûrs et profonds
 Que tant de dissertations
 N'ont pu que foiblement décrire .
 Malgré les beaux raisonnemens
 De tant de rêveurs à système ,
 Qui prônent en longs argumens
 Que l'homme par-tout est le même ,
 Tous les peuples sont différens ;
 Chaque climat a ses nuances :
 Vos regards sûrs et pénétrans
 En saisissent les différences .

Il n'est qu'un point dans ce moment

Qui les égale et les rallie ;

Où , ces contrastes de génie

Et d'opinions et de goûts,

Prince aimable , s'éclipsent tous

Quand on vous voit paroître et plaire ,

Et par-tout , ainsi que chez nous ,

Tous les Peuples n'auront pour vous

Qu'un suffrage et qu'un caractère.

V E R S

En réponse à une Lettre de M. VALLIER,
ancien Colonel d'infanterie, en date du
premier Mai.

NON ce n'est point l'éclat d'un nouveau
jour,

Les oiseaux ranimés, les fleurs et la verdure,

La renaissance enfin de toute la Nature,

Qui du printems m'annoncent le retour :

Une Muse aux Grâces fidelle,

Dans mes déserts parmi les frimats et les vents,

M'amène les Plaisirs qui volent autour d'elle.

Je vous vois et je vous entends ;

Votre amitié se renouvelle :

Et voilà pour moi le Printems.

LETTRE

SUR LA COMÉDIE.

A M. ***.

LES sentimens, MONSIEUR, dont vous m'honorez depuis plus de vingt ans, vous ont donné des droits inviolables sur tous les miens ; je vous en dois compte, et je viens vous le rendre sur un genre d'Ouvrages auquel j'ai cru devoir renoncer pour toujours. Indépendamment du désir de vous soumettre ma conduite et de mériter votre approbation, votre appui m'est nécessaire dans le parti indispensable que j'ai pris, et je viens le réclamer avec toute la confiance que votre amitié pour moi m'a toujours inspirée. Les Titres, les Erreurs, les Songes du Monde n'ont jamais ébranlé les principes de Religion que je vous connois depuis si long-tems ; ainsi le langage de cette Lettre ne vous sera point étranger, et je compte qu'approuvant ma résolution, vous voudrez bien m'appuyer dans ce qui me reste à faire pour l'établir et pour la manifester.

Je suis accoutumé, MONSIEUR, à penser tous

haut devant vous ; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre , étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame, sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme ; et je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler et d'approfondir ; toujours combattu et toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre et par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* et *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même ; rappelé en même tems par cette voix intérieure toujours sévère et toujours juste, je souffrois, et je n'en travaillois pas moins dans le même genre ; il n'est guères de situation plus pénible (quand on pense) que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, et de se trouver faux à soi-même, et mal avec soi ; je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou

je croyois y répondre par de mauvaises autorités que je me donnois pour bonnes ; au défaut de solides raisons j'appelois à mon secours tous les grands et frêles raisonnemens des Apologistes du Théâtre ; je tirois même des moyens personnels d'apologie , de mon intention à ne rien écrire qui ne pût être soumis à toutes les lois des mœurs : mais tous ces secours ne pouvoient rien pour ma tranquillité ; les noms sacrés et vénérables dont on a abusé pour justifier la composition des Ouvrages Dramatiques et le danger des spectacles , les textes prétendus favorables , les anecdotes fabriquées , les sophismes des autres et les miens , tout cela n'étoit que du bruit , et un bruit bien foible contre ce sentiment impérieux qui réclamoit dans mon cœur : au milieu de ces contradictions et de ces doutes de mauvaise foi poursuivi par l'évidence , j'aurois dû reconnoître dès-lors , comme je le reconnois aujourd'hui , qu'on a toujours tort avec sa conscience , quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres , et dissiper à mes yeux tous les enchantemens de l'Art et du Génie , guidé par la Foi , ce flambeau éternel devant qui toutes les lueurs du tems disparaissent , devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes et profondes de nos foibles Esprits forts , ainsi que toute l'im-

portance et la gloire du Bel-esprit, je vois sans nuage et sans enthousiasme, que les lois sacrées de l'Évangile et les maximes de la morale profane, le Sanctuaire et le Théâtre sont des objets absolument inaliables; tous les suffrages de l'Opinion, de la Bienséance et de la Vertu purement humaine fussent-ils réunis en faveur de l'Art Dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'Église; ce motif sans réponse m'a décidé invariablement : j'ai eu l'honneur de communiquer ma résolution à Monseigneur l'Evêque d'Amiens, et d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées; c'est à l'autorité de ses leçons et à l'éloquence de ses vertus, que je dois la fin de mon égarement, je lui devois l'hommage de mon retour, et c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration, que je l'ai faite sous les yeux de ce grand Prélat si respecté et si chéri; son témoignage saint s'éleveroit contre moi, si j'avois la foiblesse et l'infidélité de rentrer dans la carrière : il ne me reste qu'un regret en la quittant; ce n'est point sur la privation des applaudissemens publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus, et quand même je pourrois être assuré de les obtenir au plus haut degré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma résolution; la voix solitaire du devoir doit parler plus

SUR LA COMÉDIE. 331

haut pour un Chrétien , que toutes les voix de la Renommée : l'unique regret qui me reste , c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrages , et de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer , sans le vouloir ; le moyen le plus apparent de réparation , autant qu'elle est possible , dépend de votre agrément pour la publicité de cette Lettre ; j'espère que vous voudrez bien permettre qu'elle se répande , et que les regrets sincères que j'expose ici à l'Amitié , aillent porter mon apologie par-tout où elle est nécessaire : mes foibles talens n'ont point rendu mon nom assez considérable pour faire un grand exemple ; mais tout Fidèle , quel qu'il soit , quand ses égaremens ont eu quelque notoriété , doit en publier le désaveu , et laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air , les demi-raïsonneurs , les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche ; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries , si les gens sensés et vertueux , si les Écrivains dignes de servir la Religion , si les âmes honnêtes et pieuses que j'ai pu scandaliser , voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la Vérité , dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, sans que j'aie jamais été dans la confiance d'aucune. Tel est le malheur attaché à la Poésie, cet Art si dangereux, dont l'histoire est beaucoup plus la liste des fautes célèbres et des regrets tardifs, que celle des succès sans honte et de la gloire sans remords ; tel est l'écueil presque inévitable, sur-tout dans les délires de la jeunesse : on se laisse entraîner à établir des principes qu'on n'a point ; un vers brillant décide d'une maxime hardie, scandaleuse ; extravagante ; l'idée est téméraire, le trait est impie, n'importe, le vers est heureux, sonore, éblouissant, on ne peut le sacrifier, on ne veut que briller, on parle contre ce qu'on croit, et la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses. L'Impression ayant donné quelque existence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une Édition très-correcte, où je ne conserverai rien qui ne puisse être soumis à la lumière de la Religion et à la sévérité de ses regards ; la même balance me réglera dans d'autres Ouvrages qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles Comédies (dont deux ont

été lues, MONSIEUR, par vous seul (ne me les demandez plus ; le sacrifice en est fait, et c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quelques Ecrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne : il seroit trop incertain de compter que ces Ecrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

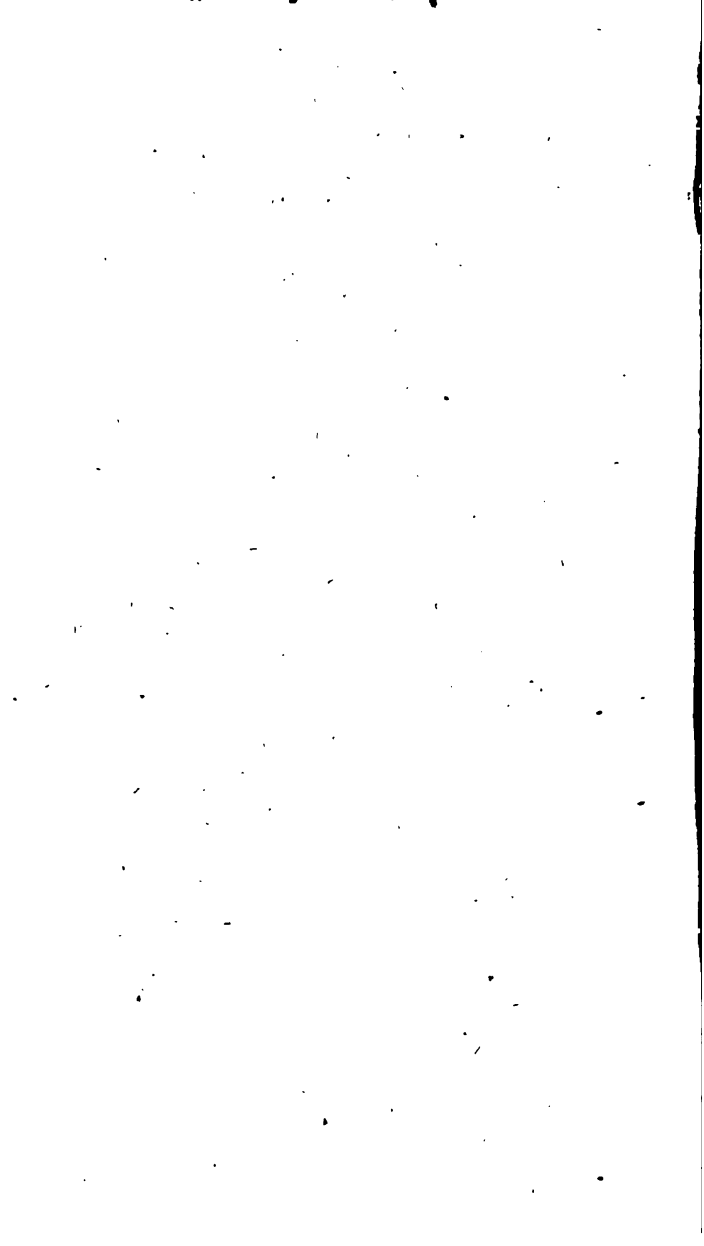
J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription les principes et les images d'une Pièce que je finissois, et je les donnerai sous une autre forme que celle du genre Dramatique : cette Comédie avoit pour objet la peinture et la critique d'un Caractère plus à la mode que *le Méchant* même, et qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule et un vice national.

Si la prétention de ce Caractère, si répandue aujourd'hui, si maussade, comme l'est toute prétention, et si gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature et sans succès, n'étoit qu'un de ces ridicules qui ne sont que de la fatuité sans danger, ou de la sottise sans conséquence, je ne m'y serois plus arrêté ; l'objet du portrait ne vaudroit pas les frais des crayons : mais outre sa comique absurdité, cette prétention est de plus si contraire aux règles établies, à l'honnêteté publique, et au respect dû à la Raison, que je me suis cru obligé

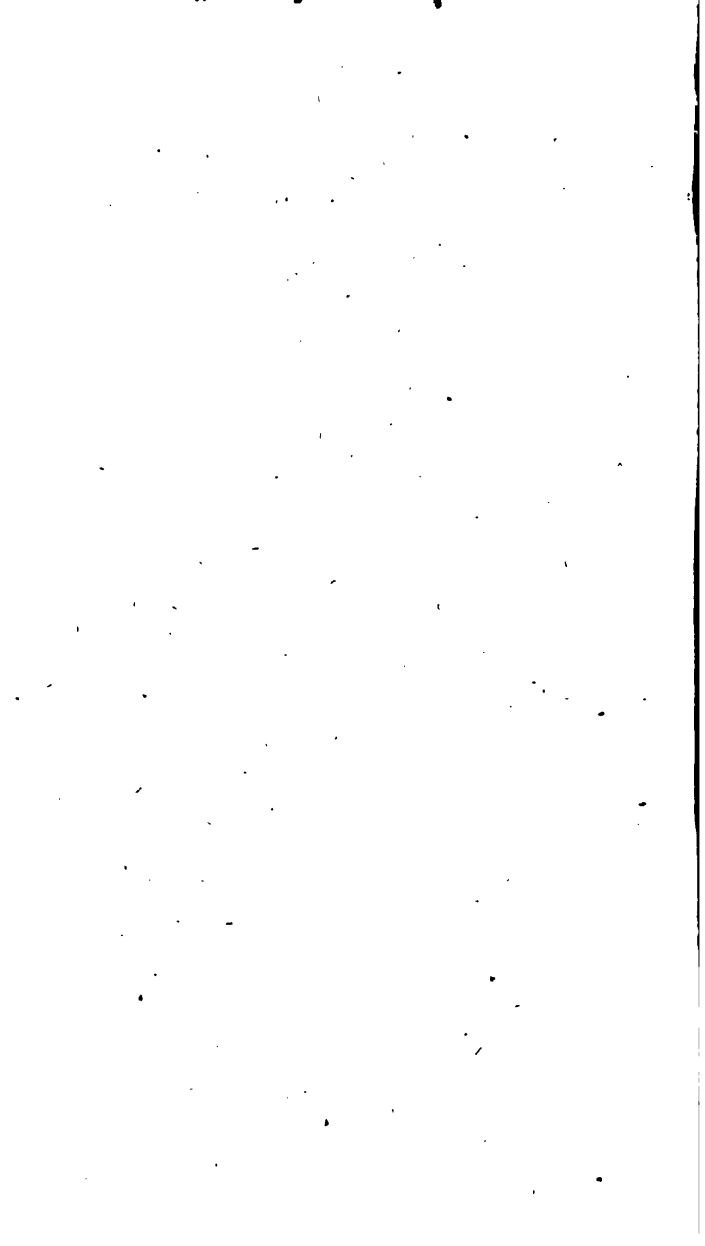
d'en conserver les traits et la censure , par l'intérêt que tout citoyen qui pense doit prendre aux droits de la Vertu et de la Vérité : j'ai tout lieu d'espérer que ce sujet, s'il doit être de quelque utilité , y parviendra bien plus sûrement sous cette forme nouvelle , que s'il n'eût paru que sur la Scène , cette prétendue école des mœurs , où l'amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui ; et où les vérités morales , le plus lumineusement présentées , n'ont que le stérile mérite d'étonner un instant le désœuvrement et la frivolité , sans arriver jamais à corriger les vices , et sans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres , et les ridicules de tous les rangs.

Je laisse de si minces objets , pour finir par des considérations d'un ordre bien supérieur à toutes les brillantes illusions de nos arts agréables , de nos talens inutiles , et du génie dont nous nous flattons. Si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéresser à moi , est tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carrière , qu'avant de m'en désapprouver , il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé ; après avoir apprécié dans sa raison ce phosphore qu'on nomme l'esprit , ce rien qu'on appelle la Renommée , ce moment qu'on appelle la Vie , qu'il interroge la Religion qui doit lui parler comme

à moi ; qu'il contemple fixement la mort ; qu'il regarde au-delà , et qu'il me juge. Cette image de notre fin , la lumière , la leçon de notre existence , et notre première philosophie , devroit bien abaisser l'extravagante indépendance et l'audace impie de ces superbes et petits Dissertateurs , qui s'efforcent vainement d'élever leurs délires systématiques au-dessus des preuves lumineuses de la Révélation ; le Temps vole , la Nuit s'avance , le Rêve va finir ; pourquoi perdre à douter , avec une absurde présomption , cet instant qui nous est laissé pour croire , et pour adorer avec une soumission fondée sur les plus fermes principes de la saine raison ? Comment immoler nos jours à des Ouvrages rarement applaudis , souvent dangereux , toujours inutiles ? Pourquoi nous borner à des spéculations indifférentes sur les majestueux Phénomènes de la Nature ? Au moment où j'écris , un corps céleste , nouveau à nos regards , est descendu sur l'horizon ; mais ce spectacle , également frappant pour les esprits éclairés et pour le Vulgaire , amuse seulement la frivole curiosité , quand il doit élever nos réflexions. Encore quelques jours , et cette Comète que notre Siècle voit pour la première fois , va s'éteindre pour nous , et se replonger dans l'immensité des Cieux , pour ne reparoître jamais aux yeux de presque tous ceux qui la contemplant aujourd'hui. Quelle destinée





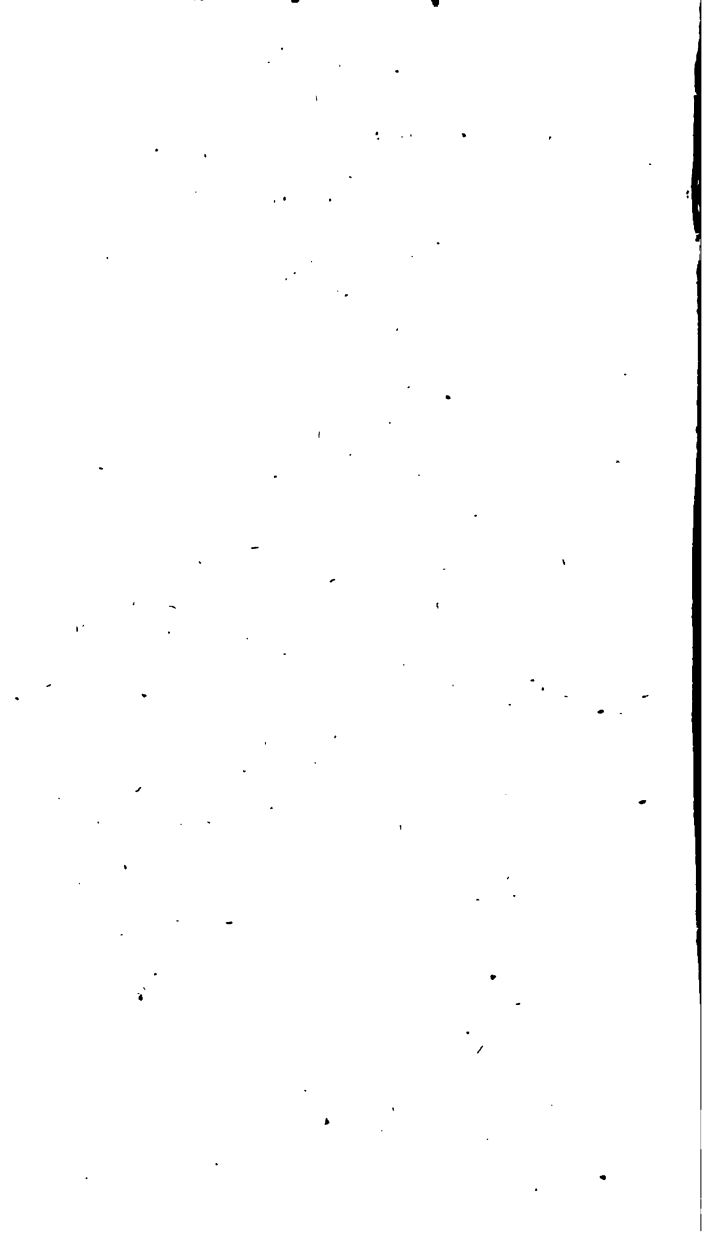


FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922-1960



Vet. Fr. III A. 939



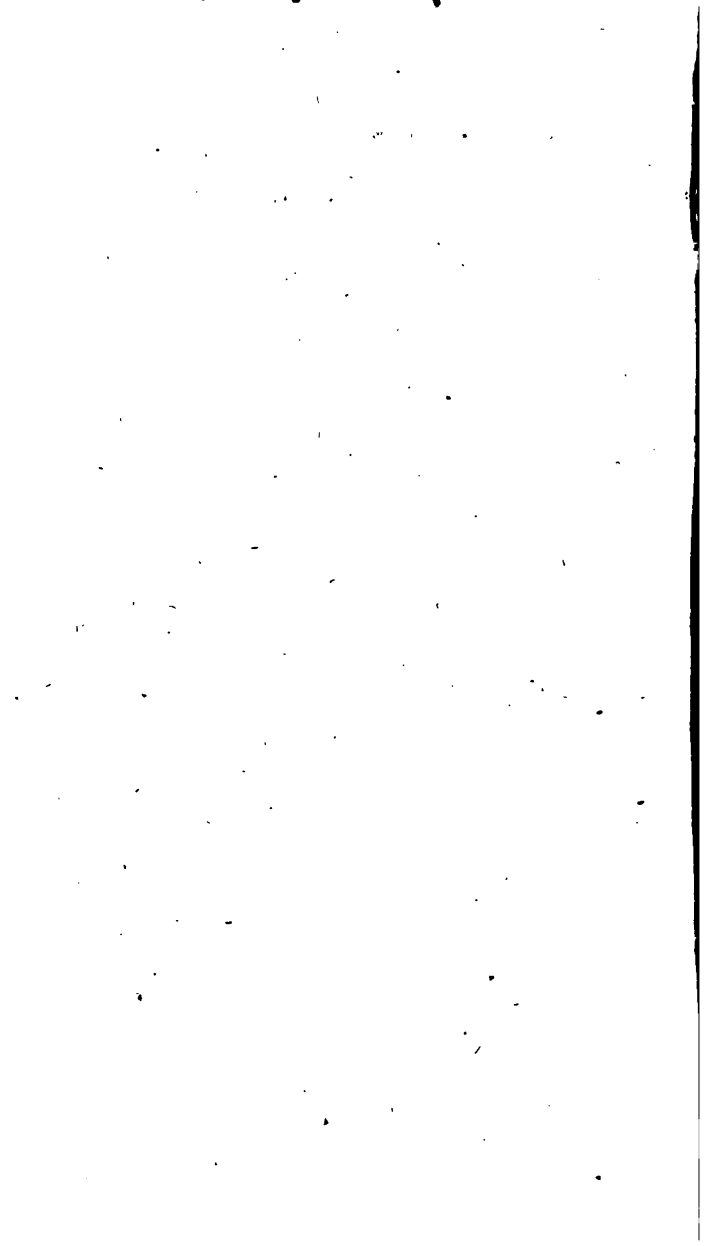


FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922-1960



Vet. Fr. III A. 939





FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922-1960



Vet. Fr. III A. 939

